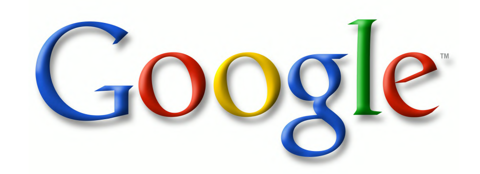
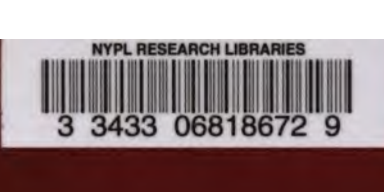
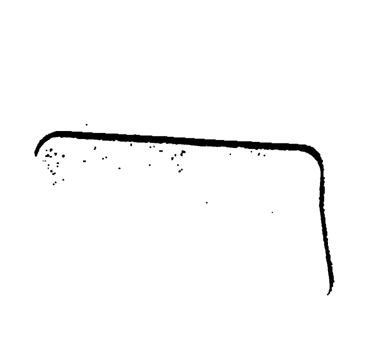
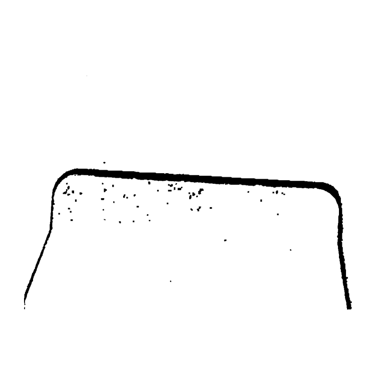
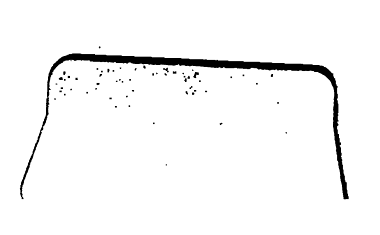
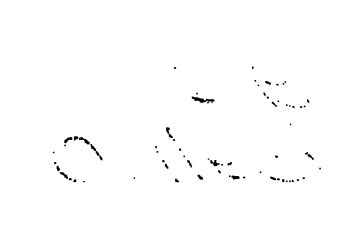












COLLECTION

DE

CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES

XVI

LES CONTES POPULAIRES DU POITOU

LE PUY. — IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS

LES

CONTES POPULAIRES

DU POITOU

PAR

LÉON PINEAU

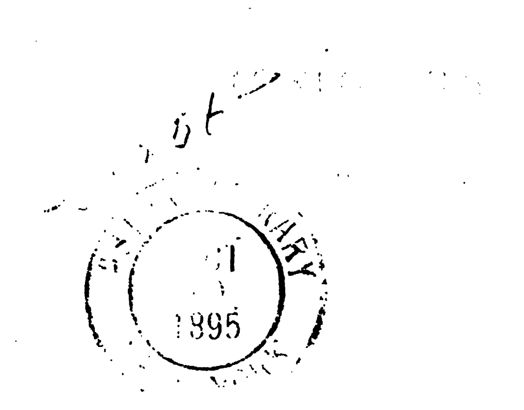


PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1891


1895

A

M. PAUL SÉBILLOT

L. P.



PRÉFACE

LE présent volume n'a aucune prétention.

Les contes dont il se compose ont été recueillis de la bouche même du peuple; je les rends exactement comme il me les a donnés: j'ai fait œuvre de collectionneur, non de critique. Plus tard, quand la moisson sera terminée, nous verrons, s'il y a lieu, à vanner le grain. Aujourd'hui, j'offre au public ma gerbe telle quelle : herbes et fleurs. Que si dans le nombre il s'en trouve dont le parfum soit un peu trop pénétrant : ce sont *gauloises* plantes des champs et des bois; il leur faut le grand air!

Le voyageur qui se rend de Poitiers à Limoges, traverse d'abord un plateau peu riche et fort monotone, quoique percé de quelques jolis vallons; puis, après une heure environ de chemin de fer, aperçoit tout à coup une vallée superbe. La Vienne là, au fond, coule, large et limpide, entre une double rangée d'élégants peupliers et de vergnes au feuillage sombre. Tout le long, ce sont de fraîches prairies naturelles, des champs, par tout petits carrés, de culture multicolores; et, bornant l'horizon, d'ailleurs peu étendu, des côteaux ondulés, en général nus et arides, mais par endroits couverts de bois d'où émerge quelque antique tour... En face, sur la hauteur un clocher se dresse, vieille poivrière à la cime aigüe surmontée du coq aux ailes déployées : c'est Lussac-les-Châteaux.

Lussac avec les ruines mélancoliques de son vieux château, son « Ermitage », l « gouffre de Fontserin », la « Font-Chr tien », ses rochers et ses grottes!

C'est là que j'ai fait ma récolte.

Les récits que je publie ici y sont extr mement populaires. Le conteur connaît l

endroits où « ça se passait »; il me les indique : c'est là-bas, sur la côte, à ces gros chênes, à l'entrée de la forêt, que le « chat-écuriou » et le renard rivalisaient d'adresse, un matin, à qui mangerait seul le dindon qu'ils venaient de voler; c'est dans le « ris », au bas du village du Port, au-dessus du moulin, que le jars a surpris la conversation des laveuses... Lui, vieillard de 75 ans, il a assisté à beaucoup de ces scènes-là : il était justement à l'affût, la nuit que le renard a été tué d'un coup de fusil par le métayer de la Clergeauderie.

Et l'excellente femme qui m'a ouvert tout grands les inépuisables trésors de sa mémoire, ce ne peut être qu'une fée, rencontrée, quand elle était enfant, sur les bords de la Blourde, qui lui a appris tant et de si belles choses!

A eux deux, qui m'ont fourni la meilleure partie de ce recueil, à ce pauvre père Biaizon, qui est mort emportant dans la tombe mainte plaisante histoire de curés et de moines, et à tous autres, domestiques, ouvriers et voisins, Louis Vergnaud, Rollé, le père Robin, qui, sans trop se faire prier, ont consenti à me dire ce qu'ils tenaient des « an-

ciens », j'adresse l'expression de ma sincère reconnaissance.

Ces contes, hélas! vont chaque jour se perdant. Vieux fabliaux, exubérants de malice, et dont nos grand'pères se vengeaient des duretés de la vie; féeries gracieuses, qui ont encore bercé nos jeunes années, ne serait-ce pas de l'ingratitude que d'assister à leur disparition, sans même essayer d'en conserver un souvenir?

A ce motif, tout sentimental, de les recueillir s'en ajoute un autre plus puissant.

Il ne suffit pas pour connaître une nation et juger de ses qualités et défauts, de l'avoir étudiée dans les maîtres de sa littérature classique : pupilles d'Athènes et de Rome, le peuple n'existe pas pour eux.

Ce qu'il faut surtout, c'est étudier, jusqu'en ses moindres détails, cette autre littérature, tout orale, des chansons et des contes, qui, de génération en génération, s'est transmise à travers les âges, et où le vrai peuple, qui aime et qui souffre, a mis toute son âme : ténèbres et rayons.

Le fond de cette littérature semble com-

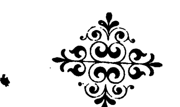
mun à la plupart des peuples : mais c'est une fleur dont les nuances varient selon les pays. J'ai voulu la montrer telle qu'elle s'est épanouie en Poitou.

Et c'est toute mon excuse d'avoir pensé à publier ce recueil après tant d'autres du même genre, plus complets, et de maîtres qui, par leurs commentaires, ont su ajouter l'intérêt de la science aux charmes de la fiction populaire.

LÉON PINEAU.

Tours, février 1891.







I

CONTES MERVEILLEUX
AVENTURES EXTRAORDINAIRES

I

LES POMMES D'OR

Il y avait une fois un roi qui avait un très joli jardin. Il avait des pommiers d'or magnifiques. Toutes les nuits ses pommes d'or étaient volées. Il avait trois enfants. Il dit à ses enfants :

— Mes enfants, il faut veiller (surveiller) le voleur qui vole nos pommes.

— Ah! que dit l'aîné, mon papa, je vais y coucher.

Quand ce vint dans la nuit, la peur le prend, et il tourne rentrer bien vite. Le papa lui demande s'il avait aperçu le voleur qui volait les pommes. Il lui dit que non, que la peur l'avait pris, et qu'il s'était sauvé.

— Ah! que dit le cadet, t'es bien craintif, va! Je m'en vas y coucher à mon tour.

Voilà qu'il y couche. Quand ce vint à peu près à la même heure, la peur le prend encore plus fort que son frère et il tourne rentrer au galop. Ah! le matin, quand il raconta encore ça à son père :

— Ah, mes enfants! Faut que vous soyez bien malhardis!

— Allons! que dit le plus jeune, papa, je vais y rester, moi, à mon tour.

Voilà le plus jeune qui y reste, et il y reste bien toute la nuit. Il aperçoit un gros lion qui sort de sous une grosse pierre aussi lourde comme une meule de moulin, et va se charger de pommes. Il retourna rentrer là où il avait sorti, rabat la pierre, et il ne s'y connaissait absolument rien.

Voilà, le matin, que le papa lui demande :

— Et toi, mon fils, as-tu vu le voleur?

— Oh oui, papa! je l'ai vu! Bien sûr que je l'ai vu! C'est un gros lion qui vient voler nos pommes.

Et voilà qu'il fait voir l'endroit là où il avait

sorti et rentré. Ils aperçurent cette grosse pierre; et il a fallu la lever. Ils avaient aperçu dessous un puits, qu'ils ne pouvaient pas savoir là où que ça allait.

Voilà que dit le roi :

— Il faut avoir des cordes assez longues et attacher un grand seau, et on descendra là où il ira.

Ils attachent une sonnette en haut du cable : quand la sonnette sonnait, il fallait les remonter.

— Ah! que dit l'aîné, je m'en vais y descendre, moi, papa!

Voilà qu'il se met dans le seau pour descendre. Quand il fut bien bas, bien bas, la peur le prend. Bien vite, il fait sonner la sonnette pour le remonter. Quand il fut monté :

— Qu'est-ce que tu as vu, mon fils, donc pour t'avoir fait tant de peur?

— Je n'ai rien vu, papa; mais la peur m'a pris, je n'ai pas pu aller plus loin.

— Allons! que dit le cadet, je m'en vais y descendre à mon tour.

Voilà qu'il descend peut-être bien cinquante mètres plus bas que son frère; la peur le prend et il fait sonner la sonnette, bien vite pour le remonter.

— Ah, mon Dieu! que dit le papa, voyons! Qu'est-ce que tu as vu donc, toi aussi?

Il répond :

— Papa, moi, j'ai eu tant de peur, que je n'ai pu aller plus loin.

— Allons! que dit le petit, il faut bien que je me hasarde à mon tour, donc, moi aussi!

Voilà le plus jeune qui se met en train de descendre, et il descend, il descend, jusqu'au bout. Il se trouve à tomber dans l'autre monde. Quand il fut là, il était bien épave (surpris) de voir personne. Il fit rencontre d'une vieille bonne femme.

— Ah! qu'elle dit, mon ami, comment que vous êtes là?

— Ah! ma bonne femme, c'est que nous avons des pommes d'or dans notre jardin, et toutes les nuits nos pommes d'or sont volées, et puis, nous avons voulu savoir qui volait nos pommes et nous avons descendu jusqu'ici par le passage qui menait le voleur.

— Ah, mon bon ami! Vous êtes bien exposé! Vous êtes en grand danger. Vous voyez ces trois châteaux?

(Elle lui fit voir trois beaux châteaux, un château de fer blanc, un autre d'argent et le château d'or, là où que les pommes d'or allaient tout le temps).

— C'est trois lions qu'habitent les trois châteaux; c'est impossible que vous vous en tiriez. Ah! vous serez mangé!

Il était très bien armé. Qu'il dit :

— Ma bonne femme, faut bien se hasarder, puisqu'on est là.

Mais cette bonne femme lui donne un petit pot de graisse.

— Tenez, qu'elle dit, mon ami! Vous voilà un petit pot, et chaque fois que vous serez blessé, vous vous graisserez de cette graisse.

Voilà qu'il attaque le château de fer blanc, le premier. Aussitôt que le lion l'a vu arriver, le voilà à se hérisser contre lui, à donner des bramées (à rugir); mais le jeune homme ne perd pas la carte. Chaque fois qu'il arrivait pour sauter sur lui, il lui coupait les jambes, il lui coupait le corps, il en vit bien vite le bout. Il tua le lion. Il se trouve maître du château. Il entre dans le château, visite le château. Voilà qu'il y avait là une belle demoiselle, la plus gentille demoiselle qu'il fut possible de voir.

— Ah, mon cher garçon! qu'elle dit, ces vilaines bêtes m'avaient volée, et puis fallait que je reste là. C'est bien malheureux, j'ai mes deux sœurs qui sont dans les deux autres châteaux, et comment faire pour les avoir?

— Mademoiselle, faut bien tâcher!

Voilà qu'il attaque le château d'argent. Voilà aussitôt que le lion le vit, joliment (beaucoup) plus méchant que l'autre, il saute dessus le garçon, lui coupe un bras. Bien vite, l'autre se frotte de la graisse; il était guéri tout de

suite. Le voilà à se défendre généreusement; ça fait qu'il coupe l'autre lion en deux. Le voilà qui se trouve maître de deux châteaux. Il entre dedans; il trouve cette demoiselle qui était encore bien plus belle que l'autre.

— Ah! mon cher ami! nous autres que n'avons été volées par ces trois mauvaises bêtes! Il y a encore notre sœur qui est au château d'or; mais c'est impossible que vous l'attaquiez.

— Ah! qu'il dit, pourtant faut bien, puisqu'on est risqué.

Le voilà, si tôt que ce mauvais lion le vit que c'était comme un enragé Il saute sur le jeune homme; du premier coup le coupe en deux. Voilà bien vite qu'il se roule les deux morceaux l'un contre l'autre, se frotte de sa graisse, et on n'y connaissait plus rien. Les voilà à recommencer. Le lion lui coupe une jambe. Bien vite il se frotte de sa graisse et il se trouve guéri. Voilà le lion qui lui porte encore un mauvai coup, il lui coupe un bras. Bien vite il se frot de sa graisse, et puis il était guéri. Voilà le lic qui commençait à avoir jeté ses forces; le jeur homme reprend les siennes, et tape sur le lioi il arrive à lui couper le coup. Voilà qu'il l avait tués tous trois; qu'il était maître des tro châteaux. Il entre pour visiter le château. L'a tre demoiselle, qui était tout habillée en or, q était quatre fois plus belle que les autr

encore, elle saute au cou du jeune homme.

— Ah! vous nous sauvez toutes trois! Quel bonheur que nous avons eu!

Ils se sont rassemblés tous les quatre, les trois demoiselles et le jeune homme, et ils sont restés quelques jours dans les châteaux. Ils avaient visité tout ce qui y était; ils avaient pris l'or et l'argent, tout ce qu'ils avaient pu emporter. Et les voilà partis pour retourner au pays. Ils étaient arrivés au puits là où qu'il était descendu. Voilà qu'il sonne la sonnette. (Il devait être bas (profond), oui, ce puits)! Ils ont bien vite descendu le seau; et il a fait monter la demoiselle du château de fer blanc. Quand elle a été montée, ils ont vu cette belle demoiselle qui montait; elle leur a raconté qu'elles avaient été volées par trois lions, et elle a fait descendre le seau bien vite. Il a fait remonter celle du château d'argent. Quand celle-là a été montée, une fois plus belle que l'autre, ah! ces messieurs s'étonnaient de voir deux si belles demoiselles! Ah! ils étaient contents, ils étaient contents! Ils renvoyèrent encore le seau. Voilà qu'il fit monter celle du château d'or. Et puis, en même temps, elles montaient tout l'or et l'argent qu'elles pouvaient faire monter avec elles. Voilà, quand elle arrive, de voir cette demoiselle habillée tout en or, tout en or, jamais, jamais on n'avait vu rien de si beau! Voilà qu'ils renvoient encore le seau

pour faire monter le jeune homme. Quand il était en route pour monter, ses coquins de frères coupent la corde et le font cheur (tomber) dans l'autre monde. Ah, bonnes gens! il était là! Il n'avait plus de secours pour monter. Et voilà que ces coquins avaient déjà fait leur choix des demoiselles. Celle-là du château d'or était pour l'aîné; celle-là du château d'argent, pour le cadet, et celle-là du château de fer blanc pour un cousin. Et voilà que le malheureux se promenait dans l'autre monde. Il rencontra encore la bonne femme. Qu'elle lui dit :

— Mon ami, eh bien! Vous avez été vainqueur?

— Ah oui! qu'il dit, j'ai sauvé les demoiselles, et je les ai fait monter dans notre pays; et puis moi, quand j'ai voulu monter, ils ont coupé la corde, et me voilà là!

— Allons, eh bien! qu'elle dit, vous ne savez pas, vous voilà une bête. Vous allez prendre des animaux, des moutons, des chapons, des poulets, tout ce que vous voudrez, et puis vous monterez sur ses reins (son dos). Elle vous montera chez vous; et à toutes les fois qu'elle dira : Couac! Vous lui jetterez un animal.

Voilà qu'il en fait une provision de trois cents: il monte sur les reins de la bête. La voilà qui monte le tout. Toutes les fois qu'elle disait : Couac! il lui jetait une bête. Elle monta, monta,

bien haut; elle avait toutes mangé ses bêtes, et il ne se trouvait pas en avoir assez : elle fit : Couac! Point de bête, et les voilà redescendus en bas.

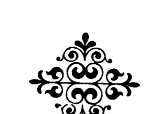
Voilà qu'il en prend soixante-dix de mais (plus), trois cent soixante-dix. Allons! A toutes les fois qu'elle disait : Couac! il lui jetait une bête, jusqu'en haut. A la dernière de ses bêtes, il arrivait sur le bord; il n'avait plus de bêtes à lui donner; en étant sur le bord, il sauta comme ça à la grave (en grimpant) et ça fait qu'il finit de monter. La bête le laissa au pendillot (suspendu).

Voilà aussitôt qu'il fut monté, il entre au château de son père. Ces demoiselles, sitôt qu'elles l'aperçurent, les voilà à taper dans leurs mains, à sauter, à danser!

— Le voilà, notre bon ami! qui nous a sauvé la vie. Le voilà! Le voilà! Le voilà bien, rendu!

Eh bien, lui, d'un meilleur caractère que ses frères, il fait marier celle-là du château d'argent avec l'aîné, celle-là du château de fer blanc avec le cadet, et lui, comme bien entendu, se maria avec celle du château d'or.

Et moi, très charmé d'avoir pris connaissance de ça, ils me donnèrent une bonne pièce, me firent boire un bon coup, et je me suis rendu.





II

L'ARBRE D'OR

Il était une fois deux seigneurs, qui habitaient près l'un de l'autre, et ils se faisaient la guerre. Il y en avait un qui était bien supérieur à l'autre par les hommes qu'il avait de plus que l'autre. Malgré que sa troupe était plus nombreuse que l'autre, il ne pouvait jamais arriver à être supérieur. Il y avait un homme qu'on appelait l'Homme Célèbre, qui était un homme sauvage, qui habitait toujours les bois. Tant que cet homme-là était dehors, il avait la force de toute une troupe entière; et il en voulait au seigneur qui avait plus de soldats que l'autre. A chaque fois qu'il arrivait pour se battre, l'Homme Célèbre se trouvait en route, et on voyait les soldats tomber, sans qu'il leur touche. Le seigneur *qui était* trahi par l'Homme Célèbre,

se disait toujours : Si je pouvais le prendre endormi quelque part, un jour, peut-être que je pourrais le renfermer! et là je ferais la guerre à mon aise!

En effet, un jour, il se promenait dans les bois; il a trouvé l'Homme Célèbre endormi. Il l'a pris par le moyen de plusieurs hommes qu'il avait avec lui et il l'a enchaîné. Et il avait fait faire une espèce de guérite, qui était rien qu'en grillage de fer, très fort, de façon qu'il ne puisse pas sortir.

Quand l'Homme Célèbre a été enfermé, le seigneur a dit à sa femme :

— Tu lui donneras un morceau de pain et un verre d'eau par jour, et tâche de ne pas le laisser sortir.

Sa femme lui répondit :

— Non, mon ami! Sois sûr.

Le seigneur s'en va en guerre. Un coup qu'il a été parti en guerre, les premières batailles, il gagnait du terrain; et la femme continuait de donner un verre d'eau et un morceau de pain à l'Homme Célèbre.

Il avait un petit enfant qui avait trois ou quatre ans. Ce petit garçon allait toujours auprès de la guérite pour voir l'Homme Célèbre, qui était enfermé. L'Homme Célèbre disait au petit :

— Ah! si tu pouvais m'ouvrir la porte

je te donnerais tout ce qui te ferait plaisir!

Il lui dit :

— Va voir dans la poche de ta mère, il y a la clef; et, au moment où tu verras qu'elle s'endormira, tu prendras la clef dans sa poche et tu me l'apporteras.

En effet, le petit garçon s'en va à sa mère et la trouve endormie. Il prend la clef et il la porte à l'Homme Célèbre. Et l'Homme Célèbre passe son bras au travers la grille et a ouvert la porte.

Une fois que l'Homme a été sorti, le seigneur, qui était en guerre, commença à perdre de ses forces. Aussitôt il a fait battre en retraite. Il laisse ses troupes sous le commandement de ses officiers et se rend chez lui.

En arrivant, il dit à sa femme :

— Tu m'as trahi! Je t'avais défendu d'ouvrir la porte à l'Homme Célèbre, et je viens de l'apercevoir tout à l'heure dans les champs.

Sa femme lui dit :

— Non, mon ami, ce n'est pas moi qui l'ai renvoyé!

Il lui dit :

— C'est pas toi? C'est toi qui vas souffrir!

Il tire son sabre et va pour tuer sa femme.

Sa femme lui dit :

— C'est notre enfant qui l'a renvoyé!

Il voulait tuer le petit enfant; seulement il a

trouvé qu'il était trop jeune, qu'il l'avait fait sans connaissance. Il dit à sa femme :

— Je ne le tue pas, mais renvoie-le de la maison que je ne le voie jamais!

En effet, ça ennuyait bien la mère de renvoyer son enfant, mais elle était obligée. Alors elle donna un anneau et un médaillon à son petit garçon, croyant le reçonnaître plus tard; elle lui dit :

— Conserve bien ça, mon enfant!

Le petit enfant se dirige par les champs; il marche, marche, marche au hasard. Dans son chemin, il rencontre une bonne femme et un bonhomme qui étaient en train de moissonner. Ils lui dirent :

— Où vas-tu, mon petit enfant?

— Ah! il dit, je ne sais pas! Je vais à la volonté de Dieu, puisque mes parents m'ont mis dehors.

La bonne femme voyait que c'était un enfant du grand monde par les vêtements qu'il portait sur lui. Les deux vieillards avaient besoin de manger; ils disent au petit garçon :

— Tu vas manger avec nous, mon petit! Nous n'avons que du pain noir et un petit peu de fromage, et nous ne pouvons pas te donner autre chose.

Le petit enfant répond :

— Ça vous fera faute?

— Oh non! dit la bonne femme, quand il y en a pour deux, il y en a pour trois.

Ils ont gardé le petit enfant pendant deux ou trois ans. Au bout des trois ans, ils l'ont envoyé dans un château, apprendre à être cuisinier.

Dans le château il y avait trois filles.

Le petit garçon resta quatre ou cinq ans cuisinier, et il commençait à être grand garçon. Mais, malgré ça, l'Homme Célèbre veillait toujours sur lui.

Les trois jeunes filles commençaient à être bonnes à marier. Il y en avait une de vingt-deux ans, une de vingt, une de dix-huit. Et leur père voulait les faire marier toutes les trois d'un mois en un mois; et il fit publier partout, dans toutes les contrées qu'il y aurait des courses au château et que ceux qui auraient les premiers prix auraient les filles en mariage.

Voilà la première course qui commence, et le petit cuisinier voulait bien la voir. Il dit au cuisinier en pied qui était avec lui :

— Dites donc, père, je m'en vais aller aux courses, et vous irez à l'autre, vous!

En effet, après son ouvrage fait, il part aux courses. Dans son chemin, il rencontre l'Homme Célèbre. Il lui dit :

— Bonjour, mon petit garçon!

— Bonjour, monsieur!

— *Où vas-tu?*

— Je m'en vais voir jusqu'aux courses; j'ai quelques heures à dépenser.

L'Homme Célèbre lui dit :

— Mais, une idée! Est-ce que tu ne pourrais pas courir?

Il dit :

— Courir? Mais je n'ai pas de chevaux!

Il dit :

— Je m'en vais t'en procurer un!

— Ah! il dit, mais maintenant je n'ai plus le temps; voyez donc, il n'y a plus qu'un quart d'heure.

Il dit :

— N'aie pas peur! Je m'en vais t'en donner un, tu vas être prêt aussi tôt comme les autres.

Il lui fait voir un arbre superbe, à peu près à cent mètres d'eux. L'arbre s'appelait « L'Arbre d'or ». Et il dit :

— Tu vas aller à cet arbre; tu donneras un coup de pied dedans, et tu demanderas un cheval de la robe que tu voudras; tu en auras un.

En effet, le petit garçon va à l'arbre, donne un coup de pied dans l'arbre et demande un cheval blanc tout équipé, et il en arrive un prêt à monter et un beau vêtement pour lui. Il monte sur le cheval et se dirige vers les courses. Il arrive, les courses étaient prêtes à partir. Le voilà qui part en course, et il a arrivé le pre-

mier. Alors, le seigneur qui était son patron, ne le reconnaissant pas, descend de la tribune, et, lui serrant la main, lui offre sa fille en mariage. Et il voulait l'emmener au château; mais comme il avait peur de se faire connaître, il lui dit qu'il reviendrait d'ici huit jours.

Les huit jours se passent et le jeune homme n'est point revenu.

Au bout du mois la deuxième course s'apprête. Et comme il avait encore envie d'y aller, le petit cuisinier dit à son vieux camarade :

— Je voudrais bien pouvoir y aller encore aujourd'hui, moi, aux courses, s'il y a moyen!

Le vieux lui répond :

— Mais c'est mon tour d'y aller!

Il dit :

— Si vous voulez rester là à ma place, je m'en vas vous donner mon anneau que j'ai au doigt.

Le vieux aurait bien voulu aller aux courses; mais l'anneau lui faisait plaisir, il a accepté.

Le petit garçon se dirige du côté des courses. Dans son chemin il trouve encore l'Homme Célèbre.

— Hé bien! il dit, as-tu arrivé à ce que je t'avais dit?

Il lui répond :

— Oui, Monsieur!

— Hé bien! Tu vas faire pareil aujourd'hui. Tu vas aller à l'arbre et lui demander un cheval noir aujourd'hui, il faut que tu changes, avec des harnais argentés, parce que ça ressort bien sur le noir.

Le petit garçon va à l'arbre et donne encore un coup de pied; il lui sort un cheval noir tout équipé. Il s'en va aux courses; il arrive cinq minutes à l'avance. Voilà les courses parties, le petit cuisinier arrive encore le prémier.

Le seigneur fait comme à l'autre fois, descend de la tribune et lui serre la main; mais il ne le reconnut pas. Il lui offrit la main de sa fille cadette.

Il a remis la partie encore à la huitaine.

Au bout des huit jours, il n'est encore pas arrivé.

Le mois s'écoule. Au bout du mois, la troisième course recommence.

— Ah! qu'il dit au père cuisinier, faut pourtant bien que j'y aille encore aujourd'hui!

Le vieux répond :

— Mais ce serait pourtant bien mon tour!

Qu'il dit :

— Vous ne savez pas, je m'en vais vous donner mon médaillon.

Le bonhomme accepte le médaillon et reste à la cuisine.

Le jeune homme s'en va encore aux courses

trouve encore l'Homme Célèbre dans son chemin.

— Hé bien! qu'il lui dit, c'est celle-là que tu désires? Hé bien, tu l'auras! Tu vas aller à l'arbre et tu demanderas un cheval alezan, bien équipé, et tu es encore sûr de gagner, comme tu as fait déjà.

Le garçon va encore à l'arbre et donne un coup de pied dedans. Il lui vint un cheval alezan, bien joli, et de beaux, beaux vêtements pour lui. Il arrive aux courses, et les voilà partis de courir; il arrive encore le premier. Ça faisait la troisième fille qu'il gagnait. Et, après avoir gagné, le seigneur descend de la tribune et fait comme aux autres fois : il lui proposa la main de sa fille.

A cette fois, le jeune homme a accepté et a été au château avec le seigneur et les demoiselles. Mais, en arrivant, il a été forcé de prendre ses effets de cuisinier. Là, on l'a bien reconnu. Il a fallu savoir de quelle famille il sortait pour se présenter comme ça. Il leur a dit son nom et on a envoyé à son père.

Le père et la mère sont venus, mais ne reconnaissaient pas l'enfant et ne voulaient même pas le reconnaître.

La mère hésitait, parce qu'elle ne lui voyait pas les dorures qu'elle lui avait données.

Le jeune homme descend à la cuisine ; il dit au cuisinier :

— Donnez-moi mon médaillon et mon anneau, je vous les paierai ce qu'ils vaudront. Comme c'est un recours que ma mère m'a donné, je veux les lui montrer pour qu'elle me reconnaisse.

Il leur a montré les dorures et la mère l'a bien reconnu.

Alors, les parents entre eux ont fait les accords, pour le faire marier avec la jeune fille ; mais, après qu'il a été marié, il n'a jamais voulu revoir son père.



III

LE MERLE BLANC

C'ÉTAIT un homme, qui était bien riche, bien riche et qui était bien vieux. Il demandait le merle blanc pour le faire tourner (revenir) à l'âge de quinze ans. Et il avait trois enfants. Il en avait deux qui étaient bien fiers, qui étaient encore plus aimés que l'autre. Il dit à ses trois enfants :

— Allons, mes enfants ! Celui qui trouvera le merle blanc pour me faire tourner à l'âge de quinze ans, il aura la moitié de mon royaume.

Voilà les enfants, les deux qui étaient bien vus, bien habillés, qui prirent leurs pleines poches d'argent, et les voilà partis pour chercher le merle blanc. L'autre malheureux prend son bâton, s'en va pour le chercher lui aussi, et, bonnes gens ! il n'était pas riche, lui ! il n'avait

qu'une pièce de trois francs. Le voilà parti, sans savoir, bonnes gens ! là où il allait. En se promenant, il faisait grand chaud, il trouve sur un fumier un corps que les mouches mangeaient. Le voilà qui fait enterrer ce pauvre corps ; il n'avait que trois francs, il donne ses trois francs pour le faire enterrer.

Le voilà qui continue sa route, sans savoir là où il allait. Il trouve un renard et qui lui dit :

— Mon ami ! Et où vas-tu ?

— Eh, mon ami ! I n'ou sais pas là où qu'i vais. Nous sommes à la recherche du merle blanc, mes frères et puis moi, pour faire tourner mon père à l'âge de quinze ans ; et il nous a promis, celui-là qui le trouvera, aura la moitié de son royaume.

— Ah, mon ami ! I te dirai ben là où qu'est le merle blanc. Mais il est pas aisé à avoir. Pour avoir le merle blanc, il faut avoir la belle fille, et pour avoir la belle fille, faut avoir la mule, chaque pas fait sept lieues. Elle est dans un tel endroit ; mais fais attention de ne pas te tromper ! Il y en a une vieille et une jeune ; fais attention de prendre la jeune. Si tu prends la vieille, tu seras pris.

Il s'attaqua à la vieille et il fut pris.

— Tu n'auras point la mule, qu'il lui dit, sar avoir la selle. Regarde dans un tel endroit. T trouveras deux selles ; mais, fais attention de

pas te tromper ! de prendre encore celle-là qu'il faut.

Voilà qu'il empoigne la selle. Il prit la neuve ; il prit la bonne.

Il va dans l'endroit là où était la mule avec sa selle. Bien vite, il jette sa selle dessus la mule, il monte dessus, et fait faire un pas à la mule, il y avait sept lieues. Chaque pas fait sept lieues.

Allons ! il était content d'avoir la mule. A cette heure, il fallait la belle fille. Il trouve encore son renard.

— Hé ben ! T'as la mule ?

— Hé oui ! Mais seulement, c'est la fille qu'il faut !

— T'as qu'à aller dans un tel endroit, tu la trouveras.

Il va chez la belle fille, demande à la voir : elle lui donne une poignée de main. Il lui serre la main. Aussitôt, il lui fit faire un saut, la fit passer en croupe derrière lui ; il pique la mule, dans un pas il eut fait sept lieues.

Allons ! Ils s'en allèrent là où était le merle blanc. Il demande aux gens le merle blanc, qu'il désirait beaucoup voir le merle blanc. Les gens prirent la cage, lui présentent pour lui faire voir le merle blanc. Aussitôt qu'il l'eut, donne un coup d'éperon à sa mule. Dans un pas il eut fait sept lieues.

Allons ! Il avait donc tout ce qu'il fallait pour

faire venir son père à l'âge de quinze ans. En s'en allant, il trouve le renard encore :

— Hé ben! mon ami! T'as trouvé tout ce qui te faut ?

— Ah, mon Dieu! Oui, qu'il dit.

— Allons! Tâche de t'en aller de ratille (en te dissimulant), et fais attention que tes frères ne te trouvent pas en chemin, parce qu'ils te tueraient et ils emporteraient le merle blanc, la mule et la belle fille.

Ça ne manqua pas.

Ses deux coquins de frères l'aperçurent bien loin; se trouvèrent au-devant de lui et lui prirent le merle blanc, la mule et la belle fille, et puis le jetèrent au fond d'un puits. Ah, bonnes gens! Il se croyait bien perdu. Il croyait bien de ne jamais arriver à la maison.

Le renard, en se promenant, il va faire le tour de ce puits. Il regarde dedans, il voit ce malheureux qui était au fond du puits.

— Ah, mon ami! Ils t'ont bien rencontré, pas vrai? Ils ont emporté le merle blanc et ils t'ont foutu là-dedans!

Le renard lui tend sa queue.

— Allons, tiens! Lappe-toi à ma queue! I te sortirai

Il le sortit du puits.

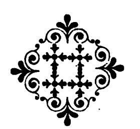
— Allons, mon ami! qu'il dit. Voilà tous les services qu'i peux te rendre. Tu m'en as rendu

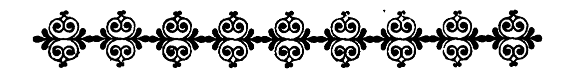
un grand. T'avais que trois francs; tu les as mis pour faire enterrer mon pauvre corps, que les mouches mangeaient sur un fumier. Tes frères ont bien entré le merle blanc, et la mule et la belle fille à la maison; mais tout est triste. La mule ne mange point; la belle fille ne fait que pleurer; le merle ne chante point; et ton père ne tourne pas à l'âge de quinze ans. Tâche d'arriver. Cache-toi pour arriver. Tâche d'arriver sans que tes frères te voient, ils te tueraient encore. Aussitôt que t'auras mis le pied dans la maison, tu seras sauvé.

Le voilà qui s'en va bien de ratille, bien de ratille. Il arrive à la porte, met le pied dans la maison. Tout aussitôt, voilà la belle fille qui se met à taper dans ses mains et à rire. Ah! elle était contente comme une reine! La mule se mit à manger, à roquer, à rechigner, ah! elle était joyeuse! Et le merle se mit à chanter. Tout était d'une gaieté parfaite. Aussitôt le père tourne à l'âge de quinze ans.

Le père lui donne la moitié de son royaume. Celui qui était le plus méprisé, qui était le plus pauvre, c'était lui qui était le plus riche après.

Et puis moi, présent, ils me donnèrent un coup à boire et je me rendis chez nous.





IV

LE PÊCHEUR

C'ÉTAIT un pêcheur qui n'était pas riche; sa pêche le faisait vivre. Tous les jours, il y avait déjà quelque temps, il manquait de prendre un gros poisson. Ce poisson, c'était le maître de tous les poissons. Et puis, un beau jour, il le prend et il le monte dans son bateau, comme il a pu, sans doute, pas comme il a voulu, parce qu'il était énorme. Alors le poisson lui dit :

— Si tu me gardes, tu n'en prendras plus jamais. Alors le pêcheur remit le poisson à l'eau, et il continua de pêcher. Il en a pris toute sa charge, de poissons, tant qu'il pouvait en porter.

Ça fait qu'en arrivant chez lui, il dit ça à sa femme, qu'il avait pris le roi des poissons. Sa femme lui dit :

— T'aurais ben pu l'apporter ici ! Moi, je serais ben contente d'en manger un morceau de ce gros poisson.

Il dit à sa femme :

— Si j'eus apporté ce gros poisson-là, je n'aurais jamais pu en prendre d'autres.

— Ah! elle dit, ça ne fait rien, si tu peux le prendre, tu le garderas.

Il retourna à la pêche, le lendemain; il reprend encore le gros poisson. Le poisson lui dit :

— Laisse-moi aller!

Il dit :

— Non! Du coup, je t'emporte.

Il l'apporta chez lui. Sa femme l'écailla pour le faire cuire. Elle mit tous les débris dessous un rosier; elle donna la tête à sa chienne, et les arêtes, elle les avait jetées dans l'écurie. La jument les a mangées; et la femme a mangé la chair du poisson, comme bien entendu.

Le poisson avait tellement de la vertu que le rosier a eu trois roses, la chienne a eu trois chiens, la jument a eu trois poulains, et la femme a eu trois enfants.

Et les trois enfants se ressemblaient, on ne les distinguait pas les uns des autres; les trois chevaux se ressemblaient aussi, et les trois chiens aussi, et les roses de même.

Quand les enfants ont été grands, il les ont envoyés à l'école; ils apprenaient très bien;

c'étaient trois garçons très intelligents. Quand ils ont été tout à fait grands. (Je ne me rappelle pas leurs noms, baptisons-les, nous-mêmes. Joseph le plus vieux, Firmin le cadet et Barnabé le troisième), leur père leur donna chacun un cheval et chacun un chien; et les roses, ils en avaient chacun une; seulement les roses restaient à la maison; quand ils étaient en voyage, s'il leur arrivait un accident, la rose fanait. Les chiens, il y en avait un qui s'appelait Va-comme-le-Vent, et l'autre Tranche-Montagne, et celui du plus jeune s'appelait Brise-Fer.

Le plus vieux des enfants s'en va en promenade avec son cheval et son chien. Il fit rencontre d'une demoiselle dans un château, et, comme il était gentil, il lui a fait envie. Ça fait qu'il a courtisé cette jeune fille pendant un certain temps, et puis, il s'est marié avec elle.

De chez la jeune femme, on voyait un château où il y avait toujours une lumière, et dans le château tous ceux qui y allaient, n'en sortaient pas. Le soir, en voulant se coucher, ils voyaient cette lumière; il demanda à sa femme ce que c'était, et sa femme lui dit :

— C'est un vieux château, que tous ceux qui y vont, ils y restent. Personne n'a pu éteindre la lumière que l'on voit.

Alors, le soir, il dit à sa femme :

— Est-ce que je ne pourrais pas y aller, moi?

J'ai mon cheval qui marche très bien, je pourrai aller au château.

Elle lui dit :

— Non! Si tu y vas, tu feras comme ceux qui y ont déjà été; sans doute, tu y resteras.

Allons, pour ne pas contrarier sa femme, il se coucha. Mais, dans la nuit, il se lève, prend son cheval et son chien et puis son sabre et s'en va au château.

Il arrive donc au château; il entre; il descend dans une cave, il y trouve tous ceux qui étaient venus avant lui : ils étaient là comme pétrifiés.

Alors la rose commença à se faner chez sa mère.

La mère, le lendemain matin, dit au cadet :

— Mon ami, ton frère est pris quelque part, ou il est mort, car la rose fane.

Alors il dit :

— Je m'en vais aller au secours de mon frère.

Il arrive au château, il frappe à la porte, on lui ouvre comme si c'eût été l'autre ; et puis la femme lui fit des reproches :

— Mais d'où viens-tu, depuis hier soir que tu es parti?

Ça fait qu'il lui dit :

— Ah! j'ai été en promenade par là!

Il ne voulait pas dire qu'il était le frère de l'autre. Il a passé sa journée à la maison; et, le soir, pour aller se coucher, fallait qu'il prenne

la place de son frère, bien entendu. Il aperçoit la chandelle (lumière), lui aussi, et il demande à la femme ce que c'était que cette lumière.

— Hé bien, elle lui dit, mon ami, tu sais bien que je te l'ai dit hier au soir. C'est un château que tous ceux qui y vont, ils y restent.

Alors ils se sont couchés, et pour ne pas faire d'infidélité à son frère, il a mis son sabre entre eux deux. Il réfléchissait: il disait en lui-même en pensant à ce château : C'est sans doute là que mon frère est resté.

Aussitôt qu'elle a été endormie, il se lève et s'en va à la découverte de son frère. Il arrive au château, il y entre, il resta aussi.

Le lendemain matin, la mère voit la deuxième rose qui fane. Alors elle dit au plus jeune :

— Mon ami, tes deux frères sont embarrassés tous les deux ; ils sont pris tous les deux ou bien ils sont morts.

— Ah bien, faut que j'y aille moi aussi donc!

Alors il dit :

— Je m'en vais partir.

Il prend son cheval, son chien et son sabre et s'en va. Il arrive au château ; il frappe à la porte, on lui ouvre comme si c'eût été l'autre, et puis sa femme lui fit encore des reproches :

— Mais d'où viens-tu depuis hier soir que tu es parti ?

Il lui a *dit :*

— Ah! j'ai été me promener par là.

Il ne voulait pas dire qu'il était le frère des autres. Il a aussi passé sa journée à la maison, et, le soir, pour aller se coucher, fallait qu'il prenne la place de son frère, bien entendu. Il monte dans la chambre et aperçoit la lumière; il demande ce que c'était que cette lumière; elle lui dit :

— Mais enfin, tu m'ennuies! Je te dis ça tous les soirs; je te dis que c'est un château, que tous ceux qui y vont, ils y restent.

Allons, il se couche, et fait comme son frère avait déjà fait; il met le sabre entre eux deux. Aussitôt qu'elle a été endormie, il a fait comme les autres; il s'est levé et s'est en allé au château.

Alors il arrive au château, et puis c'était un grand géant qui était derrière la porte. Le géant lui dit :

— Où vas-tu?

Il lui dit :

— Je viens en découverte de mes frères qui sont sans doute ici.

Le géant lui dit :

— Tu feras comme tes frères; tu y resteras!

Alors il commanda :

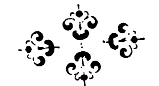
— A moi, Brise-Fer!

Et Brise-Fer saute dessus le géant, le dévor

Aussitôt le géant dévoré, tous ceux qui étaie là-dedans pétrifiés sont revenus à leur état no

mal. Il a retrouvé ses deux frères. Ainsi il a délivré tout le monde qui était dans le château, et il est resté maître du château. Alors ils se sont rendus tous les trois avec chacun leur cheval et leur chien. En arrivant là, au château, la femme ne reconnaissait pas lequel était son mari : ils se ressemblaient tous les trois. Alors l'aîné s'est avancé, et puis, lui a raconté sans doute ce qui leur était arrivé, parbleu! Et les deux autres, qui avaient couché avec la femme de leur frère, ont rendu compte de ça à leur frère ; de la façon dont ils avaient agi... Et les roses étaient revenues dans leur état naturel.





V

LE CONTE DU PETIT VACHER

Le roi avait une fille qui n'avait jamais parlé. Elle avait plus de vingt ans et elle n'avait jamais parlé; et le roi avait promis au jeune homme qui la ferait parler, qu'il l'aurait en mariage. Tous les gros seigneurs, de tous côtés, tous y allaient pour essayer de la faire parler, mais jamais.

Un jour, une dame se promenait dans un bois; elle rencontra un petit vacher qui gardait des bœufs, des vaches. Elle souhaite le bonjour à ce petit jeune homme.

— Bonjour, mon petit!

Allons! elle lui demande :

— Mon garçon, qu'est-ce que tu apprends de nouveau, là?

— Eh, Madame! que voulez-vous qu'i ap-

prenne? I seus à journée dans les bois à garder mon bétail, i n' vois personne, ah! i n'apprends rien de nouveau!

— Ah! Tu n'apprends rien de nouveau! Tu as bien appris que le roi a une fille qui n'a jamais parlé?

— Ah oui, Madame! J'ai ben vu dire ça.

— Eh bien! Il faut que tu y ailles, toi; il faut que tu ailles la voir; peut-être que tu la feras parler.

— Ah! Madame! La faire parler, moi! Tant comme il y en va, comme il y en a été de ces gros seigneurs, qui sont ben plus savants que moi! oh! non!

— C'est égal! Il faut que tu y ailles.

Eh, Madame! I n' peux pas laisser mes bêtes, quant même, là toute seules.

— Oh! je t'assure, tu peux y aller, et tes bêtes ne bougeront pas; aucune s'écartera. Tiens, te voilà un perroquet, et puis une petite baguette. Tout ce qui touchera ta baguette, s'y prendra.

Allons! Mon petit jeune homme se hasarde. Le voilà parti avec sa baguette et son perroquet. Quand il fut bien loin, la nuit le prit. C'était nuit. Il va loger dans un hôtel: demande une chambre pour lui tout seul son perroquet. Ils le mirent dans une chambı lui et son perroquet.

Son perroquet faisait tant de plaisir à la servante! Il était si joli, si joli! qu'elle aurait bien voulu l'avoir. La nuit, elle croyait que le garçon dormait. Elle s'en va pour lui prendre son perroquet. Mais, quand elle eut les mains sur le perroquet :

— Tape là, ma petite vergette, qui se touche se prend!

Voilà la servante prise au perroquet. Elle était prise, comme ça, les deux mains tendues, prête à prendre le perroquet.

Le matin, le domestique se lève, cherche la servante, appelle, appelle! Personne ne répond. Point de servante. Point savoir là où qu'elle était passée. S'imagine d'aller voir dans la chambre de ce garçon. Il trouve ma servante, qui était prise là, ses deux mains sur le perroquet.

— Eh! qu'est-ce que tu fais là? Avec ce petit jeune homme, effrontée? Est-ou ta place d'être là? Pourquoi es-tu venue là?

C'est qu'elle était toute nue; elle n'avait pas pris le temps de s'habiller, la servante, pour aller voler le perroquet.

Voilà le domestique qui va pour la fesser :

— Tape là, ma petite vergette, qui se touche se prend!

Allons! Les voilà tous deux pris, le domestique encontre les fesses de la servante.

Le Monsieur qui se lève : Point de servante, point de domestique. Appeler, chercher de tous les côtés. Point de les trouver. S'imagine d'aller dans la chambre du vacher. Il trouve ses deux serviteurs qui étaient là au chevet de ce petit garçon.

— Eh! qu'est-ce que vous faites là, polissons? Depuis le temps que je vous cherche! Qu'est-ce que vous faites là dans la chambre de ce jeune homme?

Rien de plus pressé d'aller y foutre son pied par les fesses.

— Tape là, ma petite vergette, qui se touche se prend!

Ah! et voilà le monsieur pris, son pied dans les fesses du domestique!

Voilà la dame qui se lève à son tour, appelle son mari, le cherche de tous côtés. Point de le voir. Elle s'imagine, elle aussi, d'aller dans la chambre du vacher. Elle vit tout le monde qui était là attaché au perroquet du petit garçon.

— Qu'est-ce que vous faites là, vous autres, qu'est-ce que vous faites là? Depuis le temps que je vous cherche, point de vous voir, aucun! Qu'est-ce que vous faites là?

Elle empoigne son mari par le bras pour le tirer.

— Tape là, ma petite vergette, qui se touche se prend!

Allons ! Voilà la dame prise au mari.

Voilà qu'il commençait à être tard. Le garçon se lève et se met en route, pour aller chez le roi. Sur le chemin, il passe devant une petite maison. Il y avait deux femmes qui étaient là-dedans. Il y en avait une qui gençait (balayait) la place et l'autre était après (en train de) faire un fromage.

Voilà la femme qui gençait la place, elle court après avec son balai :

— Eh ! qu'est-ce que cela veut dire ? A voir des polissons qui sont tout nus ! Eh ! qu'est-ce que cela veut dire ?

Elle s'en va avec son balai pour taper dessus.

— Tape là, ma petite vergette, qui se touche se prend !

Voilà la femme qui se met à brailler à son secours ! Voilà sa camarade qui court après, qu'elle ne prit pas le temps de poser son fromage. Elle lappe (attrape) sa camarade par un bras.

— Tape là, ma petite vergette, qui se touche se prend !

Voilà la femme qui était prise à sa camarade avec son fromage dans sa main, et le jeune homme qui continue son chemin avec tout ça à sa suite.

Il arrive dans la cour du roi. Il s'informe par les portiers, s'il n'y avait pas la fille du roi qui

ne parlait pas. Ils dirent que oui. Ils avaient bien fait tout ce qu'ils avaient pu, jamais ils n'avaient pu la faire parler.

Il demande à entrer dans la cour du roi. Si tôt entré, c'était la fille du roi, qui parut à la fenêtre.

— Ah! mon Dieu! qu'elle dit, ah! Jamais je n'ai rien vu de si joli!

Ça fait qu'elle continua de parler, comme si elle avait parlé tout le temps de sa vie. Et tout le monde sort, les seigneurs, le tout, il y en avait, ah! de tous les côtés.

— Allons! Monsieur Sire le Roi, vous savez que vous avez promis votre fille à celui-là qui la ferait parler!

Voilà tous ces messieurs à se regarder :

— Eh! Sire le Roi, vous ne voudrez pas donner votre fille à un petit vacher comme ça?

Mais il demanda, auparavant de lui promettre sa fille, encore quelque chose à faire; qu'il avait cent lapins et qu'il voulait les lui faire garder dans son parc sans en écarter un.

Voilà le petit garçon qui était bien en peine. Il va se promener un peu; il trouve une dame.

— Ah! eh bien! mon petit garçon, tu as fait parler la fille du roi, n'est-ce pas? Hé bien! tu dois l'avoir en mariage.

— Eh oui, Madame! Mais il me demande

d'autres choses à faire. Il a cent lapins qu'il veut me faire garder dans son parc.

— Ah! c'est pas malaisé, mon garçon! Tiens te voilà un petit flûtet (sifflet). Chaque fois qu'ils s'écarteront les uns des autres, t'auras qu'à flûter, n'aie pas peur, ils viendront bien.

Allons, il s'en va demander à faire sortir les lapins. Voilà tous ces lapins à fuir d'un côté et de l'autre; ils gimblotaient (sautaient) bien, bien sûr! Il les emmène dans son parc.

Voilà tous ces messieurs à se consulter les uns aux autres.

— Faut tâcher de lui avoir quelqu'un de ses lapins, qu'il ne les retourne pas tous dans les toits!

Voilà le plus grand amoureux de la demoiselle qui dit :

— Je m'en vais y aller, moi, et je lui achèterai un de ses lapins.

Il va trouver le petit jeune homme; s'approche de lui, en disant :

— Ah! mon garçon, tu as une jolie bande de lapins là! Il faut que tu m'en vendes un.

— Oh non, Monsieur! i ne les vends pas, i n' sont pas à moi, i n' les vends pas.

— Et pourquoi ne les vends-tu pas?

— Si vous en voulez absolument un, i ne vous le vendrai pas; mais i vous le ferai gagner.

— Et comment que tu me le feras gagner?

— Monsieur, si vous voulez que je vous foute trois coups d'alène dans le cu, vous aurez un de mes lapins.

— Oh, mon garçon! et tu ne voudrais pas? Me donner trois coups d'alène dans le cu! Oh, tu ne voudrais pas!

— Hé ben, Monsieur! Vous n'aurez pas de lapin.

Voilà qu'il accepte à se faire donner trois coups d'alène dans le cu. Il lui fout le premier jusqu'à moitié.

— Hola! oh!

Le deuxième encore bien plus avant.

— Hola, hola, hola! Petit coquin! Ah! que tu m'as fait de mal!

Le troisième, il l'enfonce jusqu'au manche. Il donne un cri qu'il en tombe par terre.

— Ah! petit coquin! Je suis mort, ah, ah! Un petit moment après, le mal fut calmé.

— Allons, mon petit! Donne-moi donc un de tes lapins, va, je l'ai bien gagné.

Il attrape un de ses lapins, lui donne dans sa brassée.

Il s'en allait bien content, quant même qu'il avait le mal, d'emporter ce lapin; il disait en lui-même :

— Ce sera bien sûr que son compte n'y sera pas, ce soir.

Voilà, quand il fut assez loin, donne un coup

de flûtet, le lapin s'arrache d'entre ses mains, et il retourne avec les autres.

Voilà que le monsieur arrive bien pénu (penaud), en disant :

— J'en apportais bien un, mais seulement il a donné une herpée (? bond) et puis il s'est sauvé.

— Ah! que dit la demoiselle, il vous a échappé! Ah! mon Dieu! Hé bien, je vais y aller moi-même.

Elle prend un gros tablier de droguet :

— Il ne le défoncera point!

La voilà partie dans le parc voir le petit garçon. En arrivant :

— Bonjour, mon garçon!

— Bonjour, mademoiselle!

— Ah! tu as une jolie bande de lapins là, mon garçon!

— Eh oui, mademoiselle!

— Voudrais-tu m'en vendre un?

— Oh non, mademoiselle! i ne les vends pas, i les fais gagner.

— Ah! comment ça tu les fais gagner?

— Si vous voulez que je vous embrasse trois fois dans mon parc, vous aurez un de mes lapins.

— Ah! petit coquin! Tu voudrais m'embrasser? Tu voudrais m'embrasser?

— Hé ben, mademoiselle! Si vous ne voulez pas, vous n'aurez pas de mes lapins.

Voilà mademoiselle qui se fait embrasser trois fois pour avoir un lapin.

Le petit garçon lui attrape un lapin, le lui donne; elle le met dans son tablier, et le piége (plie, enferme) là-dedans. Oh! elle était bien sûre de le tenir là-dedans, à ce qu'elle croyait! Oh, elle le serrait, elle le serrait dans son tablier!

Quand elle fut assez loin, donne un coup de sifflet, Brsch! défonce le tablier, et s'en retourne avec les autres.

Voilà ma demoiselle qui se trouve aussi bête comme le monsieur. Elle se rend toute pénue, en disant :

— Voyez, je le tenais bien, voyez comme il a défoncé mon tablier!

Ah! le père regarde, ah!

— C'est-il malheureux! Ah! mon Dieu! Vous ne pouvez pas tenir un lapin? Vous ne pouvez pas tenir un lapin? Je m'en vais y aller moi-même sur mon cheval; je le serrerai tant dans les courroies qu'il n'aura point envie de s'en aller.

Il va trouver mon garçon dans le parc, s'approche de lui.

— Ah! bonjour, mon garçon!

— Bonjour, monsieur Sire le Roi!

— Ah! mon garçon, tu as une jolie bande de lapins là! Ah! la jolie bande de lapins! Voudrais-tu m'en vendre un?

— Oh! monsieur! non! Je ne les vends pas, je les fais gagner.

— Comment tu les fais gagner?

— Monsieur, si vous voulez embrasser trois fois le cu de votre cheval, vous aurez un de mes lapins.

— Ah! petit malhonnête! Tu voudrais me faire embrasser le cu de mon cheval? Ah! petit malhonnête!

— Hé ben, monsieur! Vous n'en aurez pas.

Voilà monsieur Sire le Roi qui se hasarde à embrasser trois fois le cu de son cheval.

Allons, il attrape un lapin et lui donne. Il le met dans les courroies, le vire, le tourne; il le serrait là que les tripes lui en sortaient. Il disait en le mettant :

— Il ne s'en ira pas, celui-là!

Quant il fut assez loin, voilà le garçon qui donne un coup de flûtet; casse les courroies; s'arrache des courroies, et s'en retourne avec les autres.

Voilà sire le Roi qui arrive dans son château bien pénu.

— Ah! il m'a échappé aussi moi! Il a cassé les courroies de ma selle et tout, et puis il est parti. C'est égal, celui-là ne se rendra point ce soir, les tripes lui en sortaient.

Voilà la nuit qui arrive. Le petit garçon amène tous ses lapins. Quand il arriva dans la

cour, voilà les gens à compter, à compter les lapins, voir s'ils y étaient tous. Les lapins y étaient tous, pas un à dire. Les voilà encore tous à se regarder.

— Ah! monsieur Sire le Roi! Vous donnerez votre fille à un petit berger comme ça? Il n'y a pas moyen. Vous ne pouvez pas vous décider. Il faut que vous lui demandiez auparavant, d'emplir trois pleins sacs de vérités.

Et comment faire? Il était bien en peine, pour emplir trois sacs de vérités. Il va faire un petit tour, il trouve encore la dame.

— Hé bien, mon petit garçon! Tu les as bien tous ramenés, tes lapins?

— Eh oui, madame!

— Hé bien! Le roi veut bien te la donner sa fille?

— Hé non, madame! Il me demande pour l'avoir trois pleins sacs de vérités.

— Ah! mon petit garçon, tu as moyen. Ça n'est pas difficile. Tu n'as qu'à demander trois sacs, et tu les as, les vérités, les trois pleins sacs!

Le voilà qui s'en retourne en la présence du roi et de tous ces messieurs.

— Hé bien, voyons! Es-tu décidé à m'emplir trois pleins sacs de vérités?

— Oui, monsieur! Donnez-moi trois sacs! Il se fait donner trois sacs, des sacs ordinaires;

en pose deux du long lui, en tient un par la gueule.

— Voilà monsieur que voilà, qui est venu dans mon parc, pour acheter un de mes lapins. Je lui ai dit que je ne les vendais pas, que je les faisais gagner. Il a enduré que je lui foutisse trois coups d'alène dans le cu, pour avoir un de mes lapins. Fourre dans mon sac, en vlà un de plein.

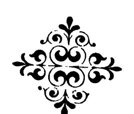
— Voilà mademoiselle que voilà, qu'est venue dans mon parc pour acheter un de mes lapins, et je lui ai dit que je ne les vendais pas, que je les faisais gagner. Elle a enduré que je l'embrasse trois fois dans mon parc pour avoir un de mes lapins. Fourre dans mon sac, en voilà deux de pleins!

Allons! le voilà qui se met à fixer Sire le Roi.

— Voilà, Monsieur Sire le Roi, qu'est venu dans mon parc pour acheter un de mes lapins; mais je lui ai dit que je ne les vendais pas, que je les faisais gagner. Il a embrassé trois fois...

— Oh! ne dis rien! Tu l'auras. Ne dis rien! Ne dis rien! Tu l'auras.

Et le petit vacher épousa la fille du roi.





VI

LOUIS BERNARD

C'ÉTAIT dans l'ancien temps, où il n'y avait point guère de soldats, sans doute, Louis Bernard était seul de frère et il avait été très longtemps à l'armée, très longtemps sans revenir, la guerre ne finissait pas. Son père aussi sa mère vinrent à mourir; et lui ne reconnaissait plus même son pays. Jamais il n'avait reçu de lettre de ses parents. Enfin, quand il a été délivré des guerres, il dit : « Faut ben tout de même que je tâche de me rendre du côté de chez moi ! » Et il revient, en suivant sa guise, en passant d'un endroit dans l'autre, à peu près dans ses cantons. Il arrive dans un bourg, à l'auberge, et il demande si on ne connaissait pas des Bernard.

— Ah, mon bon ami, des Bernard ! Ils sont tous morts ! Il n'y en a plus qu'un qui reste dans un tel endroit, et qu'on appelle Louis Bernard, et il n'a point d'enfant.

— Hé bien! qu'il dit, je voudrais bien le voir!

Il arrive chez lui et il frappe au marteau de sa porte : c'est Louis Bernard lui-même qui lui ouvre la porte.

— C'est-i vous qui êtes Louis Bernard?

Qu'il dit :

Oui, monsieur!

Qu'il dit :

— Vous êtes mon parrain!

— Ah! qu'il dit, est-ce vrai, mon enfant?

Et il le reconnut.

— Ah ben! qu'il dit, tu vas être mon héritier! Je n'ai plus d'enfants; ton père et ta mère sont morts. Et comment as-tu fait pour venir me trouver?

— Ah! qu'il dit, mon parrain, j'étais bien en peine!

Et il dit :

— Hé bien! Tu vas rester avec nous. Tu seras comme mon enfant.

— Ah! je veux ben, mon parrain.

Et il a resté quelque temps. Il s'ennuyait.

— Allons, eh bien! qu'il dit, mon fils, qu'as-tu donc pour t'ennuyer? Tu ne manques de rien!

— Eh! qu'il dit, mon parrain, voyez-vous, moi, je suis tenté de commercer, de faire un peu de commerce!

— Et quel commerce veux-tu faire?

— Mon parrain, je voudrais me mettre marchand de cochons.

— Hé bien, qu'il dit, je vais te donner de l'argent! A quelle foire veux-tu aller?

— Je vais aller à la foire de Bernendouille.

— Hé ben, qu'il dit, vas-y!

Il amène une touche de cochons, de jolis nôrins. Et il leur donnait à manger des pommes de terre, du grain, enfin de tout. Son parrain lui dit :

— Mon enfant, tu vas me ruiner. Tes cochons nous font trop de dépenses; à présent, il n'y a pas moyen de gagner dessus.

— Hé ben, qu'il dit, mon parrain, on va les vendre.

— Où veux-tu les mener?

— Je vas les mener à la foire de Vache-t'en-fuie.

— Ah ben oui, mais pour aller à cette foire, c'est un mauvais chemin; il faut que tu tranches la forêt et il y a une bande de brigands dedans, ils te voleront ou bien ils ne pourront pas.

Effectivement, quand il a été au milieu de la forêt, il a trouvé deux individus là, deux barbes rouges, deux cheveux rouges, deux mauvais gars. Ils lui dirent :

— Où allez-vous? Où menez-vous vos cochons?

Il dit :

— Monsieur, je les mène à la foire de Vache-t'en-fuie.

— Hé bien, qu'ils dirent, nous les achèterons bien, nous; il faut les mener au logis. (Il y avait une espèce de fort là); notre capitaine les achètera.

— Hé bien, je veux bien, que dit Louis Bernard.

Et, étant rendu là, c'était comme nuit, on a mis les cochons à l'écurie, le capitaine l'a fait souper avec lui et l'a fait coucher, en lui disant:

— Je ne vous baillerai point d'argent aujourd'hui, mais je vous l'enverrai par mes domestiques. D'ici sept à huit jours vous aurez votre argent.

Et cet argent ne vint point. Son parrain lui dit :

— Tu n'auras rien, mon fils, ils t'ont volé.

— Mon parrain, il ne faut jamais se désoler.

Et Louis Bernard étant gentil homme, se fait bien raser, se fait coiffer par un coiffeur en jolie demoiselle. Il prend un petit panier sous son bras et le voilà parti par son même chemin. Il arrive chez le capitaine, encore à la nuit tombante, faisant semblant d'être écarté. Et il demanda l'hospitalité; on lui dit :

— Ah, mademoiselle, ah! il y a très moyen de coucher; vous pouvez être tranquille! Vous serez bien couchée.

Le capitaine, la voyant si bien arrangée, l'a fait monter dans sa chambre. Il dit :

— Vous allez souper avec moi !

Et puis voilà, il lui a proposé de coucher avec lui, parce qu'il croyait ben que c'était une demoiselle.

Louis Bernard a dit :

— Oui, mais il faut bien barrer votre porte, bien la fermer, pour n'entendre pas de bruit et que les domestiques ne viennent pas nous déranger.

Quand ils ont été pour se coucher, va te promener, il dit :

— Vous croyez que c'est une demoiselle, eh ben non ! C'est le marchand de cochons ! Vous ne m'avez pas payé ; il faut que vous me payiez !

Comme il lui disait qu'il ne le paierait pas, Louis Bernard prend un bâton et bat le capitaine à plate couture ; il le ruine, le massacre, le met tout en sang. Le capitaine donnait des braillées (poussait des cris) !

Les domestiques l'entendaient bien, mais ils croyaient que c'était qu'il forçait la demoiselle.

— C'est pas cinq cents francs, que dit Louis Bernard, qu'il me faut maintenant, c'est dix mille.

Enfin, il laissa le capitaine dans son lit, tout saignant, tout en compote.

— Et si je ne reçois pas mon argent d'ici dix jours, vous aurez affaire à moi!

Les dix jours expirés, pas d'argent. Son parrain lui dit :

— Tu vois bien, mon enfant, ce qui en est.

— Ah! qu'il dit, ne nous désolons pas!

Louis Bernard s'habille en vieille, tout à fait en vieille, vieille, vieille; prend un panier sous son bras, un mauvais panier, et s'en va dans cette forêt, auprès d'une espèce de vieux mur. Tout d'un coup, il aperçoit deux gars qui venaient, il se met à ramasser des herbes, toutes sortes de plantes, qu'elle mettait dans son panier. Ils lui dirent :

— Mais, ma bonne vieille, que faites-vous là?

— Ah! monsieur, je ramasse des herbes pour guérir les coupures, les morsures; et si on avait été battu, que ce serait emporté, c'est pour faire guérir.

— Ah! vous feriez bien de venir guérir notre capitaine, donc, qui est tout en compote.

— Ah! qu'il dit, hé bien, je vais y aller; je le ferai bien guérir.

Il s'en va avec eux. Ils content ça au capitaine.

— Hé bien! Faites-la monter la bonne femme ici!

Il lui dit :

— Hé bien! Qu'est-ce qu'il faut faire?

— Ah ! mon capitaine, je vous ferai bien guérir ; j'en ai bien guéri d'autres ; mais il faut que vos domestiques aillent chercher de la mousse, en un tel endroit, pour vous faire un lit ; vous serez bien mieux que sur votre lit de plumes.

Les domestiques prirent chacun un sac et s'en allèrent chercher de la mousse.

Quand ils ont été partis, Louis Bernard dit au capitaine :

— Tiens ! qu'il dit, tu vois bien que je ne suis pas une bonne vieille femme ; je suis le marchand de cochons. Il faut que tu me paies tout de suite.

Ah ! le capitaine se mit à brailler, à appeler, mais il n'y avait personne pour l'entendre.

— Allons ! Et ce n'est plus dix mille francs qu'il me faut ; c'est la charge de deux mulets, et si tu ne me l'envoies pas d'ici cinq jours, je te finis.

— Hé bien ! qu'il dit, ne me faites pas d'autre mal, vous aurez votre argent d'ici cinq jours.

Louis Bernard s'en retourne, après l'avoir bien battu, bien entendu.

Son parrain lui dit :

— Hé bien, l'as-tu apporté aujourd'hui ?

— Oh ! qu'il dit, je ne l'ai pas apporté ; mais nous l'aurons d'ici cinq jours.

— Bah ! Il fera comme l'autre fois.

Les cinq jours expiraient. Sur la soirée, Louis

Bernard regardait par la croisée (fenêtre); il vit mes deux gars qui amenaient deux mulets; c'étaient les deux barbes rouges.

— Ah! qu'il dit, mon parrain, les voilà!

Et, tout de suite, il va ouvrir la porte de la cour; ils ont fait rentrer les deux mulets. Comme c'était nuit, Louis Bernard leur dit, après avoir déchargé l'argent :

— Vous ne pouvez point vous en retourner ce soir; il faut mettre vos mulets à l'écurie, vous souperez avec nous autres, et puis vous coucherez.

Et on avait fait un bonhomme de paille — c'était une grande cheminée, comme il y en avait autrefois — et on avait pendu ce bonhomme dans la cheminée. Et puis eux étaient dans le coin du feu à se chauffer. En se chauffant, il y en a un qui regarde en l'air.

— Hé! qu'il dit, pourquoi donc qu'on a mis ce gaillard-là dans la cheminée?

— Ah! dit le domestique, c'est qu'il a chié au lit. Faites attention, vous autres, de n'y chier pas, parce qu'on vous pendrait la même chose.

Et ils se sont couchés. Louis Bernard, quand ils ont été endormis, leur a coulé de la vieille bouillie, toute noire, sous les fesses. Le lendemain matin, Louis Bernard se lève :

— Hé bien, qu'il dit, mes gars, avez-vous été bien sages, cette nuit?

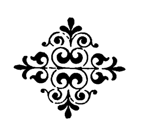
— Oh! monsieur Bernard, nous n'avons point chié au lit.

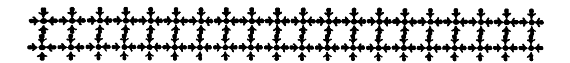
— Ah! qu'il dit, vieux salot, t'en as plein tes fesses! Et toi aussi! Allons, allons! Arrachez-vous de là et vite!

Voilà mes gars qui veulent prendre leurs pantalons; Louis Bernard appelle le domestique qui arrive avec un fouet, et fouette et fouette. Les autres sortent, en chemise, dans la cour; va te promener, les barrières étaient fermées; pas moyen de sortir; et toujours Louis Bernard et son domestique les couraient à coups de fouet. Enfin, il y en a un, à force de sabotter (secouer) la barrière, qui a cassé une latte; il est passé par là, l'autre aussi; mais, en passant, ils se sont à moitié emporté la peau, ils en ont laissé des lanières!

Et puis, ils se sont en allés voir leur capitaine, et ils étaient tous aussi bien rangés les uns comme les autres.







VII

LA RAMÉE

C'ÉTAIT un jeune homme qui s'était engagé. Et, au bout de ses sept ans, il s'était revendu; il avait fait des remplacements deux fois. Au bout de ses quinze ans de service, il s'est rendu, et il ne voulait plus se remettre au travail. Et, en se rendant, il trouve un de ses anciens camarades. Alors, son ancien camarade l'attaque :

— Où vas-tu donc, La Ramée?

— Ah! il dit, je n'en sais rien! Les affaires vont mal de ce moment-là; ça m'embête de travailler, mais je ne sais pas que faire pour gagner ma vie.

L'autre lui dit :

— Hé ben! Tu ne sais pas, La Ramée? Tu vas souffrir un petit peu, mais bah! tu seras peut-être heureux un jour! Je m'en vais te cre-

ver les deux yeux, et je te promènerai comn aveugle.

En effet, l'autre prend une épingle et lui crè les deux yeux. Il le promène de porte en port et chacun lui donnait ce qu'il voulait; et, to l'argent qu'ils ramassaient, l'autre le mett dans sa poche. Il l'a promené pendant plusieu années, et il a fini par ramasser quelques sou et il se disait en lui-même : Attends! je m' vais tâcher de me débarrasser de La Ram maintenant!

Un jour, ils traversaient un bois, La Ram dit à son camarade :

— Attends donc, camarade! Mène-moi do dans le bois. J'ai besoin de défaire mon pa talon.

En effet, l'autre le mène dans le bois, et était bien content, pour se débarrasser de l et il s'est en allé, a laissé La Ramée dans bois.

La Ramée appelle le camarade; mais camarade ne lui répond pas; il était parti.

Enfin, La Ramée se promenait partout da le bois, d'un arbre à l'autre. Il arrive au pi d'un gros chêne, et il s'arrêta un moment là. l nuit arriva. Malgré qu'il ne voyait pas, il sent la fraîcheur qui tombait; il se désolait en l même :

— Mais, qu'est-ce que je vais faire maint

nant? Les bêtes féroces vont me manger, sans doute!

Il monta sur le chêne. Et aussitôt qu'il a été monté, voilà un ours qui arrive. Aussitôt que l'ours a été rendu, est arrivé le loup, et le renard est arrivé ensuite. Ces trois bêtes féroces venaient tous les ans, là, sous le chêne, à la même époque. Ce jour-là, c'était une fête pour eux; ils faisaient un bon repas ensemble, et puis ils se racontaient ce qu'ils avaient vu dans l'année.

Alors, l'ours dit au loup :

— Qu'est-ce que t'as apporté, loup?

— Ah, il dit, i ai apporté une ouaille.

— Et toi, renard, qui que t'as apporté?

— Ah! il dit, j'ai pensé que vous aviez ben faim, j'ai apporté un prot. Dis donc, toi, l'ours! Tu nous demandes ben ce que nous avons apporté, mais toi as-tu apporté quelque chose?

— Oh! il dit, oui. J'ai apporté un veau.

Voilà les trois bêtes qui se sont mises à installer leurs viandes, et elles se sont mises à manger. Et La Ramée qui était sur le chêne, lui, qui avait grand peur! Quand elles ont eu fini de manger, l'ours dit au loup :

— Voyons, loup, qu'est-ce que t'as de nouveau à nous raconter?

— Ah! il dit, tout plein de jolies affaires. Tu vois bien, il dit, si un homme savait ce que je

sais, il ferait peut-être sa fortune. Ah! il dit, y a à Paizé-le-Sec [1], ils n'ont jamais d'eau de l'année; et il y a une bonne fontaine à faire. Il y a l'ormeau qui est sur la place; il n'y aurait qu'à l'arracher, il y a là une bonne fontaine, de quoi abreuver tout le bourg. Et toi, l'ours qu'est-ce que tu sais?

— Ah! il dit, il y a la fille du baron de Naintré [2], qui est dans la fin (à l'agonie), et elle ne serait pas difficile à sauver. Dans son lit, il y a quatre crapauds, un sous chaque pied, et c'est ce qui lui fait sa maladie; et celui-là qui pourrait y aller, ôter les crapauds, elle serait guérie. Et toi, le Renard, que sais-tu?

— Ah! il dit, i sais quelque chose qu'est ben moins loin que ça, moi! Vous voyez ben ce chêne que je sons dessous (sous lequel nous sommes)? Y a quelque chose dessus qui n'a pas de prix!

La Ramée, qu'entendait ça, il avait peur!

Il dit :

— La mousse qu'est après ce chêne, pour le monde (les gens) qui ont perdu la vue, ils n'ont qu'à en prendre, à se frotter avec, ils verront clair.

Enfin, le jour arrive; les trois bêtes se quit-

1. Paizé-le-Sec, canton de Chauvigny. Vienne.

2. Naintré, canton de Châtellerault.

tent et se disent au revoir à l'année prochaine.

Quand les bêtes ont été parties, La Ramée s'était un petit peu rassuré. Alors, La Ramée prend de la mousse, il se frotte les yeux une première fois : il commence à apercevoir le jour un petit peu; en reprend une deuxième fois, il se frotte encore les yeux, et il voit tout à fait clair.

Alors il dit :

— Tant mieux, va! Je pense bien que je ne vais pas être malheureux, maintenant!

Et il prend de la mousse dans ses poches. Il courait d'un bourg à l'autre et il s'offrait de guérir la vue à ceux qui étaient aveugles. Il arriva dans un bourg; il trouva un monsieur qui était aveugle. Le monsieur lui offre cent mille francs, s'il voulait le faire voir clair. En effet, La Ramée l'a guéri. Et quand il a eu ses cent mille francs, il se fait conduire à Paizé-le-Sec. Il trouve le maire et lui dit :

— Je ne comprends pas qu'il n'y ait pas d'eau à Paizé avec une si belle fontaine qu'il y a à faire!

Il dit au maire :

— Si vous voulez me donner vingt mille francs, je vous ferai ouvrir une fontaine au milieu du bourg.

Le maire en parla aux conseillers et ils sont tous tombés d'accord. Ils lui ont donné vingt mille francs. Seulement La Ramée s'était réser-

ver le droit d'arracher ce qui lui ferait plaisir. En effet, il prend deux hommes de journée avec lui, et fait arracher l'ormeau, qui était sur la place. Il s'y trouva une belle fontaine.

La Ramée se dirige à Naintré et va trouver le baron, s'offre à guérir sa fille.

Le baron lui dit :

— Mon ami, si vous pouvez guérir ma fille, je vous la donne en mariage.

Alors, La Ramée s'offre de la guérir, mais sous condition qu'il fallait qu'il couche dans la chambre de la jeune fille. Et le monsieur voyant qu'il n'y avait plus d'espoir, ça lui était égal.

Le premier soir, sur le coup de minuit, La Ramée rallume la chandelle; lève le pied du lit et le carreau que ce pied était reposé dessus, trouve le crapaud et le jette par la fenêtre.

Le lendemain matin, la fille se trouvait un membre débarrassé. Le père était joliment content! La Ramée continue; le deuxième soir, il jette le deuxième crapaud, et le troisième, ainsi de suite. Le quatrième jour, la jeune fille était complètement guérie. Et il a fallu parler de se marier. Et comme la jeune fille n'était pas trop forte, on a reculé le mariage d'un mois. Et dans le parcours du mois, il y a un monsieur qui s'est présenté chez la jeune fille, et la jeune fille l'aurait bien préféré. Mais La Ramée l'avait

sauvée, et son père l'avait promise. Elle a été obligée de se marier avec La Ramée. Allons! Voilà le jour des noces arrivé. Le monsieur qui fréquentait la jeune fille, trouve La Ramée, et lui dit :

— Je te parie, La Ramée, que tu ne couches pas avec ta femme, la première nuit, sans lui parler.

— Ah! La Ramée dit, je te parie bien cent mille francs.

Allons, l'autre lui dit :

— Je te les donne, si tu ne veux pas lui parler de la nuit.

— Allons, eh bien! c'est entendu, dit La Ramée.

Le soir des noces arrive. La Ramée et sa femme vont se coucher, et, en effet, il a passé la nuit sans lui parler. Le lendemain matin, la jeune fille trouve son père :

— Qu'est-ce que je vais faire de ce vieux que tu m'as donné? C'est une vieille bûche de bois. Ma foi! elle dit, je n'en veux plus!

— Ah! son père lui dit, bah! C'est peut-être qu'il se trouvait fatigué!

— Ah! elle dit, je n'en veux plus du tout. J'aime bien mieux l'autre, qu'elle dit. Au moins, il est plus jeune.

Alors il les ont démariés et renvoyé La Ramée du château. La Ramée s'en va, tout désolé. Dans

son chemin, il trouve la souris. La souris lui dit :

— Où que tu vas, La Ramée?

— Ah! il dit, ne parle pas de ça, ta! Hier soir, j'étais baron; ce matin je ne suis plus rien du tout.

— Veux-tu que j'aille avec toi?

— Si tu veux!

— Ah! mais tu marches trop vite!

Il dit :

— Monte dans ma poche, je te porterai.

Il arrive plus loin, trouve le roule-crotte :

— Où vas-tu, La Ramée!

— Ah! il dit, à la fin, vous m'ennuyez! Suis-moi! Tu le sauras.

— Ah ben! il dit, tu marches trop vite, i n'peux pas te suivre!

— Monte dans ma poche, il dit, je t'emporterai.

La Ramée s'en va. Il reste au bourg voisin pendant une huitaine de jours. Au bout de la huitaine, il apprend que la fille du baron se mariait avec l'individu qui avait parié cent mille francs à La Ramée. La souris lui dit :

— Dis donc rien, La Ramée; tu l'auras ben tout de même. Ne sons (nous sommes) deux bêtes là : n'aie pas peur! On se charge bien de te faire reprendre le titre.

En effet, La Ramée vient se promener autour

du château, le jour des noces. Et le soir des noces arrive. Le roule-crotte et puis la souris vont se mettre à la tête du lit des mariés. Quand ils viennent pour se coucher, voilà le roule-crotte qui rentre dans le derrière du marié, sans qu'il s'en aperçoive. Quand il a été là-dedans, il a commencé à travailler. Aussitôt qu'ils ont été couchés, la souris trempe sa queue dans la moutarde et passe sous le nez du marié, et ça le faisait éternuer! Le roule-crotte qui travaillait de son côté, lui, ça lui donnait des coliques! Il lâche quelque chose dans la chemise de la mariée.

Le lendemain matin, elle s'est levée, a changé de tout.

— Ah! elle dit, mon père, j'aime bien mieux ma vieille bûche de bois; au moins, il n'est pas aussi sale que celui-ci.

— Ah bah! il dit, ma fille! Il s'est trouvé indisposé. Le soir d'une noce on peut se trouver dérangé.

— Enfin! je m'en vais toujours patienter encore la nuit prochaine, et s'il en fait autant, je le laisserai.

Le roule-crotte et puis la souris reviennent trouver La Ramée, et puis lui disent :

— Va! ne dis rien! Je lui ons (nous lui avons) joué un joli tour!

Ils *disent :*

— Ce soir, il va bien prendre ses précautions, mais nous tâcherons d'y aller plus de bonne heure.

En effet, ils arrivent au moment du souper, et le roule-crotte se fourre sous la table et il va où qu'il avait déjà été. Quand ils ont été pour se coucher, le monsieur ne se sentait encore pas trop bien rétabli, et la peur qu'il avait d'en faire autant, il s'était mis un bouchon avec des ficelles, bien attaché! Enfin, quand ils ont été couchés, la souris rentre dans le lit, et puis coupe les ficelles bien doucement. Le roule-crotte a commencé sa manœuvre. La souris trempe sa queue dans la moutarde, repasse sous le nez du marié, et le voilà qui éternue encore. Il lâche un coup; le bouchon a tapé dans la jeune fille; elle s'est écriée; elle se croyait morte. Elle se lève du lit :

— Ah! elle dit, du coup je n'en veux plus ni pour un prix, ni pour l'autre : il me tuerait. J'aime bien mieux mon vieux La Ramée!

Les deux petites bêtes retournent voir La Ramée, et puis lui rendent compte de ce qui était arrivé. Le lendemain matin, La Ramée se présente au château. Le baron lui dit :

— Vous allez reprendre votre place, La Ramée!

Et alors ils se sont remariés.

Moi, j'étais aux noces, j'ai bu un bon coup et *je m'en* suis retourné.



VIII

LE MAUVAIS CURÉ ET LA MÉCHANTE BELLE-MÈRE

Il y avait une fois un seigneur qui n'était rien que marié. Vint une grande guerre, que tout le monde s'en allait, il dit à sa dame en partant de ne jamais ouvrir qu'à soleil levé et de fermer à soleil couché.

Cette dame faisait bien toujours son devoir; elle ouvrait à soleil levé et fermait à soleil couché.

Et puis voilà, un beau jour, que le curé s'en va à la porte de cette dame, en pleine nuit, en lui disant : Ouvrez!

Et la dame dit :

— Non! Je n'ouvre pas. Je n'ouvre qu'à soleil levé et je ferme à soleil couché.

Il y va plusieurs fois et la dame n'a point

voulu ouvrir; et le curé, furieux, écrit au mari, en disant que sa dame ouvre à toute heure de la nuit.

Et le monsieur, point content, envoie son domestique, en disant de tuer sa dame et de lui apporter son cœur.

Le domestique arrive, va frapper à la porte, en disant : Ouvrez!

La dame lui dit :

— Non! Je n'ouvre pas à cette heure. J'ouvre à soleil levé et je ferme à soleil couché.

Et le domestique retourne donc à soleil levé chez la dame, en lui contant ce qui se passait, qu'il venait pour la tuer, que son mari avait reçu une lettre qu'elle ouvrait à toute heure de la nuit. Et puis donc elle a dit :

— Hé bien! Vous voyez que je n'ouvre pas. Vous êtes venu avant soleil levé et je n'ai pas voulu vous ouvrir.

Et le domestique, au lieu de tuer la dame, a tué son chien. Il a pris le cœur du chien et l'a emporté à son maître; après avoir chassé la dame et fermé le château, il a emporté les clefs.

Voilà la dame partie, elle, qui a fait une longue route, pardi! Elle s'est en allée bien loin, bien loin! Elle est arrivée dans un bois, tout auprès d'un château, et là elle a trouvé un gros chêne qui était gorle, (creux) et puis elle s'est fourrée dans ce chêne-là. Il y avait long-

temps qu'elle était en route, et les grands cheveux qu'elle avait, la couvraient toute, car ses habits étaient finis.

Et puis, voilà que le chien du château s'est aperçu que cette dame était dans la gorlasse, et ce chien avait vu cette dame là, et tout ce que son maître lui donnait de nourriture, il le portait à la dame dans la gorlasse.

A force de lui porter tout ce qu'on lui donnait, ce chien est devenu si maigre, si maigre! Enfin, le monsieur s'en étonnait; et puis, ma foi, le monsieur dit un beau jour :

— Ça m'étonne beaucoup que mon chien devienne si maigre que ça!

Voilà qu'il a donné un gros morceau de viande à son chien, et le chien emporte la viande, et le monsieur le suit. Il a vu le chien sauter dans la gorlasse, et il a été voir qui était dedans, pardi! Il a regardé dans la gorlasse et puis il a trouvé sa femme, lui, qui croyait qu'elle était morte!

Il a reconnu sa femme, là, avec ses grands cheveux qui la recouvraient, et il lui a dit :

— Je te croyais morte et je te trouve là!

Et il lui a demandé la raison. Et puis elle lui a dit : Pourquoi avait-il envoyé son domestique donc pour la tuer?

Lui, a dit que c'était le curé qui lui avait écrit qu'elle ouvrait à toute heure de la nuit.

Elle lui a dit tout le contraire, que le curé y avait été cinq fois, la nuit, pour la faire ouvrir et qu'elle n'avait point ouvert.

Il l'emmène chez lui, bien content !

Éclate une deuxième guerre. A fallu que le monsieur parte encore, et le monsieur est parti; il a dit à sa mère :

— Tu sais, soigne bien ma femme, elle a eu de la misère.

Et la mère a dit :

— Tu peux être tranquille, mon ami !

Et, neuf mois après que le monsieur a été parti, la mère lui écrit que sa femme était accouchée de deux petits chiens, et le monsieur récrit de mettre les chiens à l'eau et de soigner sa femme.

Et puis la mère donc dit à la dame :

— Ton mari m'écrit de mettre tes deux petits enfants à l'eau.

Et la dame ne voulait point, elle ! Et la mère a mis les deux enfants dans un panier et les a jetés à l'eau.

Mais ils étaient bien marqués; ils avaient chacun trois petites étoiles sur le front, là ! Et ces petits enfants se sont en allés bien loin, bien loin ! Sans se noyer. Et même c'est le père qui les a attrapés sur le bord de l'eau.

Quand la guerre a été finie, il a amené les deux petits enfants avec lui; et puis, quand il a

été arrivé chez lui donc, il a demandé à sa femme enfin si c'était vrai qu'elle avait eu deux petits chiens. Et la femme lui a dit :

— Non! C'étaient deux petits enfants qui étaient très beaux. Ils avaient chacun trois étoiles sur le front. Ils étaient si beaux!

Et que sa mère, malgré elle, avait mis les deux petits enfants dans un panier et qu'elle les avait jetés à l'eau.

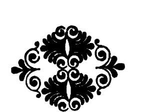
Son mari lui a demandé si elle les reconnaîtrait. Elle lui a dit que oui, sans doute, qu'ils étaient bien aisés à reconnaître.

Il lui a présenté les deux enfants, et elle les a reconnus.

Et puis après, il a fait venir sa mère; il lui a fait voir les deux enfants, il lui a demandé si elle les reconnaissait, si elle reconnaissait les deux enfants qu'elle avait jetés à l'eau!

Et il l'a fait brûler à petit feu par ses domestiques.







IX

LE PIGEON BLANC

C'ÉTAIENT deux petits enfants, un petit et une petite, qui avaient perdu leur mère, et leur père s'était remarié et la femme était très méchante pour eux.

Ils faisaient cuire; et puis, elle les a envoyés dans les bois, en disant que le premier rendu avec son fagot aurait une galette. Et puis la petite fille avançait plus que le petit garçon à faire son fagot; il l'a attachée au pied d'un arbre, crainte qu'elle n'ait fini avant lui et qu'elle n'ait la galette. Et lui, quand il a eu fini le sien, a détaché sa petite sœur tout de même, et s'est en allé.

Si tôt qu'il a été rendu, la tante lui a commandé de regarder dans la mée, que sa galette y était; et elle a fait tomber la couverture de la mée sur la tête du petit, et l'a tué; et puis, elle *l'a mis dans le pot.*

Après, la petite sœur est arrivée. Et la tante grossière lui a dit de porter la soupe à son père; et la petite, sans déjeûner, y est partie.

Dans son chemin, elle a rencontré la Sainte-Vierge. Elle lui a dit :

— Où vas-tu, ma petite?

Elle a dit qu'elle portait la soupe à son père.

Et Elle lui a dit :

— Tu ramasseras tous les petits os que ton père jettera, et tu les mettras sur un petit aubépin, et tu diras : Fleuris, fleuris, mon petit frère!

De ces os il est venu un petit pigeon.

Le petit pigeon s'est envolé sur la maison du roi.

Quand il a été là, il a dit :

(Chanté) Ma tante m'a tué,
Mon père m'a mangé,
Ma petite sœur Marguerite m'a ramassé,
M'a mis sur un petit aubépin,
M'a dit : Fleuris, fleuris, mon petit frère!

Ils sont sortis; ils ont dit : Ah! le joli petit pigeon, la jolie petite chanson qu'il chante! Répète-la donc, petit pigeon!

— Je vous la répéterai, si vous me donnez une bourse de cent écus!

Ils la lui ont donnée et il a répété sa chanson :

(Chanté) Ma tante m'a tué,
Mon père m'a mangé,
Ma petite sœur Marguerite m'a ramassé,
M'a mis sur un petit aubépin,
M'a dit : Fleuris, fleuris, mon petit frère!

De là, il s'est envolé sur la maison d'un boulanger, et là il a encore dit :

(Chanté) Ma tante m'a tué,
Mon père m'a mangé,
Ma petite sœur Marguerite m'a ramassé,
M'a mis sur un petit aubépin,
M'a dit : Fleuris, fleuris, mon petit frère!

Et puis les gens sont sortis; ils ont dit : Ah! le joli pigeon, la jolie petite chanson qu'il dit! Répète-la donc, petit pigeon!

— Si vous voulez, que je vous la dise, vous me donnerez votre fournée de pain!

Ils la lui ont donnée, et il a répété sa chanson.

De là, il s'est envolé chez un meunier, et, quand il a été là, il a encore dit sa chanson :

(Chanté) Ma tante m'a tué,
Mon père ma mangé,
Ma petite sœur Marguerite m'a ramassé,
M'a mis sur un petit aubépin,
M'a dit : Fleuris, fleuris, mon petit frère!

Ils ont dit : Ah! le joli pigeon, la jolie petite chanson qu'il dit! Répète-la donc, petit pigeon!

Il a demandé la roue du moulin. Ils la lui ont donnée.

De là il s'est envolé chez eux, sur leur maison. Il a dit encore :

(Chanté) Ma tante m'a tué,
Mon père m'a mangé,
Ma petite sœur Marguerite m'a ramassé,
M'a mis sur un petit aubépin,
M'a dit : Fleuris, fleuris, mon petit frère!

Et la petite sœur est sortie; elle a dit : Ah! Ce joli petit oiseau, qui chante une si jolie chanson! Chante-la donc encore!

Il l'a chantée, et il a donné la bourse de cent écus à sa petite sœur.

Le père, voyant ça, est sorti aussi, et le petit pigeon a chanté sa chanson et lui a donné, à lui, la fournée de pain.

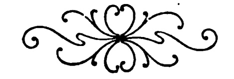
Après, la tante donc, toute rebelle, est sortie aussi disant : Faut bien que j'y aille moi aussi, donc, il me donnera peut-être quelque chose!

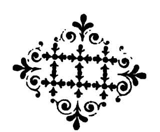
Et le pigeon lui a aussi dit sa chanson :

(Chanté) Ma tante m'a tué,
Mon père m'a mangé
Ma petite sœur Marguerite m'a ramassé,

M'a mis sur un petit aubépin,
M'a dit : Fleuris, fleuris, mon petit frère!

Et alors il lui a jeté sa roue de moulin sur la tête et il l'a tuée!







X

LE PETIT DOIGT QUI PARLE

C'ÉTAIT un homme qui était allé à une foire, et puis, il avait promis d'apporter une petite rose à sa petite fille. Et puis, en se rendant, il a perdu la rose, et, quand il a été rendu, il a dit à la petite et à son petit frère : celui-là qui trouverait la rose aurait gagné un quartier de son royaume.

Et puis, ils ont passé par chacun un sentier, et puis la petite avait trouvé la rose. Et puis, ils se demandaient de temps en temps :

— L'as-tu trouvée?

— Non!

— Moi tou (ni moi non plus).

Et puis après, la petite l'avait trouvée; et son petit frère lui demandait toujours si elle l'avait trouvée; il se méfiait qu'elle l'avait trouvée; elle l'avait mise dans son bonnet. Apparemment

qu'il s'en était aperçu, il l'a décoiffée; et puis, il a trouvé la rose : il a tué sa petite sœur.

Quand il a été rendu, il a apporté la rose; il a dit qu'il n'avait pas vu sa petite sœur.

Et puis après, il y a été une bergère aux champs garder des cochons; et puis, il y a un de ses cochons qui a trouvé le petit doigt de la petite fille. Et puis, quand le cochon l'a eu trouvé, le petit doigt disait :

(Chanté). — Cochon, mon p'tit cochon,
Prends-y donc haleine!
C'est mon frère qui m'a tuée
Dans la forêt de Maine,
Pour une rose de pimprenelle.
Que j'avais trouvée,
Le royaume de mon père,
Je l'avais gagné!

Et puis, le berger a ôté le petit doigt à son cochon; et puis après a passé un meunier; et puis le meunier l'a pris et il disait :

— Meunier, mon p'tit meunier, etc...

Ils l'ont emporté à la maison; son père l'a pris; et puis il lui disait :

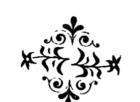
— Mon père, mon cher père, etc...

Et puis après, ils l'ont donné à son frère :

— Frère, mon p'tit frère,
Prends-y donc haleine !
C'est toi qui m'as tuée
Dans la forêt de Maine,
Pour une rose de pimprenelle
Que j'avais trouvée,
Le royaume de mon père,
Je l'avais gagné !

Et ils ont fait mettre le petit frère en prison.







XI

LE CORBEAU

C'ÉTAIT une grosse Bête, et puis elle s'en va dans un endroit chercher une jolie fille; et, voilà qu'elle est arrivée chez le roi. Le roi avait la plus jolie fille du royaume, et la Bête a emporté la fille dans son château. Et puis, voilà qu'il a mis cette jeune fille là, et ils y vivaient tous deux.

Il y avait un jeune garçon qui faisait une longue route; en faisant cette longue route, il est venu à un grand bois, et ce jeune homme a dit :

— Ah, mon Dieu ! Comment vais-je faire pour passer dans ce bois!

Et il a trouvé un vieillard là; il lui a demandé conseil, et le vieillard lui a dit :

— Pour passer le bois, il faut que vous appeliez un corbeau!

Il a appelé le corbeau; le corbeau est venu; il lui a pris une plume. Et lui-même est devenu corbeau. Quand il a été passé le bois, il a trouvé une grande rivière; il a dit :

— Ah, mon Dieu! Comment vais-je faire pour passer cette rivière?

Et il a trouvé un vieillard là; il lui a demandé conseil, et le vieillard lui a dit :

— Pour passer la rivière, il faut que vous appeliez un poisson!

Il a appelé un poisson; le poisson est venu; il lui a pris une écaille. Et lui-même est devenu poisson et il a passé la rivière.

Quand la rivière a été passée, le voilà parti; et il est arrivé à un vieux, vieux château. Et puis, arrivant à ce vieux château a tapé à la porte. Une jeune fille a sorti; elle lui a dit :

—Allez-vous en de là, parce que voilà ma Bête et vous seriez sûr qu'elle vous mangerait!

Le jeune homme a parti, s'est caché. Et puis on entendait la Bête qui venait, et voilà la jeune demoiselle qui a été au-devant de sa Bête.

— Ah! vous êtes rendue, ma Bête! qu'elle lui a dit.

— Oui, mademoiselle!

— Ah! Je suis très contente! J'avais tant de peur, tant de peur que vous ne veniez pas! Ah! Je n'en étais pas à mon aise.

Et le lendemain matin, voilà la Bête qui est

partie, et sitôt la Bête partie, le jeune homme arrive, et puis il lui dit :

— Comment êtes-vous là, mademoiselle?

— Ah! monsieur, c'est cette Bête qui m'a apportée là! J'étais la fille du roi, et, à présent, il n'y a pas moyen que je m'en aille.

— Hé bien! Comment? qu'il dit, mademoiselle, il n'y a rien pour la tuer? On ne peut pas la détruire, cette bête?

— Ah! elle dit, je ne sais pas! Mais enfin, ce soir, quand elle arrivera, je m'en vais aller au-devant d'elle, toujours pleurant, et je lui dirai que j'avais grand peur qu'elle soit tuée.

Et le jeune homme s'est ôté de là, lui, cependant.

Et puis, voilà que la Bête a arrivé, le soir. La jeune fille va au-devant d'elle toujours pleurant. Elle lui dit :

— Qu'avez-vous, la Belle? Qu'avez-vous à tant pleurer?

— Ah! ma Bête, j'avais tant de peur que vous fussiez tuée! Tant de peur que je n'en étais pas à mon aise.

Et puis voilà que la Bête lui dit :

— Non, non, je ne suis pas tuée! Il n'y a rien à me tuer, qu'une seule chose, si tu veux m'être fidèle, je te le dirai.

— Oui, ma Bête, je te serai fidèle! Oui, ma Bête!

Elle l'embrassait là comme si elle l'avait aimée.

— Hé bien, la Belle, si tu veux m'être fidèle, je vais te le dire; il n'y a qu'un œuf d'araignée qui peut me tuer, qui peut me tomber sur la tête et me tuer.

Et puis, voilà, le lendemain matin, la Bête partie encore.

Quand elle a été partie, le jeune homme est arrivé encore, et il lui a demandé ce que la Bête lui avait dit. La jeune fille donc a dit au garçon qu'il n'y avait qu'un œuf d'araignée qui pouvait la tuer, en lui tombant sur la tête.

— Hé bien, mademoiselle, nous allons bien tâcher de la tuer! Je vais me souhaiter corbeau; je mettrai l'œuf d'araignée sous mon aile, et puis je vais me mettre sur une petite branche, là. Vous vous promènerez avec la Bête et vous lui direz que vous voudriez bien ce bel oiseau!

En effet, le lendemain, ils ont été se promener dans le bois, et la jeune fille :

— Ah! ma Bête, ah! Voyez donc ce joli corbeau, là! Ah! que je voudrais bien l'avoir! Ah! ma Bête! Si vous pouviez me l'avoir pour m'amuser! qu'elle lui disait.

Et puis, voilà que le corbeau était sur la branche et la Bête va pour l'avoir. Elle a voulu graver (grimper); et puis, ma foi, l'œuf de l'araignée lui a tombé sur la tête, et elle est retombée les quatre pattes en l'air.

Et la Belle est restée avec le jeune homme, pardi, la Bête étant morte. Et ils se sont en allés tous deux. Les voilà partis; en route ils étaient bien fatigués, bien fatigués. Le jeune homme a dit à la jeune fille :

— Il faut que vous restiez là! qu'il dit. Je vais me souhaiter corbeau, et j'irai chercher une voiture chez votre père.

Arrivé à la porte du roi, il frappe, et la cuisinière sort; elle dit :

— Que voulez-vous?

— Je voudrais parler au roi, qu'il vienne chercher sa jeune demoiselle qui l'attend.

La cuisinière répond, elle dit :

— Oh! ne parlez pas de ça au roi, lui, qui a tant de chagrin de sa jeune demoiselle! Si vous lui en parliez, je crois qu'il ne serait guère content.

Et puis il lui dit :

— Non, ce n'est pas pour rire.

Enfin il parle au roi; il fait atteler sa voiture et son laquais part la chercher. Et lui, tourne en corbeau et retourne avec la jeune fille. Ils ont attendu, tous deux là, le laquais à venir. Ils ont monté tous trois dans la voiture, et les voilà partis chez le roi. Et puis, quand ils ont été arrivés chez le roi, comme de bien entendu, ils se sont mariés tous deux; ils ont fait une belle noce; moi j'y étais, je me suis bien divertie et je *me suis rendue* chez nous.



II

FÉERIES

I

LA BELLE BLONDE

C'ÉTAIT une jeune dame qui avait beaucoup désiré d'avoir un enfant. Or, sur le point d'en avoir un, elle était bien désolée, parce qu'il lui avait été dit que son enfant serait une grenouille. Elle était bien chagrine! Elle a rencontré une fée, qui lui a dit de ne pas se tourmenter, qu'elle voudrait être la marraine. La dame a eu une petite jolie fille, qu'on a baptisée Belle Blonde et qui fut élevée par sa marraine.

Elle avait un château sans porte; fallait y entrer par les fenêtres. Quand elle arrivait, elle disait : Belle Blonde, dépelote tes cheveux que je monte! Mais, un jour n'a pas semblé l'autre. A passé un jeune roi.

— Comment se fait-il, mademoiselle, qui êtes si belle, qu'il n'y ait pas moyen de rentrer vous voir? Comment faites-vous donc pour sortir?

— Moi, je ne sors jamais. Quand ma marraine sort, je dépelote mes cheveux, pour qu'elle monte.

— Si vous vouliez dépeloter vos cheveux, je monterais vous tenir compagnie!

Et elle dépelota ses cheveux et puis elle le fit monter. Quand la vieille fée est arrivée, il s'est caché dans une barrique.

— Belle Blonde, dépelote tes cheveux que je monte!

Le perroquet lui disait sans cesse :

— Le galant est dans la barrique!

— Eh! qu'est-ce que tu dis, perroquet? Tais-toi, petit bavaud (bavard).

Le lendemain, la fée a encore été se promener. Puis, dans le jour le jeune roi a emmené la Belle Blonde. Quand la fée est arrivée :

— Belle Blonde, dépelote tes cheveux que je monte!

Mais la Belle Blonde n'a pas dépeloté ses

cheveux. La fée a monté. La Belle Blonde n'y était plus.

Le perroquet disait :

— Je te le disais bien que le galant était dans la barrique !

— Ah! pauvre perroquet, tu me l'avais bien dit! Belle Blonde, aussi belle tu as été, aussi laide tu deviendras!

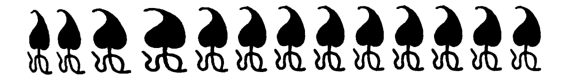
Et la Belle Blonde devint en grenouille.

Le roi avait un autre fils. Il dit que celui-là qui lui amènerait la plus jolie femme aurait un quartier de son royaume. La Belle Blonde a été obligée d'aller voir la fée, la prier, pour qu'elle la fasse revenir belle.

— O Belle Blonde, tu ne le mérites point, mais enfin!

Et elle l'a fait venir encore plus belle qu'elle était auparavant, et ils ont gagné le quartier du royaume. Et puis après, le roi dit que celui-là qui aurait le plus beau château de sa femme, aurait l'autre quartier de son royaume. Ils ont encore été trouver la fée. L'autre avait un château en cuivre. La fée fit faire un château en argent. Et ils ont encore gagné l'autre quartier du royaume.





II

LA GRENOUILLE

Il y avait un monsieur qui se promenait. Il avait entendu chanter une voix qui chantait si bien, il avait dit que celle-là qui chantait serait son épouse. Il a sauté une grenouille sur la croupe de son cheval. Et partout où il allait, la grenouille était toujours montée avec lui, pardié! Il pleurait, était tout désolé. A paru une vieille fée qui lui a dit, qu'il ne fallait pas qu'il se chagrine, que c'était une jolie demoiselle, à qui il avait été donné d'être en grenouille, d'ici qu'elle aurait trouvé à se marier. Et puis, quand il a été rendu chez lui, il l'a raconté à ses frères et à son père, et puis ses frères riaient après lui : Ah! ta grenouille, toi! Ils étaient toujours après lui, pardié! Ses frères allaient voir chacun une jolie demoiselle.

Un jour, son père a dit que celui-là qui lui apporterait le plus joli écheveau de fil, filé de la main de sa prétendue, aurait gagné un quartier de son royaume.

Il lui a apporté un joli écheveau de fil, si bien filé! qui était enveloppé dans du papier, enfin, rangé! Rien de mieux que ça! Les autres en ont bien apporté chacun un; mais ils n'y touchaient guère (ils n'en approchaient pas).

Leur père a dit :

— Hé bien, mes enfants! Vous avez beau rire de la grenouille! Vous le voyez comme moi, je ne peux pas dire autrement que de dire qu'il a gagné le quartier de mon royaume.

Allons, il leur a demandé chacun un petit chien : celui-là qui aurait le plus joli aurait encore un quartier de son royaume.

Et puis, ses frères riaient après lui encore :

— Oh toi! ta grenouille te donnera bien le plus joli.

En effet, il a amené un petit joli chien canard, enfin un petit chien qui était tout à fait joli, joli! Et les deux autres ont amené chacun un vilain chien, qu'elles avaient frottés de miel et roulés dans une barrique de plumes : on n'avait peut-être jamais vu rien au monde de si laid. Quand il les a vus arriver :

— Tossu! Tossu! Vilains! Mais, mes enfants, qu'est-ce que vous m'amenez-là?

Et puis il a fait bien des caresses à l'autre; et il a encore gagné l'autre quartier du royaume.

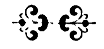
Leur père leur a dit après, que celui-là qui lui amènerait la plus jolie femme aurait un autre quartier de son royaume.

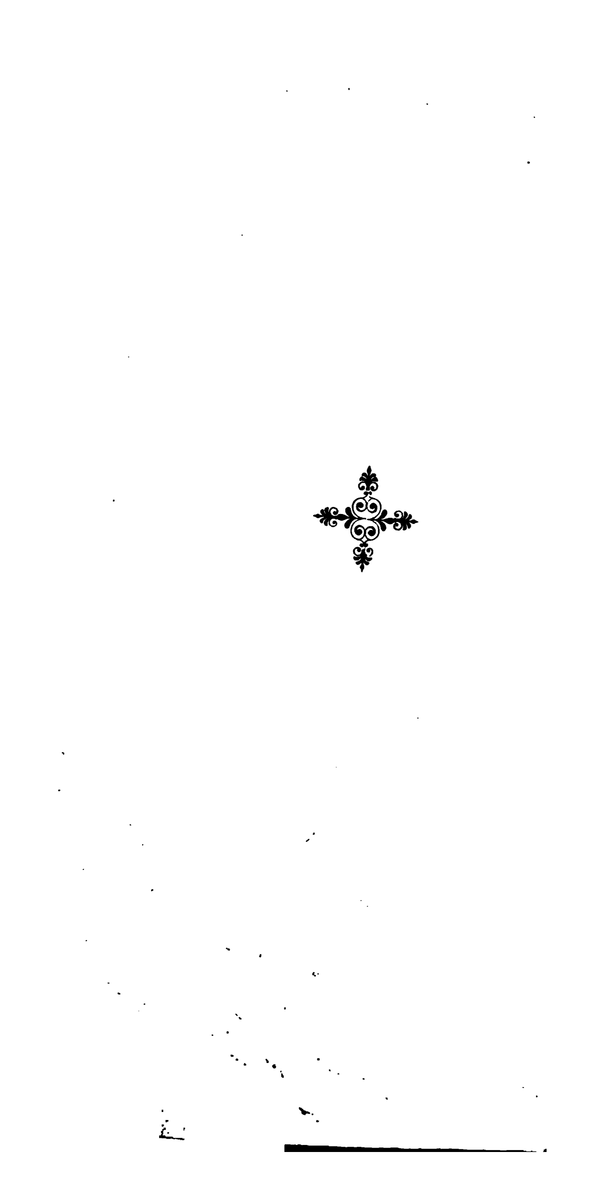
Et puis, eux riaient encore après lui :

– Oh toi ! Ta grenouille, ce sera bien elle qui sera la plus jolie femme !

Il a donc amené sa femme, une petite jolie femme, qui était si mignonne, si mignonne ! Et les deux autres ont amené chacun la leur; mais elles n'étaient point si jolies; elles étaient fières comme tout ! Et méprisantes !

Et il a encore gagné l'autre quartier du royaume, pardié !







III

LE BOUC BLANC

C'ÉTAIT un monsieur. Une fée lui avait dit qu'il serait en bouc blanc d'ici qu'il aurait trouvé à se marier. Et puis, il était dans un château tout seul, où il y avait tout à se servir (à souhait). Mais quand il y allait quelqu'un, il ne voyait rien, qu'une ombre. On se disait, comme ça, qu'il y avait de tout dans ce château, et que personne ne voyait rien. Il y avait un homme qui dit : Il faut toujours bien que j'y aille voir ! Parce qu'il y en avait tout plein qui y allaient et qui étaient bien reçus. Il y a été, à cheval. Le cheval et lui, tout a été bien soigné. Il voyait une grande ombre qui le servait. Et puis, quand il a eu mangé, il s'est promené dans le château ; il a partout visité ; et puis, comme il a voulu pour s'en aller.

— Comment, insolent? Tu t'en vas, sans rien me dire, sans me remercier?

Et puis il lui a dit qu'il fallait qu'il revienne le lendemain ou qu'il lui amène sa fille, la plus jeune.

Quand il a été rendu chez lui, il a dit ça. Sa fille s'est mise à pleurer. Il lui a dit qu'il ne fallait pas qu'elle pleure; que ce serait lui qui irait. Mais elle n'a pas voulu. Ils y sont donc allés tous deux, le lendemain. Quand ils ont été rendus là, ils ont trouvé encore tout à se servir, comme l'autre fois. Ils voyaient encore l'ombre qui les servait. Il l'a promenée dans le château; et puis, quand le père a été parti, a paru un bouc blanc, qui lui a demandé, si elle voulait l'accepter pour son mari. Il lui a dit qu'il ne fallait pas qu'elle se tourmente; qu'elle n'avait plus bien longtemps à attendre, qu'il ne serait pas toujours en bouc blanc. Et puis alors il s'est endormi; il lui a défendu de ne pas regarder dans son oreille; et puis, quand il a été endormi, elle a regardé dans son oreille, et elle a trouvé une clef. Avec cette clef elle a ouvert une porte. Elle a rentré dans une chambre; elle a trouvé des ouvriers qui étaient après faire de la toile. Qu'elle dit :

— Bonjour, messieurs!

— Bonjour, mademoiselle! Il y a sept ans que nous travaillons en belle toile pour vous.

Et puis, elle a encore ouvert une autre chambre. Il y avait des couturières qui étaient après travailler, qui faisaient des robes, toutes espèces d'affaires.

— Bonjour, mesdemoiselles!

— Bonjour, mademoiselle! Il y a sept ans que nous travaillons pour vous.

Elle a encore ouvert une autre porte; il y avait encore des demoiselles qui faisaient de la dentelle.

— Bonjour, mesdemoiselles!

— Bonjour, mademoiselle! Il y a sept ans que nous faisons de la dentelle pour vous.

Et puis alors, quand elle a été de retour, pour mettre la clef dans l'oreille du bouc blanc, le bouc blanc était réveillé. Il lui a demandé :

— Qu'est-ce que je t'ai défendu?

Il lui a dit :

— Hé bien! je vais m'en aller au château de mon père!

Voilà que la mère de la jeune fille était venue à mourir; et, en mourant, elle avait fait promettre à son mari de ne pas se remarier, ou, s'il se remariait, de se marier avec une qui lui ressemble. Et il voulait se marier avec sa plus jeune fille, parce qu'elle lui ressemblait.

Elle a été trouver sa marraine, qui était une fée.

Elle lui a dit :

— O marraine! Que je m'ennuie! Papa veut que nous nous mariions tous deux!

— Ah! ne dis donc rien, ma fille; nous viendrons bien à bout de cela. Il faut que tu lui demandes une robe qui ressemble au soleil.

— Papa, si tu veux que nous nous mariions tous deux, il faut que tu m'achètes une robe qui ressemble au soleil.

— Ah, ma fille! Comment veux-tu que je fasse pour te trouver une robe qui ressemble au soleil?

— Oh si, papa! Tu en trouveras bien une!

Il s'en est allé bien loin, a trouvé une robe qui ressemblait au soleil.

— Oh, marraine! que je m'ennuie! Papa m'a apporté une robe qui ressemble au soleil.

— Oh! dis donc rien, ma fille, nous aurons bien raison de ça! Il faut demander à ton papa qu'il t'apporte une robe qui ressemble aux étoiles.

— Oh! ma fille! Comment veux-tu que je fasse pour trouver une robe qui ressemble aux étoiles? C'est bien que tu veux me faire perdre!

Il s'est en allé encore bien loin, a apporté une robe qui ressemblait aux étoiles.

Elle est encore allée trouver sa marraine.

— Oh, marraine, que ferai-je? Mon papa m'a apporté une robe qui ressemble aux étoiles.

— Allons! ma fille, il faut demander à ton papa une robe qui ressemble à la lune.

— Allons, papa, si tu veux que nous nous mariions tous deux, il faut que tu m'achètes une robe qui ressemble à la lune.

— Ah! ma fille, comment veux-tu que je fasse? Tu veux me faire perdre, je vois bien que tu veux me faire perdre.

— Oh! mais non, papa, tu ne te perdras pas.

— O marraine! oh! que je m'ennuie! Mon papa m'a apporté une robe qui ressemble à la lune.

— Allons, ma fille! Il faut demander à ton papa qu'il t'achète une petite brouette, qui aille la nuit comme le jour, sur terre comme dessous.

— Papa, si tu veux que nous nous mariions tous deux, il faut que tu m'achètes une petite brouette qui aille la nuit comme le jour, sur terre comme dessous.

— Mais, ma fille, tu vois bien que je ne peux pas te trouver de brouette qui aille la nuit comme le jour, sur terre comme dessous. Je vois bien, cette fois, que tu veux me faire perdre.

— Mais non, papa! Oh! Tu viendras bien à bout de cela.

Il lui apporte la brouette qui allait la nuit comme le jour, sur terre comme dessous.

Et puis *elle a* monté dans sa petite brouette,

et puis elle s'est en allée, sur terre comme dessous; et puis elle a trouvé un petit drôle qui gardait une petite ânesse.

Elle lui a dit :

— Dis donc, mon petit, veux-tu me vendre ta petite ânesse?

Il lui a dit :

— Je veux bien, mademoiselle!

Et puis elle a acheté la petite ânesse; elle lui a levé la peau, et puis elle s'est mise dedans, et elle s'est en allée. Elle a trouvé des gens qui étaient après abattre des noix; elle leur a demandé :

— Dites donc, mes amis! Voulez-vous que je prenne une de vos noix?

— Oh! mademoiselle, prenez-en tant que vous voudrez!

Elle s'est en allée plus loin. Elle a trouvé encore des hommes qui abattaient des amandes.

— Bonjour, messieurs!

— Bonjour, mademoiselle!

— Voulez-vous que je prenne une de vos amandes?

— Prenez ce qui vous fait plaisir.

Elle a été plus loin; elle en a encore trouvé qui cueillaient des noisettes.

— Bonjour, messieurs!

— Bonjour, mademoiselle!

— Voulez-vous que je prenne une de vos noisettes?

— Prenez-en tant que vous voudrez.

— Non! je n'en veux qu'une.

Et puis elle a été dans un château. Elle a demandé s'ils n'avaient pas besoin d'une petite protière (gardeuse de dindons). Ils ont dit que oui; ils l'ont gagée. Elle s'est en allée dans le parc avec ses prots; et puis là, elle a cassé sa noix. Elle a trouvé une quenouille qui filait toute seule. Elle a cassé son amande; il y avait un trouil (dévidoir) qui trouillait tout seul. Elle a cassé sa noisette, elle a trouvé un châtelet qui pelotait le fil tout seul. Et puis, elle s'est en allée demander du chanvre à sa dame. Et, le soir, elle a apporté le fil tout peloté. Et le lendemain, elle a dit à sa dame qu'elle ne lui en avait pas donné assez. Sa dame lui a demandé :

— Mais, ma petite protière, comment ça se fait-il que tu me retournes mon fil tout peloté?

— N'importe, madame! Donnez-m'en davantage.

On a été la surveiller. Ils ont vu la quenouille qui filait toute seule, et le trouil qui trouillait, et le châtelet qui pelotait; et la petite protière faisait le tour de ses prots toujours chantant.

La dame lui a demandé à acheter sa quenouille.

— Eh! madame! Comment voulez-vous que

je fasse, si je vends ma quenouille, moi? C'est mon gagne-pain!

— La dame a dit :

— Enfin! Il faut que tu me la vendes!

— Madame, pour vous faire plaisir, qu'est-ce que je ne ferais pas?

— Combien veux-tu me la faire payer?

— Si madame veut que je couche une nuit dans le cabinet des Échos, je lui donnerai ma quenouille.

— Oh! couches-y tant que tu voudras.

Toute la nuit, la petite protière ne faisait que dire :

— C'est donc toi, mon cher bouc blanc, que j'ai tant offensé!

Le lendemain matin, les autres domestiques ont dit :

— Mais, madame, qu'est-ce que la petite protière avait donc cette nuit?

— Qu'est-ce donc qu'elle a fait, la petite protière?

— Toute la nuit, elle n'a fait que dire : C'est donc toi, mon cher bouc blanc, que j'ai tant offensé!

La dame lui dit :

— Allons, ma petite! Il faut que tu me vendes ton trouil!

— Madame, si je vous vends mon trouil, que vais-je devenir? Je n'ai que ça pour gagner ma vie.

— Si vous voulez que je couche une nuit dans le cabinet des Échos, je vous donnerai mon trouil.

— Couches-y tant que tu voudras!

La nuit a été pareille à l'autre. Elle n'a fait que dire : C'est donc toi, mon cher bouc blanc, que j'ai tant offensé!

Les domestiques ont encore dit à la dame :

— Mais, madame, cette petite protière nous a empêchés de dormir encore toute la nuit.

Le jeune monsieur a entendu ça. Au lieu de prendre son eau de piom [(plomb) opium], qu'on lui donnait tous les soirs pour le faire dormir, il l'a rejetée. Et elle a encore recommencé à dire :

— C'est donc toi, mon cher bouc blanc, que j'ai tant offensé!

Il a dit :

— Je t'entends! Je t'entends!

Personne ne l'a plus entendue.

Et, le lendemain, le jeune monsieur s'est dit bien malade. Il a fallu aller chercher les médecins; il a dit :

— Pour guérir, il faut que je mange un pâté fait de la main de Peau-d'Ane.

Et puis sa mère a dit :

— Comment, toi, tu voudrais manger du pâté fait de la main de Peau-d'Ane? Elle qui est si sale! Tu ne le voudrais pas!

— Mais si, maman! Si je ne mange point du pâté fait de la main de Peau-d'Ane, je ne guérirai pas.

Il a fallu commander à la Peau-d'Ane de faire un pâté.

— Ah! madame, vous plaisantez! Moi, que je suis si sale! Monsieur ne voudrait pas manger de mon pâté!

— Mais si! Il faut que vous fassiez un pâté à monsieur pour qu'il guérisse.

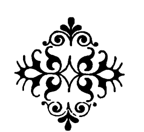
Elle a demandé à être seule dans une chambre.

Ils ont regardé pour la voir faire. Là, elle s'est bien lavée dans un bassin d'argent, bien nettoyée, et puis elle a fait le pâté bien proprement. Elle avait un anneau dans son doigt, qu'elle avait mis dans le pâté. Et le monsieur a trouvé l'anneau, a dit à celle-là le doigt serait bon pour l'anneau, elle serait son épouse. On a invité toutes les comtesses et les duchesses, et l'anneau n'était point bon pour aucune des belles demoiselles. On a appelé Peau-d'Ane pour essayer l'anneau. Et quand Peau-d'Ane est arrivée, toutes les demoiselles serraient leurs jupons pour pas qu'elle leur touche. Et l'anneau a bien rentré dans le doigt de Peau-d'Ane. C'était Peau-d'Ane qui devait épouser le fils du roi. Quand elle a eu essayé l'anneau, elle a pris sa belle robe qui ressemblait au soleil,

et puis là, à son tour, elle a serré sa robe pour qu'elle ne touche pas aux autres.

Et puis on les a mariés dès le même jour.





IV

LA CHATTE BLANCHE

Il y avait une fois un roi qui avait trois enfants. Il y avait le plus jeune qui était laid comme le péché; et le roi cherchait toujours à le détruire. Quoique ça, c'était le plus dégourdi des trois. Le roi était veuf; il dit à ses enfants :

— Celui-ci qui m'apportera la plus belle toile, aura tout ce que je possède!

Voilà que ses trois enfants vont chercher de la toile, les deux plus vieux ne voulant point avoir le plus jeune avec eux; à cause qu'il était laid, ils ne voulaient pas qu'il aille avec eux. Ils ont tant fait qu'ils l'ont fait écarter tout de même, en s'amusant. Il s'est trouvé dans une forêt, et, montant sur un chêne voir s'il voyait quelque maison éclairer; c'était en pleine nuit. Il aperçoit une clarté dans le milieu de la forêt, et le *voilà dirigé du* côté de cette clarté. Il

tombe là dans une jolie maison; il rentre, il trouve tout à se servir, à boire, à manger, le dîner servi sur la table. Il se met à appeler du monde, il se présente une belle chatte blanche, qui lui dit :

— Où allez-vous, mon petit garçon?

— Ah! ma belle chatte blanche, quant même je te le dirais, tu ne pourrais pas me tirer de mes peines; je suis très ennuyé.

Voilà que l'enfant a bien soupé; et, après, il y avait un bon feu, et la chatte blanche lui demande quelles peines il avait. Il lui dit :

— C'est mon père qui nous envoie trois chercher de la toile, la plus belle toile que nous pourrons trouver.

La belle chatte blanche lui dit :

— Coupe-moi le bout de la queue et mets-le dans le feu; tu auras tout ce qu'il te faudra après.

Il lui arrive un rouleau de toile, il n'y avait pas plus beau que ça au monde. Et la belle chatte blanche disparut.

Le lendemain, en arrivant au château de son père, c'était lui qui avait apporté le plus beau rouleau de toile. Le point de jalousie étant monté entre ses deux frères, d'une rage qu'ils ne pouvaient pas s'en retenir en disant :

— Ce coquin! mais c'est lui qui l'aura la fortune de mon père!

Le père leur dit :

— A présent, mes enfants, il me faut du calicot, le plus beau de France; celui-ci qui me l'apportera aura tout ce que j'ai.

C'est à son tour lui qui se cache de ses deux frères pour dire :

— Je trouverai encore ma belle chatte blanche!

Il arrive encore à la maison, trouve tout sur la table, le dîner fait, tout servi, prêt à manger. La belle chatte blanche arrive :

— Te voici de retour, mon garçon!

— Ah, oui bien! Je suis bien ennuyé! Si vous pouviez me donner tout ce que je demande. Ah! que je serais content!

— Mange, mange! Tu auras tout ce qu'il te faudra.

— A cette fois, je veux un rouleau de calicot, le plus beau qu'il soit impossible de trouver!

La chatte blanche lui dit :

— Coupe-moi les deux oreilles et mets-les dans le feu; après, tu auras ce que tu voudras.

L'enfant répond à la chatte :

— Ça me fait bien de la peine, qu'il dit, de vous couper les oreilles, vous qui me rendez tant de services!

— Marche, marche toujours, nous nous rendons service tous les deux!

Voilà que l'enfant part avec son rouleau de

calicot et arrive chez son père : c'était encore le plus beau de tous les autres.

— Ah! le petit coquin! Mais c'est lui qui aura la fortune de notre père! Nous sommes perdus, mon cher frère, disait-il, le plus vieux au cadet.

Le soir, au dîner, le père les rappelle tous les trois :

— Allons, mes enfants, dit-il, vous savez que je suis veuf; je veux me marier; vous allez partir tous les trois encore faire votre tour, et celui-ci qui m'amènera la plus jolie femme, ça sera celui-ci qui aura tout ce que je possède.

Voilà que les deux aînés se disaient l'un à l'autre :

— Mais où va-t-il ce petit coquin pour être toujours notre maître? Il faut tâcher de le suivre pour savoir où il va.

Voilà que ses frères l'épient à passer sa route; mais lui, étant rusé, se méfiait d'eux, toujours traînassant derrière, et ne marchant pas le pas de ses deux frères. Il s'en va encore directement à la forêt où se tenait sa chatte blanche. Il arrive, il trouve tout sur la table, le dîner encore prêt, et il fit comme à son habitude; il se mit à table et mangea. La belle chatte blanche arrive aussitôt en lui disant :

— Tu es bien ennuyé, mon petit!

— Oui, ma belle chatte blanche; si tu pouvais

m'arracher de cette peine, je serais si content!

— Oh oui, oui! marche toujours! Tout ce que tu veux est ici, rien ne manquera.

Qu'il dit :

— Mon père nous envoie tous les trois, pour lui amener chacun une femme. C'est pour se marier, et il prendra la plus jolie.

— Ah oui! lui répond la belle chatte blanche, parce que ton père, c'est un roi, il voudrait une belle femme pour en faire une reine!

La belle chatte blanche lui dit :

— Voici, mon fils! Tu vas me prendre et me couper en deux et me faire bien brûler avant que tu t'en ailles; et, te voici une petite boîte qui sera pour ramasser mes cendres bien proprement; et tu emporteras la boîte avec toi, tu la mettras dans le coin du jardin de ton père, et quand ton père demandera les trois demoiselles, tu iras chercher la boîte, et la demoiselle que tu demandes sera dedans.

En effet, quand il est arrivé, les deux autres avaient déjà présenté chacun leur femme.

— Et toi, petit, lui dit son père, où est-elle, la tienne?

— Elle est ici, papa! Je vais vous la présenter.

Quand le petit a été chercher sa boîte, il a trouvé une belle demoiselle : c'est impossible de voir plus beau.

— Eh bien! mes enfants! Voici le plus jeune

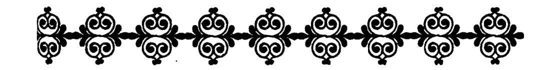
qui est devenu votre maître. C'est lui à
appartient ma fortune. Si vous voulez q
vous rende justice, faites passer ça aux tr
naux, et vous verrez que c'est lui qui a g
par la plus belle des femmes.

— Ce n'est pas trop tôt, mon père, car
m'a coûté assez cher!

L'enfant lui dit :

— Mais c'est vous ma belle chatte blan
que vous êtes tournée en si belle demoisell





V

LA CENDROUSE

Il y avait une fois des gens riches, des seigneurs, et qui avaient trois filles. Il y en avait deux qui étaient fières, fières! Et puis, la troisième, bonnes gens, était méprisée, elle ne s'émouvait pas (ne s'amusait pas) comme les autres, et elle restait toujours une partie dans le coin du feu, et, on l'avait baptisée « la Cendrouse ». Quand les deux aînées allaient se promener, elles demandaient à la Cendrouse :

— Allons, Cendrouse, tu ne veux pas venir avec nous autres te promener?

— Ah non! Je ne veux pas y aller de fait bien sûr) !

— Ah, Cendrouse! Tu ne seras toujours qu'une Cendrouse, va! Toujours gratter les cendres! Toujours rester dans le coin du feu!

Le papa s'en va à une foire, bien loin. Il demande à ses filles :

— Allons, mes filles! Que voulez-vous que je vous apporte?

Voilà l'aînée qui dit :

— Ah! Papa! vous m'apporterez une belle robe, ce que vous pourrez trouver de plus beau, d'une telle couleur.

Et l'autre de même.

— Hé bien! Et toi, Cendrouse, qu'est-ce que je t'apporterai?

— Ah! Papa, une noisette, si vous voulez!

— Ah! frugale (gourmande)! Tu aimes bien mieux avoir quelque chose pour manger que d'avoir une belle robe, pas vrai, toi? Ah! Que tu as de malheur! Ah! pauvre Cendrouse!

Voilà que le papa leur apporte bien ce qu'elles lui avaient demandé. Il apporte deux jolies robes à ses deux filles, qui étaient fières, tout à fait ce qu'il y avait de plus beau; et il apporta une noisette pour la Cendrouse.

Le dimanche vint. Voilà les deux filles qui s'habillent dans leurs beaux habits en disant à la Cendrouse :

— Tu ne veux pas venir, toi, à la messe, hein? Ah! Cendrouse!

Et elles partirent à la messe.

Voilà bien vite ma Cendrouse qui ouvre sa noisette. Elle trouva une belle voiture, bien

attelée, deux fameux chevaux, un cocher, et des habits là qui étaient quatre fois plus beaux que ceux de ses sœurs. Et la voilà bien vite qui s'habille, qui monte dans sa voiture, et elle arrive encore aussi tôt à la messe que ses sœurs. Et, quand ils virent arriver cette voiture, tout le monde était occupé de regarder.

— A qui qu'ol est cette voiture? A qui qu'ol est cette voiture?

Ah!

Elle entre à la messe.

Quand la messe fut finie, elle monte dans sa voiture, et « touche, cocher! » Ah! elle fut tantôt (bien vite) rendue! Et personne ne pouvait s'imaginer qui était cette belle demoiselle.

Quand ses sœurs furent rendues, elles dirent à la Cendrouse, qui était dans le coin de son feu :

— Ah! ma pauvre Cendrouse! Si tu étais venue à la messe, tu aurais vu la plus belle demoiselle, la plus belle demoiselle, que personne la connaît, que personne en a vu une plus belle dans le monde! Un cocher, deux chevaux, ah!

— Oh! Qu'elle soit tant belle qu'elle voudra, elle n'est pas plus belle que moi!

— Hein! Cendrouse, qu'est-ce que tu dis là? Elle n'est pas plus belle que toi? Ah, mon Dieu! Qu'est-ce que tu dis là?

Allons, l'autre dimanche vint. Il fallut encc aller à la messe.

— Allons! qu'elles dirent encore à la Ce drouse avant de partir, allons, Cendrouse! ' ne veux pas venir à la messe, aneu (aujourd'hı voir cette demoiselle? Elle y sera peut-êı encore. Une si jolie voiture!

— Ah! je ne veux pas y aller, non! qu'elle d

— Ah! Tu aimes mieux gratter tes cendr pardié!

Et d'abord qu'elles furent parties, elle ou sa noisette et s'habille. Elle monte en voituı elle fut encore si tôt rendue comme ses sœu

Et voilà encore tout le monde à regarder, à dire :

— Qui qu'a peut être? Qui qu'a peut êtı Une si jolie voiture, si jolie et que personne connaît!

Quand la messe fut dite, elle sort et (monte dans sa voiture. En montant dans voiture, elle laissa tomber une de ses pant fles. Et précisément, c'est le fils du roi qu ramassa, sans que personne s'en aperçut. E voilà, après, qui dit :

— Ah! voilà une jolie pantoufle! Celle-l qui elle ira, qu'elle chaussera bien, ça sera femme! Je l'épouserai.

Ah, mon Dieu! Si vous aviez vu toutes princesses, toutes sortes d'espèces de den

selles, à se rendre là et essayer la pantoufle, et essayer! La pantoufle ne chaussait point aucun pied, rien du tout, elle n'allait pas à aucune.

— Ah, Cendrouse! Quand elles furent rendues. Elle y était bien encore, cette belle demoiselle. Va, si t'avais (tu étais) venu(e), tu l'aurais vue; va, je t'assure que c'est une belle demoiselle!

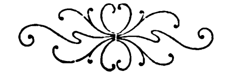
— Qu'elle soit tant belle qu'elle voudra! Elle n'est pas plus belle que moi.

Allons, ce fut remis au dimanche d'après pour essayer encore cette pantoufle. Toutes les princesses de tous pays, elles venaient pour essayer cette pantoufle. Et la Cendrouse s'y rend aussi tout chapetit (doucement), point montée dans sa voiture, cette fois, toute Cendrouse, pardié! Voilà toutes les princesses après avoir essayé cette pantoufle, elle n'allait point à aucun pied. Ma Cendrouse s'approche, essaie cette pantoufle, enfin, elle était comme moulée à son pied! Elle lui allait! Et puis, comme il avait dit que celle-là à qui elle irait, ça serait son épouse, les voilà toutes à se regarder, ces princesses et le tout :

— Ah, mon Dieu! Le fils du roi se mariera avec la Cendrouse! Le fils du roi se mariera avec la Cendrouse!

Voilà ma Cendrouse qui ouvre sa noisette, et elle présenta cette belle voiture! Elle s'habilla,

qu'il n'y avait point de princesse si belle comme elle était, bien sûr! Et puis, elle monta dans sa voiture avec le fils du roi, et les voilà partis! Ainsi la Cendrouse était beaucoup plus belle que ses sœurs, après!



III

LA VIERGE, LES SAINTS LE DIABLE ET LES SORCIERS

I

L'AGNEAULET

Il y avait une fois une petite fille qui était restée orpheline avec son petit frère. Et puis, ils ont été demander à loger à la maison du diable, et puis la femme leur a dit :

— Mes petits enfants, je serais bien contente de vous loger, mais mon homme mange les petits.

Et puis ils se sont en allés, ils ont trouvé la

sainte Vierge à un ruisseau qui était après laver. Et puis, elle leur a demandé :

— Où allez-vous, mes deux petits?

Ils ont dit qu'ils avaient été demander à loger chez le diable et qu'il courait après eux pour les manger.

Et puis elle a dit :

— Non, non, mes enfants, il ne vous mangera pas. Je vais vous passer l'eau sur mon drap.

Et puis elle a dit :

— Quand tu seras passée l'eau tu trouveras trois fontaines. Ton petit frère te demandera à boire, mais faudra pas le laisser boire à la première, ni à la deuxième. Faudra le laisser boire qu'à la troisième, parce qu'il viendrait en petit agneaulet.

Et puis le diable est venu; il lui demanda :

— N'as-tu pas vu passer Finon-Finette, un petit chien corté (à courte-queue) qui les suivait?

— Qu'est-ce que tu me dis? Que mon battour (battoir) s'en va à l'eau?

— C'est point cela, c'est point cela. N'as-tu pas vu passer Finon-Finette, un petit chien corté qui les suivait?

— Qu'est-ce que tu me dis? Que mon drap s'en va dans l'eau?

— C'est point cela, c'est point cela. N'as-tu pas vu passer Finon-Finette, un petit chien corté qui les suivait?

- Ah! i ai ben vu passer deux petits là, qu'i passés sur mon drap.

— Veux-tu me passer moi aussi?

— Ah! i veux ben, passe sur mon drap.

Et puis elle l'a jeté dans l'eau.

Et puis elle disait :

— Bois, bois, mon p'tit goret barrot; plus t'en boiras, plus t'en auras.

Et puis après le petit voulait boire à la première fontaine. Sa petite sœur l'a empêché de boire à la première. Elle n'a pas pu l'empêcher de boire à la deuxième. Et puis il est venu en petit agneaulet. Et puis, elle l'a emmené aux champs, dans les chemins, enfin, où elle trouvait de l'herbe. Et puis, elle est devenue grande; et puis, elle chantait si bien en gardant son petit agneaulet que le fils du roi en était devenu amoureux. Il voulait absolument se marier avec elle; et puis, elle disait toujours qu'elle ne voulait pas se marier, qu'elle ne voulait pas laisser son petit frère agneaulet. Et puis, lui, disait toujours :

— Oh! ton petit frère agneaulet ne sera pas malheureux avec moi; tu le mèneras aux champs dans mes prairies.

A force de lui faire des promesses, elle s'est décidée à se marier.

Peu de temps après, il est venu une guerre. Il a fallu que le fils du roi parte.

Et puis après, il y avait une méchante femme de chambre qui a fait jeter la reine dans un puits. Quand il a été rendu, elle disait d'être sa femme.

Et puis, lui, disait :

— Comment, ma mignonne, moi qui t'ai laissée si jolie et t'es devenue si laide !

— Vois-tu, mon ami, c'est ton départ qui m'a causé ça.

Et puis elle a dit :

— Je ne guérirai point que j'aie mangé un morceau de mon petit agneaulet !

— Comment, ma mignonne, toi qui m'avais tant fait promettre de ne faire pas de mal à ton petit agneaulet, et puis, à présent, tu veux le manger ?

— Non, je ne guérirai point que je n'aie mangé un petit morceau de mon petit agneaulet !

Et puis, le petit agneaulet faisait toujours le tour du puits en disant :

— Ma sœur, ma sœur Jeanne, les gens de ton pays veulent m'y prendre !

— Ne crains rien, mon petit agneaulet ; ils ont juré la foi que jamais de mal ils te feraient !

Et puis là, ils l'ont entendue ; ils l'ont sortie du puits, et puis ils ont tué la femme de chambre.

II

LE BONHOMME LA RAMÉE

C'ÉTAIT un vieux bonhomme qui avait planté une fève dans le coin de son feu; et puis il était bien misérable. Il monta dessus sa fève, de branche en branche, jusqu'au ciel, et puis il a frappé à la porte du Paradis. Saint Pierre a demandé :

— Qu'est là?

— Le bonhomme La Ramée!

— Que demandez-vous?

Il lui a dit qu'il était bien pauvre, qu'il demandait qu'on l'assiste. Saint Pierre lui a donné une nappe. Il lui a dit :

— Quand tu seras rendu, tu mettras la nappe sur la table; tu diras : Nappe, étends-toi!

Il le fit, et puis la nappe s'est étendue, et il y avait de tout à manger sur la table.

Le vieux bonhomme a été à la foire et il a emporté sa nappe. Quand il a été rendu à la foire, il a été dans un hôtel, et puis il a dit à la maîtresse d'hôtel :

— Tenez, madame, serrez (rangez) ma nappe; mais il ne faudra pas dire : Nappe, étends-toi !

Aussitôt qu'il a été parti, elle a dit :

— Nappe, étends-toi !

Quand il a été de retour, elle lui a donné une nappe, mais pas la sienne.

Quand il a été rendu chez lui, il a bien dit : Nappe, étends-toi ! Mais la nappe ne s'est pas étendue. Sa femme se fâcha :

— Je savais bien que tu ferais ça ! Qu'allons-nous faire, misérable ?

Il a encore monté sur sa fève, de branche en branche. Il a frappé encore à la porte du Paradis. Saint Pierre a dit :

— Qu'est là ?

— C'est le bonhomme La Ramée !

— Qu'est-ce qu'il veut donc, ce bonhomme La Ramée ?

— Je viens encore vous demander de me secourir. J'ai perdu ma nappe.

Saint Pierre lui dit :

— Tiens, je vais te donner un âne. Quand tu seras rendu chez toi, tu mettras une paillisse sous le cu de l'âne et tu diras : Chie, mon âne !

L'âne chiait l'or et l'argent à pleines paillisses.

Et puis, il est encore allé à la foire; il a encore amené son âne et a été chez la maîtresse d'hôtel.

— Tenez, madame, serrez mon âne, mais il ne faudra pas dire : Chie, mon âne!

Il était à peine sorti, rien de plus pressé que de dire : Chie, mon âne!

Quand il a été de retour :

— Hé ben! madame, vous n'avez pas changé mon âne?

— Oh non, mon bonhomme! Je n'ai point changé votre âne.

Et puis, quand il a été de retour chez lui, il a bien porté sa paillise dessous le cu de l'âne; mais l'âne n'a pas chié de l'or, cette fois!

La vieille se fâchait, pardié!

— Tu vois ben ce que t'as fait! Ah! tu nous feras ben périr!

Il a encore monté sur sa fève, de branche en branche. Il a encore frappé à la porte du Paradis. Saint Pierre a encore demandé :

— Qu'est ça?

— C'est le bonhomme La Ramée!

— Qu'est-ce qu'il demande encore donc, le bonhomme La Ramée?

— Mon âne m'a été volé.

— Tiens! Te voilà un bâton. Quand tu seras

rendu chez toi, tu diras : Joue, mon bâton!

Quand il a été rendu chez lui, il a dit : Joue, mon bâton! Le bâton a joué; mais il aurait sorti le bonhomme de la maison!

Il a été encore voir la maîtresse d'hôtel.

— Bonjour madame! Vous voilà mon bâton; mais vous ne ferez pas comme à la nappe et à l'âne; vous ne direz pas : Joue, mon bâton!

A peine parti, elle a dit : Joue, mon bâton!

Le bâton s'est mis à jouer, à taper la dame! Ils ont eu la peine d'aller chercher le bonhomme La Ramée.

— Venez chercher votre bâton! Venez, venez bien vite!

Le bonhomme est arrivé.

— Joue, mon bâton! Rendez-moi mon âne et ma nappe! Joue, mon bâton! Rendez-moi mon âne et ma nappe!

Et ils lui ont rendu son âne et sa nappe, pardié!





III

LE PETIT BONHOMME RACAPET

Il y avait une femme qui battait sa fille, parce qu'elle ne pouvait pas la faire travailler. A passé un jeune monsieur qui chassait :

— Pourquoi donc, madame, que vous battez votre fille ?

— Monsieur, je la bats, parce que je ne peux pas la fournir d'ouvrage.

Il lui a dit :

— Donnez-moi la donc, moi, je vais l'emmener.

Et puis, quand elle a été rendue, elle était bien en peine, elle, qui ne savait pas travailler ! A passé un petit bonhomme qui disait :

— Marchand d'aiguilles qui cousent toutes seules !

Elle lui a demandé de ses aiguilles. Il lui a dit :

— Tiens! Je m'appelle Racapet. Dans six mois je reviendrai; si tu ne te souviens pas de mon nom, je t'emmènerai.

Le jeune monsieur s'est marié avec elle, parce qu'elle travaillait, personne ne travaillait aussi bien qu'elle.

Et puis, quand est venu le moment que Racapet allait repasser, elle était bien ennuyée, bien ennuyée, parce qu'elle ne se rappelait plus son nom. Son mari lui demandait : Mais, ma mignonne, qu'as-tu donc pour être si triste? — Il lui disait : Hé bien! veux-tu venir à la chasse avec moi? Mais elle ne lui répondait rien, et elle était toujours aussi triste. Quand il a été rendu de la chasse, il lui a dit :

— Ah! si tu savais ce que j'ai vu, va! Tu aurais bien ri!

Elle, qui était si ennuyée, elle ne lui demandait point ce qu'il avait vu.

— J'ai vu un petit bonhomme qui disait ;

Tourne, tourne, mon p'tit moulin
Pour la Belle qui viendra d'main!
Si elle ne se rappelle pas de Racapet,
Je l'emmènerai!

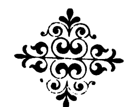
Et puis, elle s'est mise à rire, ah! elle était contente! Oui, elle était contente de se rappeler le nom de Racapet!

Racapet est revenu :

— Marchand d'aiguilles qui cousent toutes ules! Marchand d'aiguilles qui cousent toutes ules!

— Je t'entends, je t'entends! Va-t-en de là. ›us n'avons point besoin de Racapet là.







IV

LE CONTE DU DIABLE

Il y avait une fois un homme qui eut le malheur de perdre sa première femme, et il restait veuf avec deux enfants : un petit et une petite; et il eut le malheur de se remarier; et seulement il prit une mauvaise femme qui pouvait aucunement souffrir ces pauvres enfants. Voilà, un jour, qu'elle dit à son homme :

— Et ainsi écoute! Il faut que tu emmènes ces deux enfants tant loin, tant loin! tâcher de les faire perdre, que je ne les voie plus!

Voilà ces deux pauvres petits bien désespérés, bonnes gens! Pour marquer leur chemin, ils prirent leurs pleines poches de cendre. Et les voilà partis, tout le long du chemin, ils marquaient avec la cendre. Et voilà le malheureux

père qui les enfonce dans le milieu du bois et qui leur dit :

— Restez-là ! Je m'en vais aller couper du bois, faire mes fagots plus loin ; quand j'aurai fini, je vous appellerai.

Voilà les pauvres petits enfants qui restent un bon moment ; mais le père ne les appelait point. Les voilà qui se mettent en chemin pour s'en retourner par le même chemin qu'ils connaissaient pour avoir jeté les cendres, et ils arrivèrent, il commençait à être tard, à la porte ; que leur père et la mauvaise tante avaient soupé. Ils avaient quelque chose de reste, (je ne peux pas dire ce que c'est, je ne m'en rappelle pas).

— Ah ! que dit la mauvaise femme, si nos petits étaient là, ils mangeraient bien ce qui est de reste !

Ah ! voilà les petits qui répondent :

— Hé ! ne sons ben là, ma tante !

Voilà la mauvaise tante qui se lève en colère :

— Ah ! tu les as bien menés bien loin, tes enfants ! Vois-tu comme tu les as bien menés bien loin ! Ils sont retournés.

Et ils les firent entrer pour passer la nuit quant même à la maison. Et le lendemain matin, elle dit :

— Tu t'en vas les emmener si loin, si loin !

Tâche de ne faire pas comme hier, qu'ils retournent encore !

Voilà ces pauvres enfants qu'emplissent leurs poches de mil, et puis ils le sèment tout le long de la route; mais les petits oiseaux, qui sont venus par derrière, avaient mangé le mil.

Voilà leur papa qui les enfonce bien dans le bois et puis leur dit :

— Restez là! D'au tandis qu'irai faire mon fagot; et tant que vous m'entendrez cogner, vous ne bougerez pas. Voilà qu'il attache un bot (sabot) encontre un pied de chêne, et le vent faisait aller ce bot, et il faisait toujours pif, paf, pif, paf!

Ces pauvres petits enfants restèrent là jusqu'à temps qu'il fit bien nuit. Voilà ces pauvres petits bien désolés d'être dans ce bois à la nuit. Voilà le petit qui monte sur un chêne, tout à fait à la cime d'un chêne, pour voir s'il apercevrait des lumières. Et il en aperçut une.

— Ah, ma petite sœur! J'en vois une bien loin! bien loin!

— Hé bien! Faut tâcher d'aller à l'adroit (dans la direction, tout droit) jusqu'à temps que nous l'aurons trouvée.

Et ils arrivèrent bien par la lumière à la maison, précisément c'était la maison du diable.

Voilà ces petits enfants qui arrivent à la

porte; ils demandent à loger. La femme au diable dit :

— Ah, mes pauvres petits enfants! I ne peux pas vous loger, parce que c'est la maison du diable, et puis quand il arrivera, il vous mangerait.

Ces pauvres petits ne savaient point là où aller; ils prièrent beaucoup la femme de les retirer (donner l'hospitalité). La femme les fait entrer; elle les fait bien souper avec les siens, parce que la femme en avait deux, elle aussi; et ses enfants avaient des bagues d'or, et les autres petits, bonnes gens! avaient fait des bagues de balai (genêt) qu'ils avaient mises dans leurs doigts.

— Allons, bon! que dit la femme, vous allez coucher avec les nôtres dans le même lit; vous vous mettrez au pied.

Voilà les enfants, dans la nuit, qui se mettent à dire :

— Changeons de bagues et de places! Changeons de bagues et de places!

Et, comme bien entendu, ils changèrent de bagues et de places.

Le diable arriva. Si tôt entré, il se mit à sentir :

— Hm! Hm! ça sent bien le frais chien là!

— Ah, mon pauvre homme! Ol (c')est la vache qui est avêlée (a mis bas).

— C'est point ça. Ah! ça sent bien le frais chien!

— Ol est la treue qui est agoronnée (qui a mis bas).

— Hm! Hm! c'est point ça!

— Hé ben, mon pauvre homme! Ol est deux petits, qui étaient écartés, et qui m'ont priée de les retirer pour la nuit.

— Bon, bon, bon! Ce sera ben bon pour mon déjeûner.

Voilà dans la nuit qu'il se met à manger ses enfants.

— Hé, mon p'pa! tu me manges! Hé, mon p'pa! tu me manges!

— N' seus (je ne suis) point ton père, moi! N' seus point ton père, moi!

Le matin, les deux autres petits se lèvent bien vite, et puis se sauvent. Ils arrivent à une rivière pour passer la rivière. Et la bonne Vierge, qui était la marraine de la petite, se trouvait à laver. Et ces pauvres petits lui dirent que le diable les courait (poursuivait). Voilà la bonne Vierge qui étend bien vite son linceul (drap) sur la rivière, et elle fit passer les deux enfants.

Un moment après, le diable arrive. (Il l'appela bien par un nom, un drôle de nom même, mais je l'ai oublié). Il demande à la bonne Vierge :

— N'as-tu pas vu passer un petit et une petite là?

— Ah! qu'elle dit, oui, je les ai vus! Je les ai fait passer la rivière; j'ai étendu mon linceul, et puis ils ont passé par-dessus.

— Hé ben! Étends-le donc pour me faire passer moi tou (aussi).

Elle étend son linceul; elle le fait monter dessus pour passer. Voilà qu'elle tire son linceul : elle le fait tomber dans l'eau, et puis elle le fit barboter dans l'eau, oui, il y fut longtemps dans l'eau à boire!

Et les enfants se sauvaient toujours. Voilà qu'ils passèrent encontre un laboureur qui semait de l'avoine; que dirent ces enfants :

— Mon bonhomme, faudra que vous venez demain; amenez des métiveurs (moissonneurs); apportez des faucilles, pour métiver (couper) votre avoine.

— Mais, mes enfants, i sème mon avoine, aujourd'hui; elle restera peut-être bien cinq ou six mois dans la terre; i ne peux pas la métiver demain.

— Mais si! Et venez demain et ne manquez pas! Votre avoine sera bel et bien mûre!

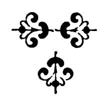
L'homme ne manqua point. Il vint le lendemain avec du monde métiver son avoine. Voilà que le diable passe, demande à ces métiveurs, s'ils avaient pas vu passer deux petits, un petit et une petite.

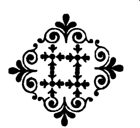
— Ah! que dit le laboureur, oui, i les ai vus

:r, mais il y a longtemps. Ils ont passé le qu'i semais mon avoine.

Ah ben! que dit le diable, ce n'est pas la : que je coure après eux : je ne les attra- jamais.

puis les petits enfants étaient sauvés.







V

LE DIABLE

C'ÉTAIT un homme qui était bien pauvre. Il a rencontré un gros monsieur qui était monté sur un beau cheval; il lui a demandé : qu'est-ce qu'il avait enfin à avoir l'air si triste. Il lui a dit qu'il avait toute une famille à faire vivre et qu'il n'avait pas de pain à leur donner. Et puis il lui a dit : « Hé bien! monte donc avec moi, je te donnerai de l'argent tant que t'en voudras! »

Et puis, il n'y avait pas moyen de monter; il essayait bien assez de monter, mais il n'y avait pas moyen. Et puis il a demandé :

— Mais qu'est-ce donc que t'as sur toi, donc?

Il a dit :

— Monsieur, je n'ai rien.

Il lui a dit :

— N'as-tu pas de ces petites graines que ces paysans malouillent (bredouillent) tant?

Il a dit :

— Oui, j'ai mon chapelet.

Et puis, il lui a dit :

— Mais pose-le donc là.

Et puis après il a monté.

Et puis il l'a mené dans une chambre qui était toute remplie d'argent; puis là, dans une autre chambre, il a vu là de ses voisins : un meunier et un tailleur qui étaient assis dans de beaux fauteuils. Et puis là, il a dit :

— Ah! comme vous êtes heureux, vous autres, là!

Et puis, ils ont dit :

— Oui, n'sons heureux; mets-y pas le bout de ton doigt, mets-y le bout de ton bâton.

Et puis, il y a mis le bout de son bâton; il s'est enlevé une grande flamme de feu.

Et puis, ils lui ont dit :

— Si tu n'veux pas venir avec nous autres, prends juste ce qu'il te faut; si tu prends plus qu'il te faut, tu viendras avec nous autres.

Et puis, il a pris ce qu'il lui fallait et il s'est en allé.



VI

LE MARÉCHAL

C'ÉTAIT une bonne femme qui avait un petit garçon bien entêté, méchant, vicé. Elle attendait à lui faire faire sa première communion pour l'envoyer chez les autres.

Un jour, il trouva cinq sous. Et puis après, il rencontra dans son chemin un pauvre qui lui demanda la charité; et puis il lui donna ses cinq sous :

— Tiens! qu'il dit, je les ai trouvés, je ne veux pas les garder; te les voilà.

— Hé bien! qu'il dit, mon garçon, tout ce que tu demanderas, tu l'auras.

Il entendait une voix à côté de lui qui lui disait :

— Demande donc le Paradis! Demande donc le Paradis!

— Ah! je me fous autant du Paradis que de Parasol!

Il dit :

— Je ne demande que trois choses. Je demande à avoir un fusil, tout ce que je tirerai, je veux le tuer. Et je veux avoir un violon, quand je violonerai, je veux que tout le monde danse. Et, à toutes les fois que je ferai hem! je veux que ma mère pète.

Et puis, voilà que le curé dit à la femme :

— Il aime bien la chasse, à ce qu'il paraît, votre fils?

— Oui, monsieur le curé.

— Hé bien, vous lui direz que j'irai chasser demain avec lui.

Ils ont fait une longue tournée; ils n'ont rien trouvé, rien, rien; pas pu tirer un coup de fusil.

En se rendant, ils ont rencontré un merle dans une broussée d'épines, qui chantait. Le curé lui dit :

— Dis donc, petit, toi qui tires bien, tue-m' le!

— Monsieur, qu'il dit, si vous voulez aller le chercher, je garantis de le tuer.

— Oh! j'irai bien le chercher, qu'il dit.

L'enfant tire un coup de fusil au merle et le tue; et le curé a été le chercher.

Quand il a été au milieu de la broussée d'épines, voilà que l'enfant prend son violon, se met

à violoner, et le curé se met à danser, au milieu de la broussée d'épines :

— Lâche, lâche, petit, lâche; je n'irai plus chasser avec toi, tu es un câlin !

Ils se sont rendus à la maison, et le curé a raconté ça à la bonne femme; qu'il dit :

— Ma chère femme, votre enfant est possédé du démon.

Voilà que le lendemain, c'était le dimanche, la mère s'en va à la messe pour pardonner les péchés de son fils. Le fils qui suivait par derrière, qui faisait sans cesse hem ! hem ! Et la mère proutt ! proutt ! Cette pauvre femme a eu honte et s'en est retournée; et l'enfant qui riait sous sa calotte, lui, par derrière !

Voilà que l'enfant s'est rendu; prit son paquet et se mit en route, se mit garçon maréchal. Et, en apprenant son métier, il s'est marié dans son tour, n'ayant aucune avance. Il a été obligé de faire un emprunt de 10,000 francs. L'emprunt, c'est le diable qui lui a prêté ça; il lui a prêté pour dix ans.

Au bout des dix ans, le diable est venu chercher son argent.

C'était une fée qui était la marraine du maréchal, elle lui dit :

— Mon fils, tu sais que tu es à bout de tes dix ans; le démon va venir chercher son argent; voici une petite baguette; tu n'auras qu'à dire :

Par la vertu de ma petite baguette, lappe! Et tu feras lapper tout ce que tu voudras. Et puis, tu mettras dans ta boutique un beau fauteuil.

Le diable arrive et lui dit :

— Hé bien! dis donc, nous sommes à bout, hein, aujourd'hui; il me faut mes 10,000 fr. ou toi.

— Ah! je n'ai rien, que dit l'autre.

— Hé bien, je vais t'emmener.

— Ah! je veux bien.

Le maréchal s'en va chez lui, en disant au diable :

— Tu veux bien que je dise adieu à ma femme et à mes enfants?

— Oui, oui, qu'il dit, va vite!

En attendant, le diable s'assied sur le fauteuil.

Le maréchal retourne bien vite qui dit :

— Par la vertu de ma petite baguette, lappe!

Et voilà qu'il appelle sa femme et ses enfants :

— Arrivez! qu'il dit; il est pris; que nous l'assassinions ce grand diable!

Tout le monde tapait dessus à grands tours de bras.

Quand le diable s'est vu payer comme ça, il dit :

— Lâche-moi, je t'en donne encore pour dix autres années!

Quand son gendre et son fils l'ont vu arriver,

ils ne le reconnaissaient plus, tellement il était défiguré.

— Tu n'y iras plus, lui dit l'enfant; j'irai à mon tour, moi, et je me charge de l'apporter; laisse venir les dix ans !

Au bout des dix autres années, c'est le fils diable qui a été chercher ces 10,000 fr.; qu'il dit :

— Je ne ferai pas comme toi, moi, mon père; je ne m'assiérai pas sur le fauteuil.

Le fils du diable s'est accoté contre l'enclume.

— C'est aujourd'hui, qu'il dit, que nous en finissons, hein? Il faut régler d'une manière ou d'une autre.

— Hé, que dit le maréchal, je n'ai rien, je n'ai point d'argent à te donner; je vais m'en aller avec toi; mais tu veux bien me permettre d'aller dire adieu à ma femme et à mes pauvres enfants !

— Oui, oui, va vite !

— Le maréchal retourne avec sa petite baguette; le fils diable était appuyé contre l'enclume.

— Par la vertu de ma petite baguette, qu'il dit, lappe !

Le voilà encore pris !

Voilà qu'il avait des enfants de grands. Il les appelle, et tout le monde de cogner dessus à grands tours de bras.

— Ah! qu'il dit, lâche-moi! Va, qu'il dit, pour moi, je t'en fais cadeau.

Quand le père diable et le beau-frère ont vu revenir le fils diable, ils ne le reconnaissaient plus :

— Ce n'est pas lui, bien sûr!

— Mais si, c'est lui!

— Pas possible.

— Hé bien! que dit le gendre, ce sera mon tour dans dix ans; et moi je ne m'assiérai, ni ne m'accoterai, je marcherai tout le temps.

Au bout des dix autres années, le gendre est venu chercher l'argent.

— Hé bien, maréchal! C'est-il aujourd'hui que nous y sommes?

— Oui, oui, oui, qu'il dit, je suis toujours là, moi.

— Tu sais, qu'il dit, tu as massacré mon beau-père et mon beau-frère; mais moi je ne serai pas si bête qu'eux. Allons, dépèche-toi de m'apporter de l'argent ou je t'emmène!

— Hé! qu'il dit, tu veux bien que je dise adieu à ma femme et à mes pauvres enfants? Enfin, qu'il dit, maintenant il n'y a qu'un petit arbre dans mon jardin qui a du fruit, tu veux bien que j'en mange une dernière fois.

— Attends, attends, je veux aller avec toi, tu y resterais peut-être bien!

Il n'a pas voulu le laisser monter, c'est lui-

même, le gendre du diable, qui est monté dans l'arbre.

— Par la vertu de ma petite baguette, que dit le maréchal, lappe! Tu es pris comme les autres.

Le maréchal retourne bien vite à sa fournaise et fait chauffer des baguettes de fer.

— Attends que je te paie tes intérêts!

Et les voilà tous et zag! et zag! dans les fesses.

— Ah! lâche-moi, qu'il dit, maréchal. Pour moi, je te fais cadeau de tout. Je crois que tu le garderas longtemps à présent.

Au bout de quelque temps le maréchal est mort, et on a mis avec lui sa massue dans sa tombe; et quand il a été à la porte du Paradis, saint Pierre a dit :

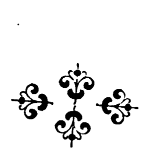
— Tu t'es moqué du Paradis comme du Parasol, va-t-en là-bas à cette porte rouge, c'est là ta place!

Quand le diable a vu venir le maréchal :

— Fermez la porte, qu'il dit, le voilà qui vient nous chercher à présent; il nous finirait!

Et le maréchal passe maintenant sa vie dans le corridor.







VII

LE VIEUX SOLDAT ET LE DIABLE

Un vieux soldat se rendait avec toutes ses armes et bagage; ils étaient deux, deux soldats. Ils sont arrivés dans une ferme, en demandant à loger. Le fermier leur répond :

— Mes pauvres enfants, nous vous logerions bien avec plaisir, mais seulement nous ne pouvons vous mettre que dans une chambre, que personne n'y reste.

Répond le plus ancien des soldats :

— Moi, j'y resterai bien, dit-il, et encore je n'aurai pas peur!

Son camarade lui dit :

— Reste si tu veux, moi, je m'en vais.

— Va-t-en, si tu veux; pour moi, je reste ici.

Voilà qu'il installe tout son petit fourniment; demande du bois, de la chandelle et ensuite

une poële et du lard, et un tapis avec un jeu de cartes; et demande au fermier s'il était bien avec le curé de la paroisse.

— Oui, oui, oui, qu'il dit, au contraire, nous sommes très grands amis.

— Ça va bien, qu'il dit.

Le soldat emmène la fermière avec lui chez le curé de la paroisse. En rentrant chez lui, lui souhaite le bonsoir.

— Monsieur le curé, je viens vous demander votre étole, si vous voulez me la procurer d'ici demain matin.

— Oui, lui répond le curé, mon pauvre militaire, je vous la prêterai avec plaisir, pourvu que vous ne la tachiez pas.

— Soyez tranquille, monsieur le curé, je serai aussi sérieux dans ça comme du temps que j'étais militaire. J'ai 21 ans de service et je n'ai pas encore attrapé une journée de salle de police.

Voilà le militaire qui s'en retourne à la maison avec la fermière. Le militaire rentre dans sa chambre, après avoir tout ce qu'il lui fallait.

— Allez maintenant dormir et puis moi aussi, quand j'aurai fait ma cuisine; et n'ayez crainte de rien! Si ce grand diable arrive, nous pourrons très bien nous débarrasser de lui!

Voilà le militaire qui se met à faire sa cuisine. Tout en faisant sa cuisine, voilà le grand diable *qu'arrive.*

— Ah! qu'il dit, le temps me durait, mais à présent il ne me durera pas, nous voici deux. Allons! qu'il dit, souffle le feu, et moi, je vais brouiller ma cuisine; ça sera vite fait.

Quand la cuisine a été versée sur la table, le militaire se met à table pour souper.

— Allons, compagnon, qu'il dit, mets-toi là en face de moi et mange aussi!

— Moi, je n'ai pas faim, je ne mange pas, lui répond son compagnon.

— Eh bien, alors te voilà un verre, tu vas trinquer.

— Je n'ai pas soif non plus.

— Alors, qu'es-tu donc, tu n'es donc rien du tout? Tu n'es donc qu'une emplâtre, car un homme boit pour trinquer avec son compagnon.

Voilà que le militaire soupe donc tranquillement. Quand il a eu soupé, ramasse ses couverts et les met dans un placard, et nettoie la table, et le grand diable lui propose la partie.

— Ah! je le voyais bien, dit le militaire, que tu étais un homme comme ça, un homme de jeu; tu voudrais me tenter aussi moi, comme tu as fait à tous les autres! Fais attention, lui dit le militaire, car tu as affaire à un homme; si tu te trompes, moi, je ne me tromperai pas et je t'assure que tu ne seras pas manqué aussi!

Voilà que la partie commence. Le militaire lui a *gagné trois ou* quatre parties de file, des

parties de pièces de 5 fr. qu'ils jouaient à la fois. Quand le diable a vu ne pouvoir pas gagner, a cherché à le tromper, à le voler.

— Allons! lui dit le militaire, grand diable, je te vois, et tu vas être purgé, tiens, et ça ne va pas traîner. Cette carte que tu as fait tomber sous la table là, ramasse-la bien vite.

Le diable répond au militaire :

— Que tu es brute! Tu auras bien la complaisance de me la ramasser?

— Non, non, non! J'ai été assez longtemps domestique, c'est bien à mon tour d'être le maître.

Voilà que le diable eut la peine de ramasser sa carte; et ne fut pas plutôt baissé que le militaire saute dessus lui, et, tenant dans ses mains l'étole du curé, la lui posa sur le cou.

— Lâche-moi, lâche-moi, dit-il, tu me brûles, militaire, tu me brûles!

— C'est bien à ton tour de souffrir; j'ai souffert pendant 21 ans, moi! Je te tiens et tu vas me dire ce que tu cherches là!

— Militaire, qu'il dit, ici, sous cette chambre, il y a un trésor de caché; il est renfermé sous une pierre qui a un mètre d'épaisseur, et dans ce trésor, moi, j'en ai ma part.

Le militaire lui répond :

— Tu vas me promettre de ne plus retourner ici et du trésor je t'en donnerai ta portion. Va-t-en et dépêche-toi!

Le diable étant parti, le militaire se couche. Le lendemain matin, les fermiers viennent voir à la chambre du militaire.

— Eh bien, militaire?

— Oh, je suis là! qu'il dit. Allez, je ne suis pas parti, moi! Il ne s'agit que de faire le déjeûner, pour que nous déjeûnions tous en famille, et après nous aurons du travail.

Que répond le fermier :

— Vous avez donc appris du nouveau, cette nuit?

— Oui, oui, oui! qu'il dit, dépêchez-vous de déjeûner seulement; ne perdons pas de temps!

Aussitôt le déjeûner, ils se sont mis à l'œuvre. Au bout de trois heures de travail ils ont trouvé le trésor; ils en ont laissé trois ou quatre pièces dans le trou et ont recomblé le trou.

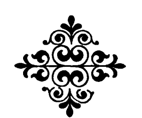
— Voilà, maintenant, grand diable, ça c'est ta portion, et tu n'as plus rien à chercher dans cette maison.

Le militaire dit :

— Eh bien, mes amis, est-ce que votre fortune est faite?

— Oh, militaire, quel service vous nous avez rendu!

Les fermiers voulurent lui donner pour récompense leur fille en mariage et ils ont vécu ensemble comme des frères.





VIII

LE GRAND LOUIS

Il y avait une fois un vieux bonhomme et une vieille bonne femme, qui avaient mangé tout leur bien, et il leur restait un enfant; cet enfant s'appelait Louis comme le père. Quand l'enfant a eu une douzaine d'années, ils ont été obligés de l'envoyer chez les autres, et la mère ça lui faisait un grand chagrin de voir partir son enfant chez les autres, elle qui était habituée d'avoir des domestiques.

— Allons! que dit le père Louis, il va falloir aller à l'assemblée louer le drôle!

Alors, le bonhomme prend le drôle et s'en va à l'assemblée. En son chemin, trouve une bonne femme qui lui dit :

— Où allez-vous donc, père Louis?

— Tiens! qui qui vous a dit mon nom, vous?

Elle répondit :

— C'est que j'ai entendu parler de vous autrefois. Où allez-vous donc, mon pauvre vieux?

— Ah! il dit, ne parlez pas de ça, allez! je m'en vas pour gager mon enfant; ça ennuie ben assez la mère!

— Allons! Eh ben, mon pauvre homme, i faut tout de même le gager, allez. Prenez courage! Seulement, je vais vous donner un conseil. Tâchez de bien m'écouter. A l'assemblée vous trouverez un homme qui vous demandera votre enfant; mais n'épargnez pas de lui faire cher, parce que sans doute il aura bien de la misère chez lui.

En effet, le pauvre homme arrive à l'assemblée. Voilà un grand bonhomme qui arrive à lui et qui gage son enfant. Il lui donnait cent francs pour l'année. Alors il dit au pauvre homme :

— Dans un an d'ici, à la même heure, vous serez ici pour avoir votre enfant.

Alors le pauvre homme se rend chez lui, toujours pleurant; il dit à sa femme :

— Je crois bien que notre enfant n'est pas bien rangé, ma pauvre vieille, nous autres que nous n'avons que celui-là! On pourrait peut-être bien pas le revoir. Enfin, tant pis!

Voilà l'année qui s'écoule; et dans le parcours

de l'année, le garçon avait appris les magies de son maître, car c'était un magicien qui l'avait gagé.

Voilà le pauvre homme qui retourne chercher son enfant. Dans son chemin, au même endroit de l'année de devant, il retrouve la bonne femme, qui dit :

— Bonjour, père Louis!

— Vous êtes donc toujours là, vous, ma pauvre vieille?

— Ah! qu'elle dit, je n'y suis pas toujours; mais, comme je savais que vous passeriez aujourd'hui, je suis venue. Vous allez chercher votre enfant?

— Ah! ma foi, oui! répond le bonhomme.

— Écoutez! je vais bien vous dire quelque chose. Vous veillerez bien à ce que je vous dirai, parce que vous pourriez bien pas avoir votre enfant. Il ne faut pas boire, ni manger à la maison; et cet homme-là vous offrira de l'argent, tant que vous en voudrez; il vous mènera dans une chambre où il y a une pleine barrique d'argent. Vous ferez attention de ne pas prendre plus que vos cent francs. Tout ce que vous lui direz, vous réclamerez tout le temps votre enfant. Il vous mènera dans le jardin; il y aura un grand arbre, et tout plein de petits oiseaux; il y en aura de toutes les couleurs. Il y en aura un petit gris, qui sera à

la cime d'un arbre, qui badera (ouvrira) le bec, vous direz : c'est celui-là que je veux!

— Allons! bien, merci, ma bonne femme!

Le père Louis s'en va chez le maître de son enfant.

— Bonjour, monsieur!

— Ah! bonjour, père Louis! Vous venez chercher votre enfant?

— Hé ben! il dit, oui. J'ai pas le temps seulement; faudrait se dépêcher de le donner.

— Ah! vous allez bien boire un coup, pauvre homme?

— Ah! i ne veux point boire de fait (bien sûr)! Non. Ol (c')est mon enfant qu'i veux.

— Allons ben, il dit, passez donc dans la chambre. Il lui fait voir la barrique où il y avait de l'argent.

— Allons, il dit, prenez ce que vous voudrez.

— Oh! il dit, je ne veux que mes cent francs et puis mon enfant.

Le pauvre homme ne prend que ses cent francs. Le maître le mène dans le jardin; il lui fait voir l'arbre où il y avait les petits oiseaux; il dit :

— Choisissez de ces petits oiseaux-là lequel que vous voudrez.

Le père Louis voit le petit oiseau gris qui était à la cime de l'arbre, il dit :

— Ol est ce petit gris qui bade (ouvre) la gueule là-haut qu'i veux!

Le petit oiseau est descendu sur l'épaule de son père, et puis ils se sont en allés.

En chemin faisant, le petit Louis dit à son père :

— Voyons, mon père! Où y a-t-il une foire les jours prochains?

— Ah! il dit, mon enfant, y en a une à Montoiron, canton de Vouneuil.

— N'vons (nous allons) y aller. Je vas me mettre en gros cochon gras, et puis tu me mettras une corde à la patte, et tu me vendras, tant que tu pourras. Seulement, faudra toujours réserver la corde, parce que si tu vendais la corde, je ne pourrais plus retourner.

Les voilà partis à la foire. En arrivant à la foire, le petit Louis se déguisa en cochon. Il pesait cinq cents. Et le père le rentre en foire, le tenant par la corde.

Voilà tous les marchands qui sont arrivés pour l'acheter. Il y en a un qui s'approche, qui dit :

— Bonjour, père Louis!

— Ta, il dit, qui qui vous a dit mon nom, vous?

— Ah! il dit, j'ai entendu parler de vous autrefois! Allons, eh bien! il dit, combien voulez-vous vendre votre cochon?

— Vingt-cinq pistoles!

— Vingt-cinq pistoles? Oh! il dit, il est trop cher, mon ami. I vais vous en donner vingt-trois.

— Eh ben, le père Louis dit, vous ne savez pas une affaire? Je vons (nous allons) partager la poire en deux, en réservant la corde. I vas vous le mener à l'auberge, et puis vous me le paierez.

Le père Louis emmène son cochon à l'auberge, le met dans un toit, s'empresse de recevoir l'argent pour s'en aller bien vite. Aussitôt qu'il a eu reçu son argent, il passe auprès du toit et puis parle au cochon, et il prend son petit chemin et puis s'en va. Alors, dix minutes après, le cochon retourne en oiseau et rattrape son père.

Allons! Ils s'en vont plus loin. L'enfant demande au père s'il connaît des foires encore de nouveau.

— Ah! il dit, non, mon enfant! Mais à la Ville Mal-nommée, il y a les courses.

— Ah ben! il dit, ça fera bien mon affaire. Je m'en vais me mettre en vieux cheval ben maigre, ben vilain; puis tu monteras sur moi, et puis on fera les courses.

En arrivant aux courses, tout le monde qui regarde le vieux cheval tout blessé; ils n'auraient jamais cru qu'il aurait pu courir.

Voilà les courses qui commencent. Le dra-

peau s'abat et tout le monde court. Le père Louis laisse aller les autres cinquante mètres de lui, et lâche son cheval; il a passé devant les autres avant la moitié de la course faite, et arrive le premier.

Après la course faite, il y a un monsieur qui lui demande son cheval à acheter.

— Ah! il dit, monsieur, i vous le vendrai ben, mais excepté le bridon.

— Ah! le monsieur répond, c'est pas votre bridon qui me tente beaucoup.

Il lui fait 5,000 francs. Le monsieur l'a pris au mot; il lui donne ses 5,000 francs et emmène le cheval chez lui. En arrivant, il dit à son domestique :

— Il faut donner à manger à ce cheval-là, et puis bien le soigner, parce que c'est une bonne bête.

Quand le monsieur a été parti, le domestique dit :

— Ah! une jolie saloprie (saleté) qu'il m'amène-là! Je m'en vais bien tâcher de le faire crever d'ici peu de temps.

Le domestique lui donne à manger et puis sort de l'écurie.

Louis n'a pas perdu de temps; il retourne en oiseau et s'est envolé après son père.

— Ah! il dit, mon père, si tu savais où qu'il y a une foire demain?

— Ah! il dit, mon enfant! Il y en a ben une chez ton ancien maître là-bas; mais, il dit, il y aura pas moyen de rien faire, sans doute!

— Enfin, ça fait rien. Faut y aller tout de même. Je vais me changer en joli cheval, et, tout ce que je t'en prie, c'est de ne pas lâcher le bridon.

En arrivant à la foire, le premier marchand, c'était l'ancien maître; il dit :

— Bonjour, père Louis!

— Bonjour, monsieur!

Il dit :

— Ce cheval-là est à vous?

— Ah! il dit, oui ben!

— Combien voulez-vous le vendre?

— Quinze cents francs!

Le maître répond :

— Il est vendu.

— Ah ben! oui, mais excepté le bridon.

— Ah! ça m'est égal.

Il achète le cheval; lui met un licol et le fait emmener à l'auberge, dans une écurie. Il dit au garçon d'écurie :

— Vous allez me l'attacher au faîte du ratelier et l'attacher ben court et vous allez prendre une fourche et vous taperez dessus jusqu'à temps qu'il tire la langue.

Le marchand s'en va, et le garçon d'écurie *commence* à taper sur le cheval. Du premier

coup de fourche le cheval tira la langue. Le garçon d'écurie s'absenta pour faire boire d'autres chevaux. Il y avait un petit drôle qui passait par derrière, qui avait un couteau dans ses mains :

— Ah! pauvre bête! qu'il dit, va, tu souffres ben!

Le petit drôle monte dans la crèche et coupe la corde.

Et sur ce coup-là le cheval retourne en oiseau et prend son vol. Le maître qui était dans la cour, qui voit passer l'oiseau, retourne (se change) en aigron (aiglon?) et court après. L'oiseau, se voyant presque pris, il y avait une jeune fille qui se promenait dans son jardin, l'oiseau retourne en anneau d'or et tombe aux pieds de la jeune fille. Aussitôt elle le ramasse, elle le mit sur sa table de nuit; et, dans la nuit, il se met en tenue bourgeoise et réveille la jeune fille. La jeune fille a eu peur. Il lui dit :

— Pardon, mademoiselle! Je ne veux pas vous faire de mal. Rappelez-vous bien que l'anneau que vous avez ramassé hier, que c'était moi, et il viendra un homme demain qui s'offrira de guérir votre père, qui est malade depuis longtemps; il vous demandera l'anneau que vous avez trouvé. Vous lui donnerez; mais vous ferez bien attention de le laisser tomber par terre avant de le lui donner.

En effet, le lendemain matin, le monsieur arrive à la maison et frappe, demande à parler à la jeune fille.

— Bonjour, mademoiselle!

— Bonjour, monsieur!

— Votre père est malade depuis longtemps, n'est-ce pas?

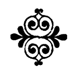
— Oh oui, monsieur! Il y a déjà bien longtemps et aucuns médecins ont pu rien y faire.

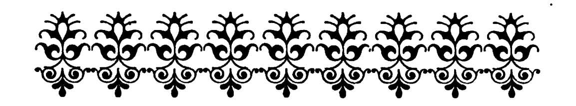
Il dit :

— Moi, je le guérirai bien, sous condition que vous me donniez l'anneau que vous avez trouvé hier.

— Eh bien, elle dit, monsieur, je vais vous le donner.

La jeune fille sort dans le jardin, et le monsieur la suit de près pour tâcher de prendre l'anneau dans sa main. La jeune fille le laisse tomber par terre. En tombant, l'anneau devient un grain de blé. Le monsieur qui était devant, devient en coq pour ramasser le grain de blé, et le grain de blé devient en renard et mange le coq.





IV

CONTES D'ANIMAUX

I

LE CONTE DE LA PETITE MOITIÉ DE GEAU (COQ)

Il y avait une fois un homme qu'avait deux enfants, et 'l avait un œuf que 'l avait partagé à ses deux enfants. Puis, il y en a un qui fit cuire la moitié de son œuf, et l'autre ne voulut pas manger la sienne. Il prend sa moitié d'œuf et la cou(v)e. Il se mit à cou(v)er sa moitié d'œuf. Au bout d'un temps, vint une petite

moitié de geau. Cette petite moitié de geau, un jour, elle était forte; elle fut (alla) gratter sur une route, dans la poussière. Tout en grattant, elle trouva une bourse, toute pleine de louis d'or, et des louis! Ah! il y en avait, il y en avait des louis, dedans! Elle empoigne sa bourse pour l'emporter à son petit maître. Va te promener! passe un homme, qui le vit; lui ôte sa bourse, et puis s'en va; suivit sa route. La petite moitié de geau, tout aussitôt, court bien vite, bien vite, le dire à son petit maître :

— Ah! j'ai trouvé une bourse toute pleine d'argent; ol (il) a passé un homme qui me l'a ôtée.

— O (il) faut que tu coures après; cours ben vite après, et puis tâche de te la faire donner; cours ben vite aprés!

Voilà ma petite moitié de geau, qui court après l'homme qui lui emporte sa bourse. Dans son chemin, elle trouve un loup, qu'était après rouger (ronger) des rougés (os). Le loup lui demande :

— Où que tu vas, petite moitié de geau?

— Suive-mou (suis-moi) t'ou (tu le) sauras!

Quand 'ls furent bien loin, bien loin, bien loin, le loup ne pouvait plus aller; il était fatigué.

— Ah! ben mais, petite moitié de geau, i seus (je suis) fatigué; i peux plus te suivre; peux plus aller!

— Hé ben! fourre-tou dans mon cu, i te porterai

Un petit plus loin, elle trouve le renard :

— Où que tu vas, petite moitié de geau?

— Viens avec moi, t'ou sauras!

Voilà mon renard qui la suit. Quand il fut bien loin, ne pouvait plus aller li tou (lui aussi) :

— Ah! petite moitié de geau, i seus las, ne peux plus aller plus loin!

— Hé ben! fourre-tou dans mon cu, i te porterai!

Elle passe la Vienne. La Vienne lui demande :

— Où que tu vas, petite moitié de geau?

— Viens avec moi, t'ou sauras!

La voilà partie. Elle fut bien loin, bien loin. Elle ne pouvait plus aller plus loin; elle était lasse.

— Ah! petite moitié de geau, i seus fatiguée; i ne peux plus aller plus loin!

— Fourre-tou dans mon cu, i te porterai!

Un peu plus loin, elle passa du long (auprès) des gros chênes; il y avait, dans l'un, de ces gros bergots [1] rouges; ah! il y en avait un essaim, là! Voilà les bergots qui demandent :

— Où que tu vas, petite moitié de geau?

— V'nez avec moi, vous ou saurez!

Voilà tous les bergots, qui accompagnent la

1. Bergots, gros frelons.

petite moitié de geau! Ah! c'était un joli ménage, d'hasard (sans doute)! Mais quand ils furent bien loin, bien loin, ils ne pouvaient plus aller, ils étaient fatigués :

— Ah! petite moitié de geau, n'sons las, n'pouvons plus aller!

— Fourrez-vous dans mon cu, i vous porterai!

Et à force de faire de chemin, ils s'approchèrent de chez l'homme, tout de même, qui avait la bourse. Les voilà arrivés chez l'homme qui avait la bourse; et ma petite moitié de geau demande tout de suite la bourse. Voilà l'homme qui regarde sa femme.

— Ah! mon Dieu! comment ferons-nous? Comment ferons-nous? Faut tâcher de la tuer, thielle (celle) petite moitié de geau.

Ils avaient quatre à cinq mules et mulets qu'étaient vigoureux.

— Ah! qu'il dit, i faut que nous la mettions coucher avec nos mulets, qui la boulineront (fouleront aux pieds) tant, il la tueront.

Voilà qu'ils la mirent dans l'écurie, avec les mulets. Voilà les mulets furieux, et houin! houin! pan! houin! et tape des pieds...

— Loup, loup, loup, si tu ne sors pas de mon cu, n'sons tous perdus!

Voilà le loup qui sort de son cu, étrangle tous les mulets.

Le matin, quand ils se levèrent, rien de plus pressé que de courir à l'écurie. « Oh! la petite moitié de geau est bien étouffée, est bien morte! » Rien de plus pressé d'ouvrir la porte de l'écurie, et ils virent tous les mulets les jambes en sus (l'air), tous étranglés, tous morts, et ils se mirent à brailler.

— Eh! que n'avons de malheur! que n'avons de malheur! Eh! qui que n'en ferons? qui que n'en ferons? Allons, faut la mettre coucher avec nos gros prots (dindons); la picoteront tant, la feront ben mourir!

Allons! ils la mirent avec les prots. D'abord qu'elle fut là, voilà tous les prots à sauter dessus, et crrr, crrr, crrr... Ah! oui, ils la manièrent (maltraitèrent), la petite moitié de geau!

— Renard, renard, renard, si tu ne sors pas de mon cu, ne sons tous perdus!

Le renard sortit de son cu; ah! 'l eut bien vite fait de tuer tout, lui, les prots, les chapons, tout ce qui y était. Ah! 'l eut bien vite fini!

Et le matin, rien de plus pressé que de courir voir aux toits; ils ouvrirent la porte, et virent tous les prots, tous étranglés, tous couchés les uns sur les autres... Et les voilà tous à brailler.

— Eh! qui que n'en ferons? qui que n'en ferons? Tu ne sais pas, femme? Faut chauffer le four ben chaud, ben chaud, et puis nous la

fouterons dedans. N'y a que par thio (ce) moyen que ne pouvons en venir à bout.

Voilà qu'il chauffe le four bien chaud, bien chaud, bien chaud; empoigne la moitié de geau, la fout au fond du four.

— Vienne, Vienne, Vienne, si tu ne sors pas de mon cu, ne sons tous perdus!

La Vienne sortit de son cu; elle emporte le four; ah! il ne tint pas longtemps, le four, non! Et les voilà encore bien désolés!

— Eh bien, qui que n'en ferons? qui que n'en ferons?

— Ah! tu ne sais pas, l'homme! que dit la femme, faut que nous la mettions coucher entre nous autres deux. Nous la chaucherons (presserons) tant, que n' l'étoufferons ben!

Voilà qu'ils la mirent entre eux deux. Les voilà à pousser, chacun de leur côté; ils poussaient, ils poussaient, autant que 'ls avaient de force, pour tâcher de l'étriper.

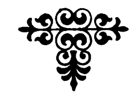
— Bergots, bergots, bergots, si vous ne sortez pas de mon cu, ne sons tous perdus!

Voilà tous les bergots à sortir de son cu, et brrr, brrr, et fourrent dans les oreilles et dans le nez, et piquent de tous les côtés.

— Femme, femme, apporte la bourse, que n' payions la petite moitié de geau!

Ils apportèrent toute sa bourse. Elle prend sa bourse, et puis elle s'en retourne chez son

ıtre, et le petit maître était content, lui!
t peut-être bien deux ou trois millions,
. Lui qui n'avait rien!



— Disez (dites) donc! Vous ne savez pas ce qu'elles disent de nous autres? Elles disent qu'elles veulent nous tuer pour leur carnaval. Allons! faut partir, faut nous en aller, fout' not' camp dans les bois!

Les voilà partis dans la forêt, tous les trois, comme trois voyageurs. En étant bien loin, bien loin, bien loin! c'est qu'ils se lassaient. Le jars était las. Que dit le jars :

— Ma pauvre treue, peux plus aller plus loin; i seus las!

— Et ben! coupe du bois, i va te faire une loge!

Mon jars coupe du bois, et la treue lui fit une loge.

Les voilà partis encore plus loin. Le geau en dit autant :

— Ah! treue, i seus ben las!

— Hé ben! coupe du bois! i vas te faire une loge!

Allons! voilà la treue qui part encore plus loin, et elle se trouve fatiguée, elle tou (aussi); et elle se mit à couper du bois, et puis elle se fit une loge.

Et le loup, en se promenant, aperçut ces loges. Il va à la loge du jars.

— Oh! qu'il dit, jars, ouvre-moi la porte! O (il) fait tant de fré)froid)! Ouvre-moi donc la porte!

— Oh! i n' veux pas! Tu m' mangerais, moi et mes petits!

— Ah! si tu n' veux pas m'ouvrir la porte, i vas monter sur la maison, péterai, vessirai, défoncerai la maison, et mangerai toi et tes petits.

— Ah! tant pis! i veux pas te loger! montes-y, si tu veux!

Il monta sur sa maison, péta, vessit, défonça la maison : mangea le jars et ses petits.

Le lendemain, qu'il fut désoûlé, il s'en va à la loge au geau.

— O geau! Ouvre-moi la porte, va! O (il) fait tant de fré! Ouvre-moi la porte!

Oh! i n' veux point, parce que tu m' mangerais, moi et mes petits!

— Si tu n' veux pas me l'ouvrir, i vas monter sur ta maison; i ferai ben comme au jars, va : i péterai, vessirai, défoncerai la maison, mangerai toi et tes petits!

— Ah! montes-y, s' tu veux! I n' veux pas te l'ouvrir.

Il monta sur la maison, péta, vessit, défonça la maison, mangea le geau et ses petits.

Le lendemain, il s'en va à la loge de la truie.

— O truie, ouvre-moi donc la porte! O fait tant de fré! I tremble. Ouvre-moi la porte, i voudrais me chauffer!

— Oh! i n' veux point te l'ouvrir! Tu m' mangerais, moi et mes petits!

— Oh! si tu n' veux pas me l'ouvrir, i vas monter sur ta maison; i ferai ben comme au jars et au geau, va : i péterai, vessirai, défoncerai la maison, mangerai toi et tes petits !

— Ah! montes-y, s' tu veux! I n' veux pas te l'ouvrir.

Il monta sur la maison, péta, vessit, pissa, chia : ne put pas défoncer la maison. Le voilà qui descend.

— Ah! eh ben! tu ne l'as pas défoncée?

— Hé non! i ne l'ai pas défoncée. Ouvre-moi la porte, va! O fait tant de fré!

Il ne savait pas comment faire pour la joindre. Qu'il dit :

— Dis donc, treue, tu sais bien qu'y a des pommiers, là-bas? Hein! que les pommes sont ben mûres! Veux-tu que n'allions en chercher?

— Ah! i veux ben! qu'elle dit.

— Hé ben! à quelle heure partirons-nous?

— Faut partir à une telle heure! T'as qu'à te trouver dans un tel endroit, n'apporterons une jolie provision; n'aie pas peur!

Voilà ma truie qui ne perd pas de temps, et n'attend pas l'heure; passe par un autre côté et s'en va chercher tout son faix de pommes.

— Oh! dis-donc, treue, tu m'as joué un joli

tour! T'es point venue, dis-donc, que tu m'avais si ben dit que tu viendrais!

— Ah! i n'y ai pas été? Eh! si fait ben, i ai été! Ol (c')est ben toi, mais, qui y était pas, grand sot! Vois-donc tous les curots (trognons) à ma porte, là! N'en avons tant mangé, tant mangé!

— Eh ben! i te prie, ouvre-moi la porte, va! I ai trop de fré! ouvre-moi la porte!

— Ah! i n' veux point, tu m' mangerais, moi et mes petits!

— Té, dis-donc, tu ne sais pas, tu sais ben cette vigne, qu'est là-bas? Ah! que les raisins sont ben mûrs! 'ls sont si noirs! Si tu voulais venir, n' irions en chercher!

— Ah! i veux ben. T'as qu'à te trouver à une telle heure, dans un tel endroit! t'es sûr qu'i y irai.

Voilà ma truie qui ne perd pas de temps; elle s'en va bien vite à la vigne, par un autre chemin, et mange des raisins et en apporte tout son faix.

Mon chétif loup l'attend encore en impatience, là, jusqu'au lendemain.

Il retourne à la porte de la treue.

— Ah! treue, t'es ben venue, dis donc, comme tu me disais hier au soir?

— I n'y ai pas été? Eh! grand sot, regarde donc toutes les râpes, là, qui sont devant la

porte ! I en ai mangé au moins une demi-bâssée. Ol est ben toi, mais, que t'as manqué, que tu ne t'y es pas trouvé, n' t'ai point vu !

— Oh ! i t'en prie, ouvre-moi la porte, i ai trop de fré ! Ouvre-moi la porte !

— Ah ! non, i n' veux point, tu m' mangerais, moi et mes petits !

Le lendemain, précisément, se trouvait la foire à Verrières. Le loup dit à la treue :

— Dis donc, treue, (Il voulait bien assez la prendre, mais il n'était pas si rusé comme elle) ol est demain la foire à Verrières, veux-tu que n'y allions ?

— Ah ! i veux ben ! qu'a dit, allons-y !

— A quelle heure partirons-nous ?

— Faudra partir à une telle heure. T'auras qu'à te trouver dans un tel endroit, n'irons ensemble, ne manque pas !

Voilà ma truie qui se lève de bon matin, et elle s'en va à la foire, se dépêche de faire sa foire, achète une ponne ; elle prend sa ponne dessus ses épaules, et la voilà partie. En s'en retournant, elle vit de loin le loup qui y allait à son tour.

— Eh ! mon Dieu ! qu'elle dit, i seus perdue !

La voilà qui pose sa ponne ; elle se cache dessous. Le loup arrive, fait le tour de cette ponne. Il sentinait comme un gros nigaud ; il aperçoit le truton (trou) de la ponne ; le voilà

e sa grand' jambe; il pisse par le truton
onne, sur la treue, et puis s'en va.
eue, qui regardait bien doucement par-
s; d'abord qu'elle le vit loin, elle s'ar-
le dessous la ponne, emporte la ponne
uve à la maison.
ir, quand le loup vint, il s'en va encore
rte.
é ben! dis donc, treue, t'es pas venue
même à la foire à Verrières?
h! i n'y ai pas été? Tu me fais ben un
çon! I apportais ma ponne, i étais cachée
s; t'es venu pisser par le truton; t'as
t pissé sur moi; tu m'as toute couverte
isse!
'étais dessous? Ah! s'i ou avais su! Ah!
ivre treue, va, ouvre-moi la porte, i t'en
, ouvre-moi la porte!
avait mis une grand' pleine chaudière
hauffer au feu, et elle ouvre la porte au
elle le fait entrer; elle le fit mettre dans
, et ses petits gorets (cochons) étaient de
Elle avait fait un bon feu sous cette
te.
loup regardait les petits gorets :
mangerais ben ce qui biscouette, bis-
de la couette (remue, remue de la queue)!
m'man! tu n' sais pas ce que compère le
it?

— Non!

— Il dit qu'il mangerait ben ce qui biscouette, biscouette de la couette!

— Est-ou vrai, compère le loup?

Elle faisait son ménage, elle faisait ses lits.

— Eh non! Eh non! i dis que ton pot bouille ben!

Allons, un petit moment après, voilà que loup dit encore :

— I mangerais ben ce qui biscouette, biscouette de la couette!

— O m'man! Tu n' sais pas ce que compère le loup dit?

— Non!

— 'l dit qu'il mangerait ben ce qui biscouette, biscouette de la couette.

— Est-ou vrai, compère le loup?

— Eh non! Eh non! i dis que ton pot bouille ben!

C'était vrai que le pot bouillait bien.

La voilà qui court à la porte. Elle vient au galop, toute désespérée.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu! pauvre loup! Si tu voyais ce qui vient, les chasseurs, les chiens, les gendarmes, tout vient, à poste de chevaux, pour te chercher.

— Eh! ol (c') est pas vrai, toujours?

— Eh! si fait! Ol est vrai!

— Eh! là où qu'i vas me mettre? Eh! là où qu' i me cacherai?

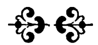
— Té! Tu n' sais pas? Mets-toi dans cette barrique! Ben vite, ben vite! Mets-toi dans cette barrique!

— Qui que tu mettras sur moi?

— La grelle (le crible).

Voilà qu'elle met la grelle sur la barrique; elle empoigne sa pleine chaudière d'eau, la jette dessus la barrique, dans sa grelle. Voilà le loup qui brûlait dans cette eau bouillante! Il donne un coup de tête; il sauta et il se sauvait, tout brûlé! Voilà ma truie qui s'empresse, elle monte sur sa maison :

Guette au Dorat
Le loup tout plat!
Guette aux bergers de Confolens
Le loup tout bouillant!







III

LE CONTE DE LA CHÈVRE, DU RENARD ET DU LOUP.

Il y avait une fois un homme et une femme. Ils avaient une chèvre et un jeune garçon qui la gardait. Le soir, quand elle était rendue, le maître lui demandait :

— Es-tu ben soûle, chèvre?

— Ah! i ai moyen d'être ben soûle! Le berger qui m'a gardée m'a ben assez chebrellée (maltraitée (?))!

Le lendemain, il envoie la femme la garder. Le soir, qu'elle fut rendue :

— Eh ben! Es-tu ben soûle, chèvre?

— Ah! i ai moyen d'être ben soûle! Le berger qui m'a gardée m'a ben assez chebrellée!

Ça le faisait bisquer (enrager). Il va la garder

lui-même. Le soir, quand il l'eut ramenée, il lui demande encore :

— Eh ben ! Es-tu ben soûle, chèvre ?

— Ah ! i ài moyen d'être ben soûle ! Le berger qui m'a gardée m'a ben assez chebrellée !

La colère prend l'homme de voir cette mauvaise bête de chèvre se plaindre comme ça, il empoigne sa serpe, coupe une jambe à la chèvre, et puis l'envoie dans les bois.

Cette chèvre s'en va bien avant dans les bois, coupe du bois, fait une jolie loge ; elle eut des petits chebitons (chevreaux). Et elle s'en allait faire arranger sa jambe ; elle disait à ses petits chebitons :

— Quand je vous dirai :

Chebiton, chebitène,
Ouvre la porte à ta mère,
Qui vient de Saint-Jarre
Faire arranger sa jarre (jambe),
Qui vient de Poitiers,
Faire arranger son pied,
Qu'apporte un bouquet de brou
Pour ses chebitous,
Bé !

vous m'ouvrirez la porte.

Le renard, qui était caché derrière la loge, si tôt qu'elle fut partie, il s'en va à la porte, il dit :

Chebiton, chebitène,
Ouvre la porte à ta mère,
Qui vient de Saint-Jarre
Faire arranger sa jarre,
Qui vient de Poitiers,
Faire arranger son pied,
Qu'apporte un bouquet de brou,
Pour ses chebitous,
Bé !

Et bien vite les petits chebriâts (chevreaux) ouvrirent la porte. Le renard entre, saute dans la mée [1], mange du fromage tant qu'il put en manger ; 'l en empoigne et puis s'en va. Dans son chemin, il rencontre le loup, il dit :

— Té ! renard, où que t'as pris ce fromage ?

— Ah ! i l'ai pris là-bas, chez la chèvre ! Ah ! i n'y en manque pas, va ! Vas-y en chercher toi-même.

— Ils voudront pas m'ouvrir la porte.

— Ah ! si fait ben ! T'as qu'à dire :

Chebiton, chebitène,
Ouvre la porte à ta mère,
Qui vient de Saint-Jarre
Faire habiller sa jarre,
Qui vient de Poitiers,
Faire habiller son pied,

1. Huche au pain.

Qu'apporte un bouquet de brou
Pour ses chebitous,
Bé!

ils t'ouvriront bien la porte!

Mon loup s'en va à la porte des chebitous :

Che-bi-ton, che-bi-tène,
Ouvre-la-porte-à ta mère,
Qui-vient-de Saint-Jârre,
Faire ar-ran-ger sa jârre,
Qui-vient-de Poitiers
Faire habiller son pied,
Qu'ap-porte un bou-quet de brou
Pour ses che-bi-tous!
Bé!

— Oh! ça n'est point notre mère, ça n'est point notre mère!

Ils ne voulurent pas ouvrir la porte. Il retourne trouver le renard.

— I n'ont pas voulu m'ouvrir la porte, va!

— Comment donc que t'as dit?

— J'ai dit :

Chebi-ton, che-bi-tène,
Ouvre-la-porte à ta mère
Qui vient de Saint-Jârre
Faire ar-ran-ger sa jârre
Qui-vient-de Poitiers

Faire habiller son pied.
Qu'ap-porte un bouquet de brou
Pour ses che-bi-tous,
Bé!

— Eh! grand sot! c'est pas de même que fallait dire! I t'avais ben dit, comme i fallait dire; i fallait dire :

Chebiton, chebitène,
Ouvre la porte à ta mère,
Qui vient de Saint-Jarre
Faire arranger sa jarre,
Qui vient de Poitiers
Faire habiller son pied,
Qu'apporte un bouquet de brou
Pour ses chebitous,
Bé!

— Ah! ben donne-moi donc de ton fromage, va!

Mon renard était monté sur un chêne qu'était cintré, qui se trouvait sur une fontaine et il avait monté avec lui une grosse pierre blanche qui ressemblait au fromage. Le loup qui ne cessait pas :

— Oh! donne-m'en donc, va! Donne m'en donc de ton fromage!

— Ah! t'en veux donc? qu'il dit. Allons, approche-toi là, ben droit; bade (ouvre) la gueule.

Le voilà qui s'approche bien près de la font, il bade une gueule, là, en haut; voilà mon renard qui jette cette grosse pierre dans sa gueule, lui casse toutes les dents; il ne put pas la tenir; tombe dans la font :

— Oh! qu'l est dur ton fromage, renard!

— Ah ben! à c't'heure, faut que tu tarisses la font pour le trouver, pour le manger!

Voilà qu'il se met après boire, fali fala, fali fala, fali fala! Tant mais il en buvait, tant mais il y en avait. Voilà qu'il en but tant que la peau du ventre lui en péta. Une colique, qu'il ne pouvait pas supporter; il se rollait (roulait) partout, se rollait partout :

— Ah! qu'i ai de malheur! I seus mort; la colique me tue; i peux pas ranger (tenir) dans ma peau de ventre!

— Ah! arrête, arrête! viens avec moi! I m'en vas te faire désoûler; i m'en vas te faire guérir!

Voilà mon renard qui l'emmène derrière des buissons, qu'y avait beaucoup de bergères et des chiens qui gardaient leurs troupeaux. Il le fait passer par un pas, pour sauter, pour prendre une ouaille. Mon renard va bien vite du long les bergères; se met à avertir les bergères :

— Guette, guette! Les bergères! Le loup qu'est après vos ouailles! Guette!

Voilà les bergères, elles se lèvent, et les chiens, ta, ta, ta, ta! Elles jettent les coiffes (bonnets),

les filasses et courent après le loup. Le malheureux loup à se sauver, avec les chiens toujours sur lui. Ah! elles le firent désoûler, elles le firent guérir! Il en pissait, foirait partout! Les chiens lui arrachèrent toute la queue.

Voilà le renard, après, qui s'approche de lui :

— Ah! ah! t'es ben désoûlé, pas vrai?

— Ah! taise-toi donc! Tu voulais ben me faire manger! Ah! vois donc ma pauvre queue! Les chiens me l'ont tout arrachée.

Et mon renard avait pris toutes les filasses, tous les pouperons des bergères, d'au tandis qu'elles couraient le loup.

— Ah! tu vois ben qu'i me l'ont tout arrachée!

— Ah! dis donc, loup, i ai ben de quoi t'en faire une, moi; t'en ferai ben une, moi!

Voilà mon renard avec ce chanvre, qui lui empoigne encore un peu de poil au-dessus de la queue, qui tortillonne (entortille) ça, qui lui fait une grand'queue, longue comme d'ici là-bas.

Dans un moment, le loup dit au renard (il avait eu chaud!) :

— Ah! n' fait pas chaud, là! n'ferions ben d'aller quelque part; n'allumerions du feu!

— Ah! i veux ben! qu'il dit, allons là-bas, y a des fagots; n'en allumerons!

Ils mirent le feu dans une berge de fagots. Ça faisait une flamme! Ils étaient là autour qui

se chauffaient là le jabot. Quand la flamme fut un peu amortie, voilà mon renard qui dit :

— Ah ben! loup, faut ben nous amuser à c't'heure ! faut voir auquel qui sautera le mieux !

Voilà mon renard qui prend son petit lan (élan); saute ce feu, houp ! comme de rien faire.

— Allons ! à ton tour, loup !

Voilà mon gros pataud de loup qui prend son élan lui aussi; il saute; sa queue tombe dans le feu; le feu après !

— Eh! i brûle! I brûle! A mon secours! I brûle ! i brûle!

Il se rollait (roulait), il se rollait. Ça lui brûla une partie de son poil.

Allons, ils restèrent un bon moment après à se reposer; mais le loup qui n'avait rien dans le ventre, aurait bien voulu manger. Les voilà partis à la chasse tous les deux, pour tâcher de prendre quelque chose. Il tombèrent sur une grosse truie; l'apportèrent dans leur loge; ils en mangèrent chacun un petit peu, pas guère, pour commencer; le loup en aurait bien mangé mais (davantage) !

Ils avaient entrepris un essart (défrichement) à faire, peut-être bien quatre ou cinq boisselées [1].

1. La boisselée, contenance de dix ares.

— Allons! qu'il dit, à c't'heure, faut aller à notre ouvrage; faut travailler.

Les voilà partis tous deux à leur chantier; les voilà à travailler d'un bon cœur là tous deux, auquel qu'en ferait le mais (plus). Mon renard, de temps en temps, tournait la tête derrière; il faisait sa petite voix : Hep, hep!

— Ta, ta! qui qu'o y a? 'ls m'appellent, ta, là-bas; 'ls m'appellent pour tenir un fillou (être parrain). Faut ben qu' i y aille!

Voilà mon renard qui fait un détour; se rend à la loge; mange tout son plein ventre de la treue. Il s'en retourne encore à travailler.

— Ah! mon Dieu! mon pauvre loup! 'ls me débauchent, là! Sont-ils terribles de m'appeler comme ça. Ah! dépêche-toi, va, toi, dépêche-toi bien!

Un moment après :

— Hep, hep!

— Ta! 'ls m'appellent ben encore! Ah! faut pourtant ben qu'i y aille!

Il retourne manger encore tout son plein ventre de la treue, à seule fin qu'elle était quasiment toute mangée, la treue!

La nuit vint, il était temps de s'en aller; ils se rendent à la loge. Mon loup met le pied dans la loge; il vit que la treue était toute mangée. Le renard entre d'un air en colère :

— Méchant gourmand de loup! Tu m'as ben

fait la farce! D'au tandis qu'allais tenir mes fillious, tu venais manger la treue, toi!

— O n'est pas vrai! ol est bien toi, mais, qui l'as mangée!

— N'allons-ou savoir, si ol est moi ou toi; n'allons nous coucher, tous deux, chaque côté de notre feu; et puis celui qui aura pissé sous lui demain matin, c'est ben lui qui l'aura mangée!

Mon malheureux loup, bien d'accord! Dans la nuit, mon renard se lève; il s'en va pisser une bonne dallée (? quantité) entre les jambes du loup.

Le matin, quand ils furent réveillés, a fallu visiter les places, lesquels avaient pissé sous eux. Voilà mon renard :

— Tu vois bien que ce n'est pas moi qui l'ai mangée! Tu vois ben! ma place est sèche. Viens voir la tienne.

Ils regardèrent dans la place au loup. C'était tout mouillé, tout mouillé!

— Ah! tu vois bien que c'est toi qui l'as mangée! Ah! coquin de loup, tu mériterais qu'i te ferais fusiller!





IV

LE MERLE ET LE RENARD

Le renard, tout en se promenant le long des buissons, il trouve un petit merle qu'était pris à un arçon, et rien de plus pressé, d'aller tout de suite, pour engouler le merle, pour le manger.

— Ah! mon Dieu! que dit le merle, et qui que tu feras de moi? T'en as qu'une goulée! Vlà des femmes qui viennent là-bas, qu'apportent des œufs, du fromage à Verrières! I te ferai bien mieux soûler; détache-moi vite!

Le renard a bien cru; il a détaché le merle.

Le merle s'en va à ces femmes, en voltigeant, en voltigeant, en voltigeant, comme s'il avait eu les ailes cassées.

— Té, que dit une femme, eh! vois donc ce petit merle; 'l a les ailes cassées; 'l n' peut pas voler.

Et bien vite elle courut ce merle, prête à mettre les mains dessus, prête à mettre les mains dessus.

Les femmes bien vite de poser leurs paniers pour être plus libres, et de courir.

Mon renard fait un détour; il arrive aux paniers, mange les poulets, les œufs, les fromages ; ah ! s'en fit un joli plein ventre !

Mon merle, qu'allait toujours comme ça au moins deux cents mètres de loin, le voilà quand il vit que le renard était soûl, le voilà qui s'enlève bien vite au-dessus des femmes, dans l'air du temps. Il se mit à flûter, à chanter, à flûter, ah !

Les voilà qui se regardent l'une l'autre :

— Ah ! ce merle ! on aurait dit qu'i n' pouvait pas voler ! Ah ben ! ol (c')est un joli tour qu'il nous a fait !

Et les voilà qui s'en retournent pour vouloir prendre leurs paniers; elles trouvent les œufs, les poulets, les fromages, tout mangé ! Elles se mirent à brailler.

— Ah ! que n'avons de malheur ! N'avons perdu nos œufs, nos poulets, nos fromages, ah !

Et au lieu d'aller à Verrières, elles retournèrent chez elles, toujours braillant.



V

LE LION, LE LOUP ET LE RENARD

Autrefois, vous savez que tous les animaux avaient un roi, et le roi c'était le lion. Un jour, le roi a tombé bien malade, et tous les animaux allaient à son secours pour tâcher de le guérir. Voilà, en partant, le loup qui va trouver le renard ; qu'il dit :

— Mon pauvre renard, faut aller voir notre roi, parcequ'il est ben malade, pour tâcher de le guérir,

Mon renard répond :

— Ah ! i me fous ben de notre roi, va, aussi ben comme de toi ! I voudrais que vous seriez crevés tous deux.

Le loup s'en va bien vite chez le roi,

— Bonjour, notre roi ! Et c'ment allez-vous ?

— Ah ! i n' seus pas guère mieux, mon pauvre loup !

— Ah! notre roi! I ai ben voulu amener le renard; mais il m'a dit qu'il se foutait du roi aussi ben comme de moi! Il voudrait que nous serions crevés tous deux.

— Pas possible! Oh bien, il sera puni.

Tout d'un coup, le renard arrive, d'un air essouflé, grand chaud.

— Hé! Bonjour, notre roi! Et c'ment allez-vous? Voilà le quatrième jour, qu'i n' fais que courir pour trouver un remède pour vous guérir!

— Et quel remède?

— Mon bon roi, c'est d'écorcher un loup tout vif, et vous piéger (envelopper) dans la peau.

Le loup, qui était là, qui répond :

— O (ce) ne sera pas moi, toujours! I seus ben trop vieux!

— Et quel âge as-tu, loup?

— I ai sept ans.

— Précisément. Ol (c')est juste de l'âge qu'o le faut.

Voilà bien vite les domestiques à se mettre à écorcher le loup tout vif. Et ils envoyèrent le loup tout dépouillé, en ne lui laissant rien qu'un peu de poil au bout des oreilles. Si vous aviez vu ce pauvre animal, comme il était laid! Quand il a arrivé dans sa famille, personne ne le reconnaissait, et le pauvre diable, il a vécu trois ou quatre jours, et puis il est crevé. Le roi a guéri; il a mandé (fait venir) le renard; le renard y a été, et puis le roi l'a décoré.



VI

LE RENARD ET L'ECUREUIL

Le chat-écuriou (l'écureuil) et puis le renard se promenaient sur la côte de la forêt, et ils tombèrent dessus une bande de prots. Voilà mon renard qu'empoigne un prot; bien fier de lui. Mon petit chat-écuriou ne pouvait point porter ce prot si loin; il s'en va suivre le renard. Mon renard, bien content de lui, s'en allait toujours en disant :

— Ah ! que mon dindon s'en va être bon ! Ah ! que mon dindon s'en va être bon !

— Mais, renard, ne dis donc pas ton dindon; dis donc : notre dindon !

— Ah ! vois-tu, chat-écuriou, ol est un dit-on que j'ai comme ça : Ah ! que mon dindon s'en va être bon ! Ah ! que mon dindon s'en va être bon !

En arrivant à la pisserotte [1], il y avait là de gros chênes, il en reste encore d'ailleurs, voilà mon chat-écuriou qui sondait bien le coup, il dit au renard :

— Mais, pauvre renard, t'es ben las, depuis le temps que tu portes le dindon! Donne donc qu'i le porte à mon tour.

— Ah! i veux ben! que dit le renard!

Mon chat-écuriou ne perd point de temps; en arrivant sous le chêne, il saute dessus une branche avec le prot et mon baîllaud (nigaud) de renard le regardait. Moi qui voyais ça, c'était trop joli à voir! Le pauvre renard se trouvait aussi nigaud là-dessous, lui, qui l'avait porté de si loin, et puis ne pouvoir pas en manger! Le chat-écuriou se met à en manger, en disant :

— Ah! que mon dindon, il est bon! Ah ah! renard! dis donc, à c' t'heure, dis donc ton dindon! Ah! que mon dindon, il est bon!

— Ah bah! donne-m'en donc, va! moi qui l'ai apporté de si loin! Donne-m'en donc, va!

Mon chat-écuriou lui jette quelques bouchons de plume; il y avait un peu de peau avec! Hein! mon renard léchait ça; il mangeait ça, la plume, et l'autre mangeait la chair. Quand mon chat-écuriou fut bien soûl, il met son prot au travers de deux branches, bien solidement, et il s'es-

1. A l'entrée de la forêt de Lussac.

suyait la moustache, se torchait le bec; mon renard, qui avait bien envie de lui jouer un tour! Voilà qu'il dit au chat-écuriou :

— Ah! qu'i ai vu que ton père sautait ben!

— Ah! i saute ben moi tou, va!

Y avait deux chênes, n'étaient pas trop loin l'un de l'autre.

— Ta, tu vois ben, de là où que t'es, ton père aurait sauté dessus ce chêne-là.

— Ah! i sauterai ben moi tou.

Voilà qu'il se met bien au bout de la branche, prend un élan, houp! saute dessus l'autre chêne.

— Ta, tu vois ben, t'as sauté, mais i ai vu qu'l aurait sauté de là, où que t'es, dessus celui-là!

Et qu'il était bien plus loin!

— Ah! i y sauterai p' t'être ben moi tou.

Le voilà qui prend son élan, houp! mais le chêne se trouvait trop loin, il a tombé au pied. Le renard qu'arrive là, au galop, pour l'engouler, mais mon chat-écuriou donne une ébraillée :

— Eh! renard, laisse-moi donc!

Le renard eut peur; s'arrête; le chat-écuriou prend un élan, saute dessus le chêne, et le voilà sauf.

— Ah! oui, t'as ben voulu m'attraper; viens, viens me faire sauter!

Le renard qu'avait faim, il se tourmentait pour manger. Voilà dans la nuit, précisément

là où qu'ils avaient pris le prot, dans la vigne de la Clairgeaudrie [1], il faisait un fort temps, il faisait des éclairs. Précisément le maître de la vigne était caché dedans avec un fusil.

Chaque fois qu'il venait des éclairs, il voyait clair, il sautait après les grappes de raisin en disant : Fais mais (encore) ! — Chaque éclair, il sautait encore après : Fais mais !

Mais le maître de la vigne qui voyait ça, ne perdait pas de temps. Chaque fois qu'il éloisait (faisait des éclairs) il mettait le bout du canon à droit le renard. Comme il voulait dire : Fais mais ! Pan ! Le fusil part.

Bouche, bouche, bouche !

Il ne commandait plus de faire mais, eh ! il disait de boucher.

1. Métairie sur le côteau, à l'entrée de la forêt de Lussac.



VII

LA VIEILLE BONNE FEMME ET LE CHAT

Une fois, il y avait une vieille bonne femme, qui avait un chat, et, tous les soirs, elle allait à la veille. Elle a dit à son chat de brasser son fromage; il en a tombé un petit bout sur sa patte, et puis il l'a goûté. Il l'a trouvé si bon, il l'a tout mangé! La vieille arrive.

— O chat! Où que t'a mis mon fromage?

— Dans la mée!

— Où donc ça, dans la mée? I ne le vois pas!

Elle prend un bâton, et puis elle tape dessus le chat, tant qu'elle pouvait.

Le lendemain, au soir, elle va encore à la veille. Mais, cette fois, elle met son chat dehors.

Le chat s'en va. Il trouve une poule :

— Où que tu vas, chat?

— Suis-moi, tu le sauras!

Un petit bout plus loin, il trouve un jars :

— Où que tu vas, chat?

— Suis-moi, tu le sauras!

Un petit bout plus loin, il trouve un mouton :

— Où que tu vas, chat?

— Suis-moi, tu le sauras!

Allons, les voilà qui s'en retournent à la maison, chez la vieille bonne femme. Ils trouvent la porte barrée (fermée). Le chat a dit :

— Comment faire pour entrer?

Et puis, le mouton a dit :

— Moi, j'ouvrirai bien la porte.

Il tape un coup de tête dans la porte, défonce la porte. Les voilà tous entrés, la porte refermée.

Et puis, le chat a dit :

— Moi, je me mettrai dans les cendres!

Et puis, le jars a dit :

— Moi, je me mettrai dans le seau!

Et puis, le mouton a dit :

— Moi, je me mettrai dans le lit!

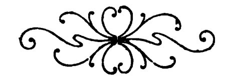
Et puis, la poule a dit :

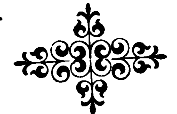
— Moi, je me mettrai sur la planche, au plancher!

Allons, la vieille arrive. Elle a voulu gratter les cendres, pour rallumer le feu : le chat l'a grafignée (égratignée); elle a voulu aller boire : le jars l'a mordue au nez; elle a voulu aller se

oucher : le mouton lui a donné un coup de ète, il l'a fait sauter dans la place (au milieu de a chambre). La vieille a voulu s'écrier : la oule lui a fait caca dans le bec.

(Raconté par Alexandrine Pineau (6 ans).







V

FACÉTIES ET BONS TOURS

MOINES ET CURÉS

I

LES TROIS MOINES

Trois moines fréquentaient une femme; allaient la voir souvent. Un jour, son mari et elle se sont fait le mot pour tâcher de les empêcher de venir. Le soir, le premier qui arriva, tape à la porte : Pan! Pan!

— Qué ça?

— C'est moi! Ouvrez la porte!

— Entrez! mon mari n'est pas là.

Il entra. Elle le fit asseoir au coin du feu. Les voilà à causer. Un petit moment après, il en vint un autre : Pan! Pan!

— Qué ça?

— C'est moi! Ouvrez la porte!

— Hé, mon Dieu! voilà mon mari qui vient! Hé! Là où qu'i m'en vais vous mettre? Fourrez-vous dans le four! Mettez-vous à la droite!

Elle ouvre la porte. Le deuxième entre; s'assit du long le feu, comme l'autre. Un moment après il en vint encore un autre : Pan! Pan!

— Qué ça?

— C'est moi! Ouvrez la porte!

— Hé, mon Dieu! voilà mon mari qui vient! Hé! Là où qu'i m'en vais vous mettre? Fourrez-vous dans le four! Mettez-vous à la gauche!

L'autre rentre; s'assit encore du long le feu.

Un moment après, le mari tape à la porte : Pan! Pan! Pan!

— Hé, mon Dieu! voilà mon mari qui vient! (C'était bien vrai de ce coup). Eh! là où qu'i m'en vais vous mettre? Fourrez-vous dans le four! Restez au mittan (milieu)!

L'homme rentre avec un gros fagot.

— Est-ou temps d'allumer le four?

Elle répondit : Oui!

Le voilà qui met son gros fagot dans le four;

l'avait de la peine à entrer; à pleine gueule. Il fit brûler mes trois moines.

Quand ils furent brûlés, qu'en faire? Il y avait un homme, pas bien rusé, un voisin. S'en va le trouver :

— O y a un homme qu'est mort, là, comben que tu me prendrais pour le porter dans la rivière?

— Vous me donnerez trois francs!

— Allons! bon. Porte-le dans la rivière; t'auras trois francs.

Ils prirent un sac; fourrèrent le moine dedans, et puis il le foutit sur ses épaules; partit à la rivière; le foutit dans l'eau.

Voilà mon homme qui retourne à la maison, en croyant d'avoir ses trois francs. Voilà les gens de la maison qui firent leurs étonnés :

— Tu ne l'a pas jeté dans l'eau, donc?

— Eh! si!

— Eh! vois donc! Il est rendu avant toi. Tu le vois bien?

— Ah! mon Dieu! je le jetterai si avant qu'il ne retournera point.

Voilà qu'il le remet dans le sac; met son sac sur ses épaules; le porte encore. Il le jette bien plus avant que l'autre.

Revient à la maison, en croyant, bien sûr, de ne pas le trouver. Voilà les gens de la maison qui font leurs étonnés :

— Tu ne l'as encore pas jeté dans l'eau, donc?

— Eh! si!

— Eh! vois le donc là! 'l est rendu o y a longtemps!

Voilà un homme au désespoir; qu'il l'avait jeté joliment plus avant que l'autre :

— Ah! mon Dieu! qu'il dit, c'est ben malheureux!

Il le fourre encore dans le sac. C'était le troisième. Pour ses trois francs, il en portait trois, comme bien entendu. Le voilà qui le jette encore bien, bien plus avant que l'autre, en disant :

— Tu ne t'arracheras pas, va!

Le voilà qui s'en retourne. En s'en retournant, passe un malheureux curé qui était monté sur une jument, qu'allait plus vite que lui.

— Ah! qu'il dit, m'étonne pas si t'es plus tôt rendu que moi! t'as six jambes, et moi j'en ai que deux! N' m'étonne pas!

Il court après; l'empoigne et le jette dans l'eau encore plus avant que les autres, et puis, il s'en retourne au galop se faire payer :

— Ah! n' m'étonne pas, s'l était rendu avant moi : 'l avait six jambes et moi deux! Oh! i n' retournera pas à c't'heure, allez! L'est ben resté dans l'eau, l'est ben noyé!

Il reçoit ses trois francs, et puis s'en va.

II

LE CURÉ BATTU ET PAS CONTENT

(Chanté) Ma femme joue du violon,
La servante du rigodon
Et le curé de la flûte (bis)!

VOILA la femme qui tombe malade; du moins si elle n'était pas malade, elle faisait la malade; elle faisait semblant d'être bien malade, bien malade!

— Ah! mon pauvre homme, qu'elle dit à son homme, i vas mourir!

— Ah! ma pauvre femme, i faut prendre courage; tu n'en mourras pas, ah!

— Si tu veux que je guérisse, faut aller me chercher de l'eau de la mer; sans ça, t'es sûr qu'i n'en reviendrai pas!

Voilà ce pauvre homme bien décidé à partir. Il prend un couple de bouteilles pour aller cher-

cher de l'eau de la mer. (Autrefois, c'était pas comme aujourd'hui, il fallait du temps pour aller joindre la mer!) Allons! voilà mon homme parti, en disant :

— En vlà pas pour moins de quinze ou seize jours!

Dans son chemin, il rencontre un marchand, et qu'était accoutumé de loger chez lui d'autres fois.

— Ah! bonjour, mon ami! (l'appelait bien par son nom, il le connaissait bien sans doute, mais moi je ne le sais pas).

— Et où que vous allez comme ça?

— Mon cher monsieur, ma femme est bien malade; et elle me dit qu'il lui faut absolument de l'eau de la mer pour la faire guérir.

— Eh! qu'il dit, n'allez donc pas plus loin! Venez donc avec moi seulement; votre femme guérira bien sans ça.

Les voilà à s'en retourner tous deux à la maison. Voilà, en arrivant à la maison, il a mis le maître de la maison dans le panier. En ce temps-là on transportait les marchandises à dos de mulets, dans de grands paniers longs, que l'on suspendait de chaque côté du bât. Et le marchand est arrivé à la porte; il a demandé à loger comme il était accoutumé.

— Allons, que dit la femme, allons, descendez!

Il descend, défait les paniers, les entre à la maison.

— I veux entrer mes paniers à la maison, parcequ'i y a de la marchandise dedans qu'est très dangereuse.

D'abord qu'ils furent entrés, ils virent un dîner, qui était apprêté. Le curé était là, ah! Quand ça été temps, ils se sont mis à table, monsieur le curé et la femme et le marchand; et la servante servait, comme bien entendu.

Voilà quand ils eurent bien dîné, qu'ils commençaient à avoir les oreilles échauffées; voilà monsieur le curé qui dit :

— A présent, il faut dire chacun notre chanson.

— Ah oui! que dit le marchand. Commencez, monsieur le curé!

— Non! c'est la maîtresse de la maison; c'est madame qu'il faut qu'elle commence.

Allons, la voilà qui commence sa chanson :

Mon mari est en allé,
A la mer s'en est allé (bis),
Collin, Collet!
Qu'i puisse jamais retourner
Dans sa maison!

— Allons! A vous, monsieur le curé!

Je connais bien dans sa maison
Une femme à l'abandon (bis),

Collin, Collet!
Une femme à l'abandon
Dans sa maison!

— Allons! au tour du marchand, à c't'heure! Allons, marchand, à votre tour!

Dans mon chemin j'ai rencontré,
Dans mon panier j'ai ramené,
Collin, Collet!
J'ai ramené
Dans sa maison!

— Allons! au tour de la servante.

Je connais bien à son parler,
Oh! que mon maître est retourné
Collin, Collet!
Oh! que mon maître est retourné
Dans sa maison!

— Allons! A présent, messieurs, faut faire chanter mon panier. La troisième fois mon panier chantera.

Chante, panier! chante, panier! chante, panier!

Oh! si je sors de mon panier
Le curé je rabattrai
Collin, Collet!

Le curé je rabattrai
Dans ma maison!

Il s'arrache du panier, attrape un bâton, un billon de corde, et puis tape sur le curé, et tape et tape! Il massacra le curé, le laissa pour mort et puis se mit à taper sur la femme.







III

AUTRE VERSION

LE COUCOU

Il y avait une fois une femme qui se disait malade pour faire son mari cornard. Un beau jour que le curé venait la voir, voilà qu'elle dit :

— Ah, mon mari, je ne suis pas bien depuis quelque temps, je ne peux plus manger !

— Eh bien ! qu'il dit, faut penser à ce que tu pourrais manger.

— Je mangerais des concombres et des melons ; mais il n'y en a pas ici, il n'y en a qu'à Paris.

— Eh bien, je m'en vais aller t'en chercher, si ça te fait plaisir.

— Oh non ! c'est trop loin, ça te donnerait trop de peine !

— Mais si, mais si! Je vas y aller.

Le voilà qui s'habille et s'en va. Sur la route de Paris, il rencontre son roulier qui venait chercher du froment et qui lui dit :

— Où allez-vous donc? Il n'y aura personne à la maison pour me charger.

— Je vais cri (quérir) des concombres pour ma femme qui est bien malade.

— Elle est bien malade, votre femme! Vous ne savez donc pas que c'est un tour qu'elle vous joue? Revenez donc avec moi! En arrivant à la maison, vous vous mettrez dans mon panier.

Voilà que le mari se met dans son panier. En arrivant à la maison ils l'avaient vue en tablier blanc qui se promenait dans les charrières avec monsieur le curé.

La bourgeoise lui dit :

— Vous ne voulez pas charger, qu'elle dit, roulier; vous voulez bien manger avant?

— Oh oui! madame, je préfère déjeûner avant de charger; on chargera après.

Le dîner était prêt; il a fallu se mettre à table. Mais le roulier dit :

— J'ai un oiseau dans mon panier, venez donc m'aider, servante, à le rentrer; je ne veux pas qu'il ait froid; nous le mettrons près du feu.

En arrivant au milieu du dîner, la bourgeoise dit au curé de commencer une chanson. Le curé lui dit :

— C'est à vous, la bourgeoise, de commencer! Et voilà que la bourgeoise commence sa chanson :

(Sur l'air de O filii et filiæ).

Mon bon mari, il est parti,
Dessur la route de Paris,
Quérir des concombres et des melons,
Alleluia, Alleluia, Alleluia!

A vous, monsieur le curé!

J'ai un chapon à mon dîner,
Une gentille femme à mon côté,
Alleluia, Alleluia, Alleluia!

A vous, roulier!

J'ai-t-un coucou dans mon panier
Qui n'a jamais encore chanté;
Quand il chantera, tout finira,
Alleluia, Alleluia, Alleluia!

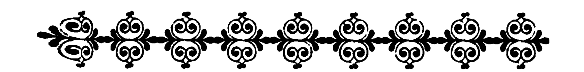
Allons, à vous, servante!

Mais je vois bien qu'vous avez raison,
Que notre maître est à la maison,
Quand il sortira, tout finira,
Alleluia, Alleluia, Alleluia!

Allons, à lui!

Qu'on ferme la porte, qu'on ôte les clefs,
C'est à mon tour de toiser le curé,
Alleluia, Alleluia, Alleluia!





IV

LE CONTE DU CURÉ ET DU MARCHAND DE COCHONS

Il y avait un homme et une femme, et l'homme était marchand de cochons. Il dit à sa femme :

— I m'en vas m'en aller à la foire, i ne vindrai pas de huit jours.

Sa femme dit :

— Hé ben! I n't'attendrai pas de huit jours.

Et puis, le curé la fréquentait, comme bien entendu. Ma foi, le curé arrive. Elle lui dit :

— Mon homme est parti à la foire ; nous ferons une petite noce.

Ils ont fait leurs préparatifs pour faire la noce : un petit gâteau, un petit barricot de vin, un petit goret (cochon) qu'ils ont fait rôtir.

Et puis, le bonhomme dans son chemin rencontre un gosse (petit garçon). Qu'il dit :

— Toi, tu vas t'en aller chez nous, et tu demanderas à loger.

Le gosse arrive, frappe à la porte. Ils étaient après faire rôtir le goret. C'était le curé qui tournait la broche.

— Qu'est ça ? que dit la femme.

— Ol (c') est moi ! que dit le petit gosse.

— Qui donc toi ?

Qu'il dit :

— Si vous vouliez me loger !

Le curé dit :

— Tu peux bien le faire rentrer, va ! Il tournera bien la broche, lui !

Allons, le gosse rentre, et puis le curé lui dit :

— Mets-toi là, petit bougre, tu tourneras la broche !

Et puis, peut-être bien une demi-heure après, le bonhomme arrive, lui, frappe à la porte.

— Qu'est ça ?

— Hé ! Qu'est ça ? Ol (c') est moi, pardié !

— Ah, mon Dieu ! Il est ben déjà de retour !

Il a fallu que la femme se lève, cache tous les préparatifs. Elle a mis le gâteau dans le tiroir de la table, le barricot de vin sous le lit, le goret sous la cheminée ; le curé s'est fourré dans la [1] rése du lit, et puis, ma foi, elle a ouvert la porte.

1. On appelle ainsi l'étroit espace laissé libre entre le lit et le mur.

Il s'en va juste au feu, regarde dans le coin, trouve le gosse :

— Qué que tu fais-là, p'tit bougre?

— I n' fais point ren, qu'il dit. J'ai demandé à loger à votre femme, et puis elle m'a fait rentrer.

— Ah, p'tit bougre! qu'il dit, est-ce que tu ne serais pas mieux domestique, non pas d'être là à ren faire?

— Ah! n' m'en parlez pas! qu'il dit. I y étais ben étou (aussi). Seulement, qu'il dit, i y étais si heureux là-bas! I gardais des grands chétifs cochons; i n' voulaient seulement pas arrêter; ils étaient si méchants! Y en a un qui m'a mordu, sortait du sang qu'était si rouge comme le vin qu'est dans le barricot sous le lit! Ah! sans vous mentir, il y en avait un petit, qu'il dit, il était aussi gros comme celui qu' est sur le coin de la cheminée.

— Sacré p'tit bougre, qu'il dit, tu me feras faire un bon souper ce soir.

— Oh! sans vous mentir, il y avait une grosse, méchante vache, qu'il dit, elle ne voulait point arrêter; elle avait des grandes cornes, qu'étaient aussi grandes comme le gâteau, qu'est dans le tiroir de la table.

Le bonhomme regarda dans le tiroir de la table, il trouva le gâteau.

— Cré p'tit bougre, qu'il dit, tu me feras faire un bon souper.

— Ah! qu'il dit, sans vous mentir, il y avait une grand' treue goronnière qui ringeait (grinçait) des dents, qu'il dit, comme le curé qui es[t] dans la rése du lit.

Le bonhomme a pris sa courge (gourdin) et il a sorti le curé de la rése du lit, oui! Et puis il a battu sa femme, il l'a battue! Ma foi! Pendant qu'il était à même!



V

SAINT-BALENTRUY

Le curé de Saint-Balentruy, près Poligny, avait, en parlant par respect, un bon cochon. Le sacristain lui dit :

— Monsieur le curé, votre cochon est bien gras, si vous le tuiez, parcequ'on pourrait bien vous le voler !

Et ma foi, il vola le cochon du curé, pendant la nuit. Et le curé de se désoler :

— Hé, mon Dieu ! qui donc a pu voler mon cochon ?

Pas moyen d'en avoir de nouvelles.

Mon sacristain, lui, en mangeait tous les jours, et ça se sentait bien assez ; chaque fois qu'il passait devant le curé, il lâchait des vents, hein ! mais le curé ne sentait rien !

Quand le cochon a été mangé, le sacristain a

ramassé tous les os, les a portés devant Saint-Balentruy :

— Ah! qu'il dit, monsieur le curé, i l'ai ben trouvé, tenez, moi, celui-là qu'a volé votre cochon! Tenez, voyez donc les os!

Le curé attrape le bâton de la croix, et cogne que je te cogne sur Saint-Balentruy; il le casse.

— Ah! qu'il dit, il n'en mangera plus de cochon!

Le sacristain lui dit :

— Hé ben, oui, monsieur le curé! Mais vous avez fait encore une mauvaise affaire là. Dans deux jours, c'est l'assemblée; le monde qui viendront pour faire leur voyage, quand ils ne trouveront plus de saint, comment feront-ils?

— Ah! T'as encore bien raison! Et comment faire? Et comment faire?

— Ah! qu'il dit, je sais un homme qui ressemble comme deux gouttes d'eau à défunt Saint-Balentruy; s'il voulait prendre sa place pour un jour!

— Assurément, assurément, c'est ce qu'il nous faut! Va donc le trouver.

Il s'en va le trouver.

— Dis-moi donc, un tel! N'avons besoin d'un Saint-Balentruy à l'église, pour le jour de l'assemblée, veux-tu nous en servir? Tu lui ressembles pas mal.

Allons, les voilà à débattre les conditions.

Mon homme s'en va voir le curé. L'affaire fut entendue pour trois francs.

Le jour de l'assemblée, l'homme est venu; il s'est déshabillé, tout nu; le sacristain l'a un petit bout peinturluré, et puis il l'a fait mettre à la place de Saint-Balentruy.

— Surtout, qu'il lui dit, ne bouge pas! Quoi qu'on te fasse, ne bouge pas et ne dis rien! Fais bien attention!

Le monde sont donc venus, et les voilà tous à faire leur voyage, à mettre des cierges devant Saint-Balentruy; les uns lui en mettaient sur les pieds, les autres entre les doigts, partout. Le malheureux, ça le brûlait, hein! Et il n'osait rien dire, d'autant que le curé, qui était là à lire des évangiles, lui lançait des œillades, pour le faire tenir tranquille!

A la fin, il vint une vieille bonne femme, vieille, vieille, toute courbée; elle n'avait plus de dents, plus qu'un crochet devant qui sortait; elle s'approche :

— Ah! mon cher Saint-Balentruy! Ah! mon bon saint, il faut ben qu'i vous bije! Ah!

Elle va pour bijer (embrasser) son gros orteil; son crochet enfonce dans le pied de Saint-Balentruy :

— Hé! sacré vieille garse! Veux-tu t'arracher! qu'il lui dit, et il lui envoie un coup de pied dans la figure, l'envoie rouler les jambes en

l'air dans l'église, et lui de se sauver de L
oui !

Et tout le monde de crier : Miracle! Miracl
Le bon Saint-Balentruy est ressuscité!





VI

LE CURÉ ET LES DEUX VOLEURS

Un jour, il y avait deux voleurs. Il y en a un qui dit :

— Qu'est-ce que nous allons voler, cette nuit?

— Ah! que dit l'autre, je sais où qu'il y a un beau mouton noir, dans une étable, je vais aller le voler.

— Hé bien! Vas-y donc! Moi, je sais là où qu'il y a des noix bien sèches, je vais aller en chercher un plein sac, et ça fera bon usage. Et le premier rendu attendra l'autre dans l'ancien cimetière, sous le gros noyer!

Celui qui avait volé les noix fut rendu le premier. Et le temps lui durait, et il cassait des noix crac, crac! et il les mangeait, en attendant.

On disait dans le pays que, toutes les nuits,

Lucifer venait dans le cimetière manger les morts et qu'on l'entendait craquer leurs os. Le curé avait dit à son sacristain qui lui en parlait un jour :

— La prochaine fois que tu l'entendras, tu viendras me chercher, pour que nous le chassions !

Effectivement, le sacristain, se trouvant à passer par là, entend l'autre qui cassait ses noix et, bien vite, court chercher le curé.

Le curé se trouvait goutteux, en ce moment.

Qu'il dit :

— Mon ami, je ne peux pas y aller de ce moment, j'ai la goutte et je ne peux pas marcher. Ça se trouve bien mal.

— Ah ! qu'il dit, monsieur le curé, ça ne fait rien ; pour vous être utile, je vas vous y porter. Montez sur mes épaules.

Le curé, effectivement, dit :

— Je vais y aller, tu vas me porter.

Monte sur les épaules du sacristain.

En arrivant dans le cimetière, ils écoutent, ils écoutent !

— Ah ! monsieur le curé, écoutez !

Crac, crac !

— Ah ! je l'entends ! Mon enfant, je l'entends !

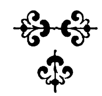
Ils s'approchent.

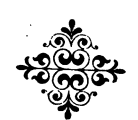
*L'*autre croyait que c'était son camarade qui

apportait le mouton, il voyait ça tout noir sur ses épaules :

— Hé ben ! qu'il dit, est-il ben gras ?

Le sacristain jette le curé par terre et prend ses jambes à son cou, ah ! il s'arrache de là, oui ! Et le curé, qui ne pouvait pas marcher s'est traîné sur les mains, le mieux qu'il a pu, jusque chez lui ; il avait une peur !





VII

LE CURÉ ET LES TREIZE LOUIS D'OR

C'ÉTAIT un curé qu'avait treize louis en or, et il y avait un homme qu'allait souvent chez lui et s'était aperçu de ça. Et voilà mon homme, un jour, il sonda qu'il n'y avait personne et puis il vole les treize louis du curé. Voilà pour garder ces louis qu'il fallait aller se confesser :

— Hé! mon cher frère, qu'avez-vous fait?

— Ah! mon père! ce qu'i ai fait? I ai volé! I ai volé treize louis.

— Oh! mon bon ami, vous êtes damné! vous êtes damné! c'est impossible, jamais vous n'aurez l'absolution.

— Ah! monsieur le curé, et pourtant je voudrais bien que vous me la donneriez!

— Eh bien! mon ami, vous ne savez pas? Si

vous voulez que je vous donne l'absolution, faut m'en donner un.

Voilà le curé qui prend ce louis.

— Bon! quatorze.

— Pardon, monsieur le curé! vous vous tompez! C'est qu'i n' vous en donne qu'un.

— Oh! je sais bien ce que je dis!

— Moi aussi, monsieur le curé.

Voilà mon prêtre qui donne l'absolution.

Le voilà parti chez lui. Rien de plus pressé, de porter ce louis avec les autres. Va te promener, il n'y avait plus rien.

Voilà mon curé qui sort, au galop, qui court après l'homme :

— Ah! je t'ai confessé, mais je te déconfesse, je te déconfesse!

— Ah! monsieur le curé, ce qu'est fait est ben fait, allez!





VIII

L'ABBÉ SANS-SOINS

C'ÉTAIT un abbé qui était très riche, et il dépensait son avoir tout en noces et en festins. Deux fois par semaine, il invitait ses métayers et ses voisins à faire bombance; et il y avait des cornemuseux et tout pour les divertir. Cela a été porté aux oreilles du roi, qui n'en fut point content.

Le roi vint avec son escorte. C'était justement un jour de noces. Si tôt arrivé, l'abbé dit aux soldats :

— Passez, passez tous à la table!... Hé bien! Et toi? Tu n'y vas pas, toi aussi? qu'il dit au roi.

— A qui parlez-vous donc?

— Hé! mais à vous. Passez donc à table!

— Apprenez que je suis votre roi!

— Ah! sire! ah!...

Voilà l'abbé bien penaud, bien ennuyé.

Le roi lui dit :

— Vous allez venir chez moi, un tel jour, et je vous demanderai quatre questions; si vous n'y répondez pas, vous êtes un homme mort!

— Hé bien, sire, qu'est-ce que vous me demanderez donc?

— Vous me direz où se trouve le milieu de la terre; combien la lune pèse; et ensuite combien je vaux.

Vous pensez si ça le mettait en peine.

— Et puis je vous demanderai ce que je pense, et vous me le direz.

Voilà un abbé bien embarrassé. Plus de noces, bien entendu. Et tout le monde était désolé : Monsieur l'abbé ne fait plus de noces!

Il avait un moulin sur un petit ruisseau qui n'avait pas beaucoup d'eau, mais enfin, c'était tout de même un bon moulin; un jour qu'il se promenait par là, le meunier vint qui lui dit :

— Mais, monsieur l'abbé, qu'avez-vous donc à être si triste depuis quelque temps, vous qu'étiez si gai autrefois?

— Ah! mon pauvre meunier, il y a bien moyen, je suis un homme perdu!

— Comment, monsieur l'abbé?

— Eh oui! C'était le roi, l'autre jour qui est venu à la noce!

— Ah !

— Et il m'a dit d'aller chez lui, un tel jour, et qu'il me demanderait quatre questions : si je n'y réponds pas, je suis un homme mort !

— Ah ! monsieur l'abbé, faut pas tant se désoler, allez ! Quel jour devez-vous aller chez le roi ?

— Un tel jour !

— Hé bien ! Si vous voulez, j'irai à votre place.

— Oh ! non, mon pauvre meunier, tu serais perdu ! Je ne veux pas.

— Ne craignez donc rien seulement ! Vous me donnerez vos habits, je m'habillerai dedans, et j'irai chez le roi, moi, je répondrai bien à ses questions, laissez-moi faire !

— Allons ! Eh bien, vas-y, si tu veux !

Et le meunier va chez le roi à sa place. Le roi avait invité tous les princes et les princesses, les seigneurs, pour faire un repas là au Louvre. Le meunier arrive, habillé en abbé ; tout de suite un valet mène son mulet à l'écurie ; un autre l'introduit devant le roi.

— Ah ! bonjour, monsieur l'abbé !

— Bonjour, Sire le Roi !

Allons ! Ils se sont fait bien des compliments. Et puis, ils se sont tous mis à table. Et quand le repas a été fini :

— Hé bien ! que dit le roi, tu vas me dire à

présent où se trouve le milieu de la terre!

— Je veux bien, Sire! Mais pour ça, il faut que vous me prêtiez votre épée.

Le roi lui donna son épée.

Et le voilà qui parcourt la salle dans un sens et dans l'autre, et qui prend des mesures; enfin, il va planter l'épée du roi dans un coin.

— Ah! qu'il dit, Sire! Je m'étonne qu'étant si près du milieu de la terre, vous ne l'ayez pas mis au milieu de votre salle, au lieu de l'avoir laissé là dans ce coin!

— Ah! ça n'est pas possible! Ce n'est pas là le milieu de la terre!

— Eh! si vous ne me croyez pas, faites-le mesurer par d'autres, vous verrez!

Allons, voilà le roi bien pris et tout le monde à s'étonner, à dire que monsieur l'abbé avait raison.

— C'est pas tout ça, maintenant il faut que tu me dises combien pèse la lune!

— La lune a quatre quartiers; ils pèsent vingt-cinq livres la pièce; ça fait un cent tout juste.

— Oh! tu te moques de moi! La lune pèse plus que ça!

— Si vous ne me croyez pas, faites-la peser par un autre!

Les voilà encore tous à s'étonner, pardié! et à dire qu'effectivement l'abbé avait raison.

— Hé bien! que dit le roi, tu vas me dire maintenant combien je vaux.

Cette fois, il croyait bien l'embarrasser.

Qu'il dit :

— Sire, Notre-Seigneur a été vendu pour trente deniers, et il valait bien mieux que vous, n'est-ce pas?

— Oui, oui, Notre-Seigneur valait bien mieux que moi!

— Oui, oui! qu'ils disaient tous, Notre-Seigneur valait mieux que notre Sire le Roi!

— Hé bien! Je crois qu'en vous mettant à 28 deniers, c'est tout ce que je puis faire!

Le roi n'était point content, mais a bien fallu en passer par là.

— Maintenant, qu'il dit, il faut que tu me dises ce que je pense!

— Je veux bien; mais il faut qu'on donne l'avoine à mon cheval, car je veux partir.

— Hé bien! Qu'est-ce donc que je pense?

— Vous pensez de parler à monsieur l'abbé Sans-Soins; mais vous vous trompez, Sire, vous ne parlez qu'à son meunier.

Et bien vite, le voilà qui sort dans la cour, monte sur son cheval et se sauve, au grand galop.

L'abbé Sans-Soins était à la croisée, qui regardait. Quand il l'aperçut :

— Ah! mon pauvre meunier! Tu t'en es donc

sauvé? Ah! merci! Tu m'as sauvé la vié! :
Va! Fais marcher ton moulin comme tı
dras; je ne te demanderai jamais rien,
un sou. Ah! merci, merci!

Et les noces ont recommencé.



VI

DIVERS

I

FINON-FINETTE

C'ÉTAIT un homme qui avait trois filles. L'aînée s'appelait Rose; la cadette s'appelait Belle; la plus jeune s'appelait Finon-Finette. Il s'en allait pour un long voyage; et puis, quand il s'est en allé, il a donné aux deux aînées chacune une rose et à la plus jeune un bâton; et il leur a recommandé d'être bien sages. Il a dit que celles-là qui ne seraient pas sages, si c'étaient les deux aînées, leurs roses

flétriraient, si c'était Finon-Finette son bâton changerait de couleur.

Quatre ou cinq jours après qu'il a été parti, passe un voyageur qui a demandé à rentrer. Elles ne voulaient pas le faire entrer :

— Ah! mon papa nous a défendu de laisser entrer personne!

Il leur disait :

— Mesdemoiselles, il fait si froid! Oh! laissez-moi donc entrer!

Et puis, un coup qu'il a été entré, il n'y avait plus moyen de le renvoyer. Il a fini par leur dire qu'il ne s'en irait point qu'il n'ait couché avec la Rose. Elle disait toujours non :

— Mon papa qui nous l'a tant défendu!

— Et puis, à présent je ne m'en irai point que je n'aie couché avec la Belle!

Et puis après, il a dit qu'il ne s'en irait point qu'il n'ait couché avec Finon-Finette.

Finon-Finette a dit :

— Oh! moi, je veux bien!

Puis elle avait fait faire des grands clous bien longs qu'elle avait fixés à l'intérieur d'une barrique, et la barrique était foncée par un bout.

— Tenez! qu'elle a dit, pour entrer dans ma chambre, il faut passer par cette barrique! Allons! Entrez!

Et quand il a été entré dans la barrique, elle

a roulé la barrique, ah! je ne sais pas combien de temps, moi! Elle l'avait tout fait massacrer, enfin, il était tout blessé, tout emporté.

Quelque temps après la Belle a eu un enfant. Alors Finon-Finette a pris l'enfant; elle l'a enveloppé, bien comme il faut, et puis elle avait fait faire une jolie boîte, et elle a été se promener dans la ville où il était, avec sa petite boîte. Et puis elle disait :

— Oh! les bons onguents pour faire guérir le mal de clous! Oh! les bons onguents pour faire guérir le mal de clous!

Il a acheté la boîte, pardié, lui, pour faire guérir le mal de clous. Et puis il a décloué cette boîte, et il a trouvé le petit perroquet dedans, pardi! Et il a dit :

— Tu as toujours été Finon-Finette, et tu la seras toujours!

Et puis après, le père s'est rendu (est revenu). Il a demandé à ses filles si elles avaient été bien sages; il a dit :

— Voyons, il faut commencer par la plus jeune! Voyons, Finon-Finette, fais-moi voir ton bâton.

Finon-Finette a apporté son bâton.

— Je suis bien content de toi! Tu as été bien sage. Voyons, Belle, fais-moi voir ta rose!

La Belle ne voulait pas faire voir sa rose; elle disait qu'elle ne savait pas où elle était.

Enfin, elle a tout de même donné sa rose; et puis, quand il a vu la rose de la Belle :

— Oh! qu'est-ce que je t'avais défendu?

Il a demandé la rose à la Rose; c'était encore la même chose; la rose était toute passée, toute pâlie.

— Qu'est-ce que je vous avais défendu? Tu as été toujours Finon-Finette, et toujours tu la seras. C'est à toi que je donne toute ma confiance.

Et puis après, quand l'autre a été guéri, il s'est habillé en joli monsieur, et il est venu voir Finon-Finette. Il s'est marié avec elle. Quand il a été marié, il lui renouvelait sans cesse :

— Te rappelles-tu quand tu me faisais rouler dans la barrique aux clous!

Il dit :

— Tu m'en as fait voir, mais je vais t'en faire voir à mon tour.

Il voulait la tuer dans son lit. Elle a fait une femme de paille qu'elle a habillée dans ses effets à elle, et puis alors il a été au lit croyant tuer Finon-Finette, et il a tué la femme de paille.

Quand il a cru de l'avoir tuée, il se chagrinait, et puis elle a sorti, elle était cachée derrière un meuble, et il lui a dit :

— Ah! Tu as bien été toujours Finon-Finette, *et toujours* tu la seras!



II

LE CONTE DE LA FILLE ET SES TROIS GALANTS

Une fois, il y avait une fille, qu'avait trois galants, et elle ne les aimait pas, pas mieux les uns que les autres. Voilà, un jour, qu'elle va se confesser. En s'en retournant, dans son chemin, elle trouve un de ses galants. Aussitôt qu'elle le vit, elle commence à faire sa désolée, à se désoler, à se désoler, bien chagrine!

— Eh! qu'as-tu donc, ma bonne amie? Qu'as-tu donc à être si chagrine? Qui que t'as vu, donc?

— Ah! ce qu'i ai? I m'ennuie ben! I viens de me confesser. Le prêtre m'a donné une punition à faire, ah! qu'elle m'ennuie! qu'elle m'ennuie! Ah! si vous pouviez la faire dans ma place?

— Oh! oui! Je t'assure, s'i peux la faire, qu'i la ferai! Qui qu' y a à faire donc?

— 'l m'a dit, pour pénitence, de prendre une basse, ce soir, et puis d'aller me cacher dessous dans le cimetière, toute la nuit.

— Ah! s'il n'y a que ça à faire, i t'assure qu'i la ferai, ta pénitence; tu peux être tranquille!

Allons! Voilà qu'elle s'en va. Un petit plus loin, elle trouve le deuxième. Elle avait l'air encore bien désolée, bien désolée, d'abord qu'elle le vit.

— Eh! qui que t'as donc, ma chère bonne amie? T'as l'air ben désolée, ben ennuyée!

— Ah! i ai moyen! I viens de me confesser; le curé m'a donné une pénitence qui m'ennuie ben! Oh! qu'elle m'ennuie! qu'elle m'ennuie! Ah! si vous pouviez la faire dans ma place?

— Oh! s'y a moyen, i t'assure qu'i la ferai! Qui que c'est donc?

— Ol est de prendre un sac de noix et d'aller les casser dans le cimetière, dessus une basse qui y sera, dans un tel endroit.

— Oh! i t'assure, si o n'y a que ça à faire, qu'ou ferai! Oh! oui! tu peux être tranquille!

La voilà qui s'en va plus loin. Elle trouve le troisième de ses galants. Elle avait l'air encore bien désolée, bien désolée. D'abord qu'il la vit, 'l n' pouvait pas s'imaginer ce qu'elle avait.

— Eh! qui que t'as donc, ma bonne amie? T'as l'air ben ennuyée, eh! qui que t'as?

— Ah! oui! i seus ennuyée! I seus ennuyée,

oui! I viens de me confesser; le curé m'a donné une pénitence qui m'ennuie ben! ah! qu'elle m'ennuie! Ah! si vous vouliez la faire dans ma place, que vous me feriez de plaisir!

— Eh! qui que c'est donc? Si o y a moyen?

— Ol est de prendre une paire d'enferges [1] et d'aller, cette nuit, dans le cimetière, et les mettre dans ses jambes, et toute la nuit faire le tour du cimetière.

— Ah! ma bonne amie! ah! oui, pour te plaire, i ou ferai; oui, ben sûr, i ou ferai! Ah! i ferai ben cela!

— Ah! que vous m' ferez de plaisir!

Voilà, le soir, le premier galant qui prend sa basse; porte cette basse dans le cimetière; se fourre dessous. Un moment après, l'autre arrive avec son sac de noix, pose ces noix du long la basse, bredâh! se met à casser ces noix sur la basse. L'autre qu'était sous la basse, qui mourait de peur, là! Un moment après, le troisième arrive avec ses enferges dans ses jambes; fait le tour de ce cimetière, brelin! brelin! brelin! Celui qui cassait les noix, qu'entend ça, hein! le tremble le prend :

— Eh! mon Dieu! qui qu' ol est ça? Est-ou le diable? Qui qu' ol est ça?

1. Enferges, entraves, chaines, qu'on met aux jambes de certains animaux aux champs.

Il tremblait comme la feuille, le pauvre malheureux! Un moment, en faisant le tour, s'approchant de lui, 'l croyait que ça voulait l'emporter, bien sûr! Il se hasarde à lui demander :

— Ah! Ah! voyons! Êtes-vous de la part du bon Dieu ou de la part du diable?

L'autre s'arrête tout à coup :

— Non! qu'il dit, i n' seus ni de l'un ni de l'autre; i seus de la part d'une telle!

— Et moi tou (aussi)!

L'autre qu'était dessous la basse, qui donne un coup de tête à la basse, que les deux autres en tombèrent de cul, tant ils avaient peur!

— Et moi tou! qu'il dit, i seus de la part d'une telle! Hé ben! voyons! Sons-nous ben rangés, tous trois! Nous en joue-t-elle un joli tour! Ah! et comment faire, pour lui en faire un pareil? Faut pourtant bien tâcher entre nous autres!

— Allons! que dit l'un, tu ne sais pas? Faut que toi, tu fasses le saint; et puis moi, i ferai l'ange gardienne. Et t'iras chez elle, et tout ce que 'ls t'offriront, tu diras que tu n'acceptes rien, que ce que ta bonne ange gardienne dira!

Voilà le saint qui s'en va, le soir, demander à coucher dans cette maison, avec des croix, des chapelets, enfin, comme un vrai saint. Ces gens étaient si contents de voir un saint entrer dans la maison! Ils étaient si contents! Le père,

mère! Et bien vite de le faire asseoir, de le re mettre du long le feu. L'heure du souper nt.

— Eh! qui que vous allez manger, ce soir?

— Ce que ma bonne ange gardienne dira!

Il se penche par la cheminée.

— Ma bonne ange gardienne! Qu'est-ce que je mangerai, ce soir, à mon souper?

— De ce qu'y aura!

Allons! voilà mes gens à le faire mettre à table avec eux, et bien le soigner, de leur mieux. L'heure vient après, pour aller se coucher.

— Eh! là où que vous allez coucher!

— Ah! là où que ma bonne ange gardienne m'ordonnera! Ma bonne ange gardienne, où que je coucherai?

— Avec la belle fille!

Allons! les voilà bien contents! bien contents! qu'un saint couche avec la fille. Ah! ils étaient d'une joie, qu'ils ne se sentaient pas!

Voilà que le saint reste peut-être bien deux ou trois heures avec la fille. Il fait semblant d'avoir besoin de sortir dehors. La bonne ange gardienne entre à son tour; se fourre avec la fille; y reste peut-être autant comme l'autre. Il eut encore besoin de sortir dehors. Il sort. Et le troisième prend sa place, se fourre le restant de la nuit avec la fille. Et puis, le matin, avant de partir, il dit :

— Tu nous as joué un tour, n'est-ce
Mais nous t'en jouons à peu près un pare
ne vaut pas moins que l'autre!

Et la fille et le père et la mère brail
après; mais ce n'était plus temps; et moi, j
un coup, et puis, je me rendis.





III

MARIANNE

Il y avait une fois un garçon qui allait voir (faisait la cour à) une fille, qui s'appelait Marianne. Et puis ils étaient partis (en train de) pour faire les accords; et voilà, quand le couvert a été mis pour faire les accords, que Marianne a été à la cave tirer à boire. Et puis, tout en tirant à boire, elle a songé le nom qu'elle donnerait à ses enfants, quand elle en aurait.

Le temps a duré à la mère. La mère a été voir ce que la fille faisait :

— Eh, malheureuse! Tu laisses en aller la barrique! Eh! Qui que tu penses, mon Dieu! Qui que tu penses! Ah! Que n'avons de malheur!

— Ah, ma mère, si vous saviez ce qu'i songe, vous songeriez vous tou (aussi)! I songe le nom qu'i donnerai à mes enfants quand i en aurai.

— Ah! T'as ben raison, ma chère fille! Ah! Que t'as d'esprit! Ah! Songeons donc toutes deux!

Voilà le père, que le temps lui durait, elles ne venaient point, va voir ce qu'elles faisaient:

— Eh, malheureuses! Que faites-vous? Voyez donc la barrique qui s'en va! Bouchez-la donc ben vite! Ah, malheureuses! Que songez-vous donc?

— Ah, mon cher homme! que dit la mère, si tu savais comme notre chère fille a d'esprit! Si tu savais ce qu'elle songeait, tu songerais toi tou! Elle songe le nom qu'elle donnera à ses petits enfants quand elle les aura.

— Elle a ben raison, elle a ben de l'esprit, notre chère fille! Faut songer tous trois.

Et la barrique s'en allait toujours.

Et le galant, qui était à la maison, tout seul, le temps lui durait; ils ne venaient point, personne; il a été voir ce qu'ils faisaient :

— Eh! Que faites-vous donc, tous trois? Voyez donc votre barrique qui s'en va!

— Ah! Mon ami, que répond l'homme, que vous aurez de chance d'avoir une femme qu'a tant d'esprit que notre Marianne! Elle songe le nom qu'elle donnera à ses petits enfants, quand elle en aura. Ah! Que vous aurez de bonheur! Venez donc songer vous tou!

— Enfin! qu'il dit, i vas toujours boucher

votre barrique. Quand i en aurai trouvé trois si bêtes comme vous autres trois, i me marierai avec votre fille.

Et voilà le jeune homme parti. En chemin faisant, il trouve un homme qui voulait mettre des noix dans le four avec une fourche :

— Eh! Mon ami, que faites-vous donc là?

— Ah! I voudrais mettre mes noix dans le four; y a pas moyen d'y arriver. Peux seulement pas en attraper une avec ma fourche.

— Donnez-moi donc une paillisse, ta, moi, quelque chose, i vas ben vous tirer d'embarras.

En effet, il lui donna une paillisse; et il mit les noix dans le four, pardié!

Et puis, le voilà parti plus loin. Il rencontre un homme qui voulait faire monter sa vache sur le four pour lui faire manger une broussée d'herbe; et il tapait dessus, il tapait dessus avec son bâton!

— Eh, mon pauvre homme, qu'avez-vous donc tant à taper sur votre vache?

— Ah! qu'il dit, la sacrée vache du diable! I voudrais la faire monter sur le four, pour manger cette belle broussée d'herbe, y a pas moyen de la faire monter! Ah, la vilaine bête!

— Eh! Vous voyez ben que cette vache ne peut pas monter sur votre four, toujours! Donnez-moi donc une échelle et une faucille, tenez,

moi, i vas ben l'i (la lui) faire manger, la broussée d'herbe !

En effet, il prend une échelle, monte sur le four, coupe la broussée d'herbe avec une faucille, la donne à la vache, qui l'a ben mangée, pardié ! Et voilà l'homme ben content !

Il s'en va plus loin. Mais il n'avait pas déjeûné chez la Marianne, et il commençait à avoir faim. Il avise une maison.

— Bonjour, ma cousine !

— Ah, bonjour, mon cousin !

— Eh, comment que vous allez ?

— Merci ! Et vous ?

Et les voilà à se faire ben des compliments, à s'embrasser, — ils n'étaient seulement pas parents, non !

— Ah, ma chère cousine ! I viens pour vous inviter à mes noces !

— Ah, oui ! Mon cher cousin ! Ah ! Asseyez-vous donc ! Vous allez ben déjeûner !

C'était tout ce que lui voulait.

— Eh ! Qui donc que vous voulez faire, ma chère cousine ?

Elle fourbissait sa chaudière.

— Ah ! Mon cher cousin, ol (c')est que nous voudrions tuer notre treue, tenez !

Et tout en déjeûnant, il lui dit encore :

— Eh ben ! Vous allez ben venir à ma noce ? Vous ne manquerez pas !

— Ah! Mon cher cousin, comment que vous voulez que nous y allions? Mon homme ne peut point y aller; i ne peux point y aller moi tou; à moins que nous y envoyions notre treue!

— Ah! Si vous voulez, ma chère cousine!

— Mais si votre noce se fait tout de suite, vous l'emmèneriez peut-être bien avec vous, dites, mon cher cousin?

— Eh, ben sûr, ma chère cousine! I vas l'emmener avec moi!

— Eh ben, c'est ça! Et puis, vous savez! pensez ben dans (à) elle et soignez-la ben!

— Soyez tranquille, ma chère cousine, qu'il lui dit, elle sera servie la première sur la table.

Voilà qu'elle l'a mise en grande tenue; elle lui a donné son plus joli caillon [1], sa robe neuve et ses pend' oreilles (pendants d'oreilles) et puis tout, ah!

— Allons, mon cher cousin! Tenez! Emmenez-là, à c' t'heure, à la noce!

— Oh! Ne disez (dites) ren, ma chère cousine, n'en aurons ben soin!

Et puis la femme se remet à fourbir sa chaudière, et voilà que l'homme arrive. Il lui dit :

— Ah! T'es après (en train de) fourbir ta chaudière? Est-ou (ce) que tu veux tuer la treue?

1. Caillon, coiffe, coiffure du pays à l'usage des femmes.

— La treue, mon cher homme! Ah! Elle est ben plus heureuse que nous autres, elle, va! Elle est partie à la noce!

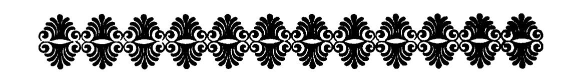
— Elle est partie à la noce! Et à quelle noce, donc?

— Eh! De notre cousin, qu'est venu nous inviter!

— Ah, pauvre femme bête, t'en mangeras des boudins de ta treue! T'en mangeras des boudins de ta treue! T'en mangeras!

Et voilà que le jeune homme s'est marié avec la Marianne, puisqu'il en avait trouvé trois aussi bêtes; et ils ont mangé la treue à la noce. Moi i ai bu un bon coup, et puis, i m'en seus (suis) retourné chez nous.





IV

POINT-FINE

Il y avait une fois un homme et une femme, et ils avaient une truie à la bassie (auge) qu'ils faisaient remettre (engraisser), en disant : nous la tuerons pour notre Nô (Noël).

Voilà, quelques jours auparavant, que passe un voleur et il demande quelque chose à la femme. La femme dit :

— Qui que vous voulez que je vous donne? N'avons ren qu'une truie, et n'la gardons pour Nô.

— Vous la gardez pour Nô? Ah, ol (c') est moi qui seus Nô! ...ne.

Voilà cette femme, toute bête, qui don truie à Nô. ...ut) :

Le soir, le mari arrive. ...ice) que le

— Ah, mon pauvre homme! Tr...

point dit que n'étions rendus à Nô! Nô a passé, et puis 'l emmène notre treue.

— Ah, mon Dieu! Qu'i ai de malheur! Qu'i ai de malheur d'avoir une femme si bête! Ah, mon Dieu! Qu'i faut que tu sois bête! Qu'i faut que tu sois bête!

Les voilà à courir après, tous deux; mais l'homme allait beaucoup plus vite que la femme; quand il fut un petit loin, il huche (crie) :

— As-tu fermé la porte?

Elle comprend qu'il disait d'apporter la porte. Elle tourne (retourne) bien vite chercher la porte. Elle tire la porte si raide qu'elle l'emporte bien avec elle, pardié!

Et l'homme qui était loin, loin, lui, devant! La voilà qui l'appelle :

— Homme! Homme! Et tourne (retourne) donc, tourne donc!

Ce pauvre homme qui croyait que c'était qu'elle avait trouvé le voleur, il retourne bien vite au galop.

— Eh! vois donc, mon pauvre homme, ce chien qu'a chié sur cette épine! Comment qu'l a pu faire pour chier sans se piquer le

'à qu'il se met en colère, ah!

Qu'i ai de malheur! Qu'i ai de malheur

e femme si bête que ça! Moi, qui

tenais presque le voleur, et puis m'avoir fait tourner (revenir)!

Mais, pardié! elle était contente d'être avec lui, d'être tous deux ensemble. Ils furent (allèrent) bien loin, mais la nuit les prit; c'était nuit. Ils arrivent encontre (auprès d') un bois. Il y avait un gros chêne, là, à l'entrée du bois.

— Ah! qu'il dit, nous ne pouvons plus aller plus loin; faut coucher là. Allons, qu'il dit, faut que nous montions à la cime de ce chêne, pour n'être pas en danger.

Ils montèrent à la cime de ce gros chêne. Précisément, toute une bande de voleurs vinrent au pied du chêne pour faire cuire la treue, avec des trésors qu'ils avaient, des pleins pots d'or et d'argent. Ah, c'est qu'ils étaient riches, ces voleurs! La truie était dans un grand chaudron, qui cuisait. Cette pauvre femme, l'envie de pisser la prend.

— Ah, qu'i ai envie de pisser!

— Ne pisse pas, tu nous ferais prendre! Ne pisse pas!

Un moment après, elle ne pouvait plus le retenir.

— Eh ben, pisse donc! que dit son homme.

Tomba doitement dans le chaudron.

Ah! Les voilà à regarder en sus (haut) :

— Ah! La bonne saucissade (sauce) que le bon Dieu nous envoie!

15

Un moment après, l'envie de chier la prend.

— Ah, mon Dieu! qu'elle dit, j'ai ben envie de chier!

— Ah! Tu ne cesseras pas que tu nous fasses prendre.

Elle ne pouvait plus le retenir; elle le lâche. Brrr, freta, freta, freta! Tomba dans le chaudron, ça faisait un ragouillage (mélange?)! Ah! Ils se mirent à taper dans les mains :

— Ah, la bonne moutarde que le bon Dieu nous envoie!

Et à force de tenir la porte, c'est que la porte lui échappa. Voilà la porte qui s'en va, d'une branche sur l'autre, bredi bredâ, bredi bredâ! Les voleurs, ils prirent la fuite :

— Eh! C'est le diable qui vient nous chercher!

Hormis un qui voulait rester manger de sa treue.

Voilà l'homme et la femme, bien vite, qui perdent pas de temps. Les voilà bien vite à descendre; saisirent bien vite le voleur. La femme empoigne ses ciseaux; elle lui coupe la langue.

Voilà le voleur qui court après les autres, qu'il voulait leur dire de retourner :

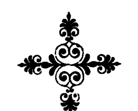
— Barlalame! Barlalame! Barlalame!

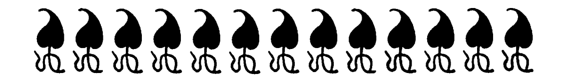
Mais, tant mais (plus) il voulait les appeler, tant mais ils se sauvaient; ils croyaient que *c'était* le diable!

Voilà qu'ils prirent tout l'or et l'argent, et puis les voilà partis chez eux; et ils étaient aussi riches après, comme ils étaient pauvres d'abord.

Moi, ils m'ont donné un bon coup à boire, et puis, je m'en retournai.







V

TARTARI-BARBARI

Pan, pan!

Qué ça?

C'est moi, monsieur!

Et d'où viens-tu, mon ami?

Monsieur, je viens de Tartari-Barbari, cent lieues au-delà de Paris.

Et qu'as-tu vu, mon ami, dans ta route?

Ah, monsieur! Ce que j'ai vu? J'ai vu un moulin à la cime d'un ormeau qui faisait farine.

Oh! Ça n'est point vrai. Mettez-moi ce menteur en prison!

Tra, tra!

Qui va là?

C'est moi, monsieur!

Et d'où viens-tu, mon ami?

Monsieur, je viens de Tartari-Barbari, cent lieues au-delà de Paris.

Et qu'as-tu vu, mon ami, dans ta route?

Ah, monsieur! Ce que j'ai vu? J'ai vu un gros chien noir qui descendait de la cime d'un ormeau, la queue farinouse (enfarinée).

Ah, mes amis, c'est bien que ce chien descendait de manger de la farine de ce moulin! Faites-moi sortir ce malheureux d'en prison!

Tra, tra!

Qui va là?

C'est moi, monsieur!

Et d'où viens-tu, mon ami?

Monsieur, je viens de Tartari-Barbari, cent lieues au-delà de Paris.

Et qu'as-tu vu, mon ami, dans ta route?

Ah, monsieur! Ce que j'ai vu? En passant à Paris, j'ai vu un oiseau qui abritait tout Paris avec ses ailes!

Bah! Ça ne peut pas être vrai, mettez-moi ce menteur en prison!

Tra, tra!

Qui va là?

C'est moi, monsieur!

Et d'où viens-tu, mon ami?

Monsieur, je viens de Tartari-Barbari, cent lieues au-delà de Paris.

Et qu'as-tu vu, mon ami, dans ta route?

Ah, monsieur! Ce que j'ai vu? J'ai vu une quantité de monde, des mille et des mille, avec des barres de fer qui roulaient un œuf dans les rues de Paris.

Ah! C'est bien cet oiseau qui avait pondu cet œuf si gros! Faites-moi donc sortir ce malheureux d'en prison!

Tra, tra!

Qui va là?

C'est moi, monsieur!

Et d'où viens-tu, mon ami?

Monsieur, je viens de Tartari-Barbari, cent lieues au-delà de Paris.

Et qu'as-tu vu, mon ami, dans ta route?

Ah, monsieur! Ce que j'ai vu? J'ai vu les étangs, les rivières, çà brûlait comme si c'était de la paille.

Bah! Vous voyez bien que çà ne peut pas être vrai! Mettez-moi ce menteur en prison!

Tra, tra!

Qui va là?

C'est moi, monsieur!

Et d'où viens-tu, mon ami?

Monsieur, je viens de Tartari-Barbari, cent lieues au-delà de Paris.

Et qu'as-tu vu, mon ami, dans ta route?

Ah, monsieur! Ce que j'ai vu? J'ai vu chose curieuse! J'ai vu dans les brandes (landes,

bruyères) dans les prés, partout, les carpes, les brochets qui se sauvaient la queue brûlée.

Ah! C'est bien qu'ils sortaient de ces rivières! Ah, mon Dieu! Faites-moi donc sortir ce malheureux d'en prison!

Tra, tra!

Qui va là?

C'est moi, monsieur!

Et d'où viens-tu, mon ami?

Monsieur, je viens de Tartari-Barbari, cent lieues au-delà de Paris.

Et qu'as-tu vu, mon ami, dans ta route?

Ah, monsieur! Ce que j'ai vu? J'ai vu les fosses, les fossés, les bassins tout pleins de bouillie.

Bah! Ça ne peut pas être vrai! Mettez-moi ce menteur en prison!

Tra, tra!

Qui va là?

C'est moi, monsieur!

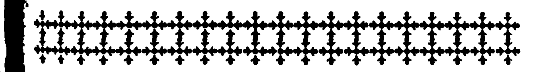
Et d'où viens-tu, mon ami?

Monsieur, je viens de Tartari-Barbari, cent lieues au-delà de Paris.

Et qu'as-tu vu, mon ami, dans ta route?

Ah, monsieur! J'ai vu partout là où que je passais des tas de cuillers, partout, partout!

Ah! Ces cuillers étaient pour manger la bouillie! Faites-moi donc sortir ce malheureux *d'en prison*!



VI

LE CHARBONNIER

Il y avait un petit bourg qui se trouvait auprès des bois. Là, il demeurait un charbonnier. Le dimanche, à la messe, une vieille boiteuse qui se mettait toujours auprès du bénitier, donnait de l'eau bénite au monde au fur et à mesure qu'ils entraient. Le curé prêchait :

— Mes très chers frères, si vous voyiez le démon! Il est si noir, si noir! Il est horrible à voir!

Le charbonnier se rendait des bois. Se trouvant à passer auprès de l'église, il dit :

— Mon cher bon Dieu, je suis pourtant bien sale, mais il y a si longtemps que je n'ai été à la messe, il faut pourtant bien que j'y aille aujourd'hui!

Il s'approche de l'église.

Le curé achevait son prêche, en disant toujours la même chose :

— Si vous voyiez le démon ! Il est si noir, si noir ! Il est horrible à voir !

Tout d'un coup le charbonnier entra. Il avait la figure si noire, que tout le monde en eut peur ; tout le monde s'enfuit ; jusqu'au curé qui se cacha dans sa chaire. Il n'y avait que la vieille boîteuse qui ne pouvait pas se sauver et qui avait entendu dire qu'avec de l'eau bénite on chassait le démon.

Le charbonnier, étonné de voir tout le monde s'enfuir, voulut s'approcher de la bonne vieille pour lui demander ce que le monde avait. La vieille faisait le tour du bénitier, toujours trainant sa jambe, en lui jetant de l'eau bénite par la figure, en lui disant :

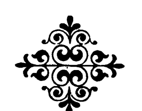
— Ah, le joli garçon ! Ah, le joli cadet ! Qu'il voudrait bien me manger ! Ah, le joli mignon ! Qu'il me mangerait bien !

Au fur et à mesure qu'elle lui jetait de l'eau bénite, sa figure blanchissait. Il lui demandait toujours pourquoi cette émotion ; elle continuait toujours de lui jeter de l'eau bénite, en disant toujours :

— Ah, le joli moine ! Qu'il change bien de couleur quand il veut ! Regardez-le ! Ah ! Qu'il me mangerait bien ! Ah, le joli garçon ! Ah, le *joli cadet* !

ı fin, le charbonnier, quand il vit cela, fut
; de sortir de l'église.
curé se releva de sa chaire tout honteu-
ıt, demanda à la vieille s'il était parti.
lui répondit qu'à force de jeter de l'eau
e, qu'elle l'avait toujours bien chassé, le
arçon ! Qu'il n'avait pas pu la manger !







VII

JEAN LE SOT

Une fois il y avait une femme qui avait un enfant. Elle l'avait fait appeler Jean. Quand il commença d'aller se promener avec les autres et qu'elle appelait : Jean! quelquefois un autre répondait à sa place. Tout ça l'embêtait. Aussi pour le distinguer des autres, et comme il n'était point bien rusé, elle le surnomma Jean le Sot.

Voilà que Jean en grandissant un petit peu, un jour sa mère lui dit :

— Voyons, Jean, i veux m'en aller travailler là-bas; tu feras attention à mon oche (oie); tu la feras sortir, mais n'y touche pas, elle te mordrait.

En faisant sortir l'oche, l'oche se mit à siler après lui, sss, sss... Jean, pas content de cette

affaire, lui, il empoigne un bâton, et commence par faire la course à l'oche; et, tout en la courant, il lui donne un coup de bâton et la tue. Et Jean tourne (revient) dans le toit, et se met à couer (couver) les œufs.

Et voilà que sa mère arrive; en arrivant, elle appelle Jean :

— Oh, Jean!

Rien.

— Oh, Jean! Oh, Jean!

— Cancan! Ma mère, i coue (je couve)!

— Oh, Jean!

— Cancan! Ma mère, i coue!

La bonne femme va voir à son oche; elle trouve Jean qui était sur les œufs.

— Eh, mon Dieu! Qu'i ai de malheur! Eh! Qui donc que t'as fait de mon oche?

— Et pardié! qu'il dit, elle voulait me mordre; i ai empoigné un bâton et puis i l'ai tuée, et i me seus (suis) mis dans sa place!

Et voilà la mère bien en peine, à regarder à ses œufs; elle trouve les œufs de son oche tous ébouillés (écrasés).

— Eh! Qu'i seus donc malheureuse, mon Dieu! Qu'i seus donc malheureuse! Mon chétif Jean a ébouillé tous les œufs de mon oche!

Voilà qu'elle fait sortir Jean, et la pauvre femme était bien en peine.

A quelque temps là, Jean venait de faire sa

première communion, sa mère l'envoie chercher pour un sou d'aiguilles. En s'en revenant, il avait froid aux mains, il fourre ses aiguilles dans une charretée de foin qui s'en allait devant lui, en disant :

— Je les reprendrai toujours ben en arrivant chez nous !

Mais en arrivant, il eut beau chercher, ben sûr, il ne les trouva pas, ses aiguilles, dans ce foin. Alors il entre à la maison, sa mère lui dit :

— Eh ben, mes aiguilles, Jean ? Qui que t'en as fait ?

— Ah ! qu'il dit, j'avais froid aux mains, de les porter ; i les ai mises dans une charretée de foin ; i les ai ben assez cherchées en arrivant, mais i n'ai pas pu les trouver.

Allons, quelque temps après, voilà que sa mère lui dit encore :

— Voyons, Jean ! Si tu bouchais notre jardin ! Vois donc que toutes les poules mangent ce qui y est !

— Et c'ment que tu veux qu'i fasse pour le boucher ?

— On prend une serpe, et puis on fait des piquets qu'on met tout autour.

Voilà que Jean le Sot prend une serpe, va dans le toit à ses ouailles, coupe toutes les jambes à ses ouailles, et se met à boucher son jardin avec les jambes de ses ouailles.

Seulement, à mesure qu'il enfonçait ses piquets, les chiens venaient et les lui emportaient; ça le fit mettre en colère; il va trouver sa m'man.

— Eh, i ou (je le) laisse ! qu'il dit. Les chens emportent tous mes piquets au prix qu'i les plante.

— Les chens emportent tes piquets?

— Ben sûr !

Voilà que sa mère va voir à sa bouchure; elle ne voit que des jambes d'ouailles. Elle va dans le toit à ses ouailles, trouve toutes les jambes de ses ouailles coupées.

— Ah, mon Dieu ! Qu'i ai de malheur ! 'l a toutes coupé les jambes à mes ouailles ! Faut-i qu'i seie (sois) une femme ben malheureuse ! Ah, mon Dieu, mon Dieu !

Une autre fois, Jean le Sot était enrhumé. Voilà que sa mère lui dit :

— Dis donc, Jean le Sot, t'es ben enrhumé, mon fils, si t'allais à la foire, tu m'achèterais ben un pot, pour te faire chauffer du vin, le soir? Tu sais ben comme o (il) le faut? O faut un pot en terre, un trois-pied.

Et voilà mon Jean parti à la foire, et il achète un pot. En revenant, le voilà tout d'un coup qui s'arrête, regarde son pot :

— Fils de garce, qu'il dit, toi qu'as trois jambes, moi qui n'en ai que deux, tu devrais ben marcher mieux que moi !

Voilà que Jean pose son pot sur la route :

— Voyons, tu peux si ben marcher comme moi ; i ne veux plus te porter ; i seus las ! Allons, voyons, marcheras-tu ?

Voilà que Jean prend un bâton pour taper dessus, pour le faire marcher, et, tout en le tapant, ma foi, il l'a cassé. Et voilà Jean parti pour se rendre chez lui. En arrivant, sa mère lui demande :

— Tu m'as donc pas acheté un pot, Jean ?

— Eh si !

— Eh ben, où que tu l'a mis donc ?

— Ah ! qu'il dit, i l'ai porté ben loin ; mais lui avait trois jambes, moi i n'en ai que deux : il pouvait si ben marcher comme moi ! I l'ai mis sur la route, pour voir s'il marcherait ; i n' voulait pas marcher, i ai pris un bâton, i ai tapé dessus, 'l a mieux aimé se casser que de marcher.

— Ah, mon Dieu ! Faut donc qu'i sęie (sois) ben malheureuse ! Il m'a acheté un pot, et puis il me l'a cassé ! Faut qu'i aie bien du malheur, donc !

— Allons ! Voyons, Jean, i veux faire la lessive ; faudra que tu m'aides ! I m'en vas l'assite (asseoir) de soir (ce soir) ; et puis, demain, tu tâcheras de la mener comme il faut.

Voilà que le lendemain, Jean a mis sa ponne sur sa charrette, et ses deux bœufs après, et,

toute la journée, il a promené cette lessive. Et le soir, sa mère lui a demandé :

— Eh ben! Ma lessive, l'as-tu ben menée?

— Oh, m'man! Te réponds, i l'ai ben menée, va! Depuis en (ce) matin, i l'ai ben menée, ben comme o (il) faut.

La mère va voir sa lessive; elle trouve la charrette :

— Eh, mon Dieu! Faut donc qu'i seie ben malheureuse! Eh! O (ce) n'est pas de même, qu'i t'avais dit de la mener! I t'avais dit de la mener, de la faire chauffer, pour faire blanchir mon linge; i n' t'ai pas dit de la mener sur la charrette, grand Jean le Sot, va! Ah, mon Dieu! I seus une femme ben malheureuse, allez!

Allons, une autre fois, sa mère lui donne encore une commission ; elle lui dit :

— Voyons, Jean! Si tu allais à la foire, tu m'achèterais un pot de graisse.

Et voilà Jean le Sot parti à la foire. Il achète un pot de graisse. Et, en se rendant, il trouve la terre qui était fendue, qui était sèche!

— Ah, pauvre terre! Qu'il dit, va, t'as ben besoin d'être graissée, toi!

Et le voilà qui s'arrête, qui se met à graisser les fentes de la terre avec sa graisse; et plus il en mettait, plus il en entrait. Jean le Sot mit toute sa graisse comme ça.

En arrivant, sa mère lui demande :

— Tu m'as donc pas acheté de graisse?

— Oh, m'man! Ah, si fait ben, i t'en ai acheté! Mais i ai trouvé quelqu'un en route qu'en avait mais (plus) de besoin que toi, va! Ah! si t'avais vu, m'man! Il y avait des grandes fentes dans la terre; i y ai mis de la graisse, et mais i y en mettais, mais elle en mangeait!

—Ah, mon Dieu! Faut qu'i aie ben du malheur, donc! Hé ben! Il m'a acheté de la graisse, et puis il me l'a toute laissée en route. Oh! Faut-il qu'i seie une femme ben malheureuse!

Une autre fois, sa mère lui dit :

— Voyons, Jean! N'avons de la toile ici, faut que tu la portes à la foire; tu la vendras. Mais tu sais, fais attention à ne pas te faire attraper! Ne la vends point à ces si grands causeurs, parce qu'ils t'attraperaient ben.

Voilà que Jean prend sa toile et s'en va à la foire. Et, en allant à la foire, il trouve du monde qui lui disent :

— T'as de la toile, Jean?

— Oh! I n' veux pas te la vendre, toi, ma toile, tu causes trop!

Il va plus loin, en trouve un autre qui lui demande :

— Veux-tu vendre ta toile, Jean?

— Tu causes trop, toi, t'auras pas ma toile!

Et, tout en se promenant dans la foire, l'un et l'autre lui demandaient sa toile :

— Vous causez trop; vous n'aurez pas ma toile!

Et il s'en va contre (vers) un grand bâtiment, voit que la porte était ouverte. Ah! Il y avait du monde qu'étaient tout debout, tout autour. Il s'approche de ces gens, et ils ne lui parlaient point. Voilà qu'il s'approche de l'un, et il lui dit :

— Veux-tu qu'i te vende ma toile, toi?

Et l'homme ne lui répondit pas.

— Ah ben! Tu n' causes pas trop, i te vendrai ma toile. I n' veux par la vendre à ces si grands causeurs, parce qu'i m'attraperaient ben; mais ta, te la voilà, toi!

Et le sacristain qui était dans la sacristie — car le grand bâtiment c'était l'église, et les gens tout debout, autour, des statues — qui voyait Jean poser sa toile, si tôt qu'il a parti, ah! voilà qu'il a changé la toile de place, oui!

Jean le Sot s'en retourne chez lui.

En arrivant, sa mère lui demande :

— Eh ben, Jean! As-tu vendu ma toile?

— Oh! Oui ben, va, m'man! Ah i te réponds, i ne me seus pas fait attraper, va! Y a ben de ces si grands causeurs qui me la demandaient, oh! i n'ai pas voulu leur vendre, non! I te réponds qu'i l'ai vendue à un, qu'était ben raisonnable, va, il n'a pas marchandé, lui!

— Eh ben, et de l'argent?

— Oh ! I m' paiera ben, va ! Oh ! I te réponds, 'l avait bonne mine et il me paiera ben !

— Air de diable, mais dis-moi donc où que t'as mis ma toile ?

— Ah ! I ai été dans un grand bâtiment ; i m' seus approché d'un homme qui se tenait tout debout et puis qui ne disait ren, et puis i ai dit : Veux-tu que je te vende ma toile ? Ah ! I te réponds qu'il ne m'a pas marchandé, va ! I ai ben vendu, et puis i ai mise du long (auprès de) lui, oui !

— Eh ! Faut qu'i seie ben malheureuse ! Eh ben, il m'a encore perdu ma toile !

Et voilà que la mère s'en va voir où il avait mis sa toile ; et Jean l'a bien emmenée là où il l'avait mise ; mais seulement la toile n'y était plus, le sacristain l'avait changée de place, lui !

— Ol (c') est à celui-là qui l'ai vendue ma toile, que dit mon Jean le Sot, en montrant un saint à sa mère. Veux-tu me la payer ma toile, dis donc, toi ? Ol est ben à toi qui l'ai vendue, ma toile ! Veux-tu me la payer, hein ?

Jean le Sot prend un bâton :

— Tu me la pajeras, ma toile !

Et il se mit à taper dessus ; seulement l'autre ne lui payait point la toile, et il continuait à taper, à taper, si bien qu'il a cassé le saint.

Et Jean le Sot et sa mère ont retourné chez

eux; et voilà une pauvre femme bien ennuyée, et qui braillait tout le temps sa toile!

Et Jean le Sot vieillissait. Un jour, sa mère lui dit :

— Eh ben, Jean le Sot, si tu allais voir les femmes, toi tou! Ol (c') est ben temps à c't'heure; t'es ben assez vieux; allons, voyons! Vas-y donc!

— Et qui que tu veux qu'i aille faire, m'man?

— Eh ben! On s'y en va pour s'y amuser, comme les autres, et, en s'en allant, on se dégourdit un p'tit bout, on chante.

— Et qui qu'o dit donc, m'man, pour chanter?

— Eh bien! Si tu ne sais pas de chansons, on dit : Ton ton ton tire lire lire, Ton ton ton tire lire lon!

Et voilà Jean le Sot qui s'en va voir les filles, toujours chantant : Ton ton ton tire lire lire, Ton ton ton tire lire lon! Tout en s'en allant, il saute un ris (ruisseau); tout en sautant, il perd (oublie) sa chanson; il ne se rappelait plus de sa chanson. Le voilà qui se met à chercher sa chanson. Il cherchait, cherchait, point moyen de trouver sa chanson. Passe un monsieur, qui lui dit :

— Qui donc que vous avez, mon ami, à chercher là?

— Eh, monsieur! I avais une chanson, et puis en sautant, i l'ai perdue!

Voilà que ce monsieur se met aussi lui à chercher la chanson de Jean. Et, tout en cherchant, c'était dans le beau temps, il y a un taon qui pique le monsieur : A taon, qu'il dit en le chassant de sa main.

— Ah merci, monsieur! dit Jean le sot.

Et il s'en va, toujours chantant : Ton ton ton tire lire lire, ton ton ton tire lire lon!

Et le monsieur restait là tout étonné, ne savait pas ce que ça voulait dire.

Quand Jean le Sot a été retourné avec sa mère, sa mère lui demande :

— Eh ben, Jean! Les as-tu bijées ces filles?

— Ah oui! Elles veulent seulement pas me voir!

— Ah, grand sot! Et tu ne sais pas t'y prendre, pardié! On les regarde, comme ça, on leur fouette (lance) de bonnes œillades!

— Ah ben! Dis ren, m'man! Demain au soir, i ou ferai ben!

Voilà que Jean le Sot, le lendemain, va dans le toit à ses ouailles, arrache tous les yeux à ses ouailles; il en avait toutes ses pleines poches; et le soir, il s'en retourne voir les filles. En arrivant auprès de ces filles, la première qui passe :

— Ta, te voilà une œillade, toi!

Une autre passe :

— T'en vlà deux, toi, parce qu'i t'aime mieux!

La Jeannette arrive.

— Ah! Jeannette! I t'aime ben mieux que toutes les autres, toi! Ta, t'en voilà toute une poignée d'œillades, toi!

Vous pensez si les autres riaient, et si Jean était mieux vu pour ça!

Il s'est r'entourné (il est revenu) avec sa m'man, tout triste.

— Eh ben! Air de diable! Les as-tu bijées, ce soir, ces filles?

— Ah oui! I avais ben toutes mes pleines poches d'œillades; i leur en ai ben donné; mais elles n'ont seulement pas voulu me regarder!

La mère, le lendemain matin, va dans le toit à ses ouailles; elle trouve tous les yeux de ses ouailles arrachés.

— Eh, mon Dieu! I ai donc ben du malheur! Il a tous arrachés les yeux de mes ouailles! Faut-il qu'i seie ben malheureuse!

Allons, Jean le Sot continuait d'aller voir les filles.

Un soir, sa mère lui demande encore :

— Hé ben! Voyons, Jean, a-t-ou ben été de soir?

— Ah! qu'il dit, i les ai bijées, oui! Elles

veulent seulement pas qu'i m'approche d'elles!

Et puis elle lui dit en riant :

— Eh, diable de sot! I ai des pirons gras (oies) là-bas, dans le toit, ah! si tu leur en portais un, tu verrais comme tu serais ben bijé! Comme elles t'aimeraient ben!

Ma foi, il était si content de cette idée que, le lendemain, il n'a pas attendu le soir. Dès le matin, il s'en va dans le toit, prend un piron gras, le fourre dans sa culotte, et puis le voilà parti voir la Jeannette! Et tout en marchant, il disait : Piron dans ma culotte! Piron dans ma culotte! pour être bien sûr de ne pas l'oublier.

Voilà qu'il fait un faux pas, il tombe. Il se relève. Il avait bien oublié le nom de la bête qu'il avait dans sa culotte. Le voilà bien en peine!

Il aperçoit des bergères, plus loin, aux champs.

— Oh, les bergères, oh! Disez-mou (dites-moi) donc le nom de la bête qu'ai dans ma culotte, i vous ferai voir la tête!

Et les bergères, elles avaient peur; les voilà à se sauver, lui à courir après :

— Oh, les bergères, oh! Disez-mou donc le nom de la bête qu'ai dans ma culotte, i vous ferai voir la tête!

— Oh, le grand sale! Oh, le grand piron!

— Ah, bon! Piron dans ma culotte! Piron dans ma culotte!

Et le voilà reparti, toujours disant : Piron dans ma culotte!

Il arrive donc chez sa bonne amie, mais il y avait déjà un autre galant, malgré que ce ne fût pas bien tard, et ça le gênait. Il s'approchait tout doucement de la Jeannette :

— O Jeannette! I ai ben quelque chose dans ma culotte pour toi!

— Veux-tu te taire, grand vilain sale!

Allons, un petit moment après :

— O Jeannette! I ai ben quelque chose dans ma culotte pour toi! O (ça) me mord! Jeannette, o me mord!

— Veux-tu ben t'écouter, grand salot!

L'autre galant a tout de même fini par s'en aller. Bien vite mon Jean le Sot a sorti son piron de sa culotte, l'a tapé (jeté) sur la dorne (les genoux) de la Jeannette :

— Ta, Jeannette, qu'il dit, te voilà un piron gras!

Voilà la Jeannette bien contente, pardié. Et sa mère :

— Ah, Jean! T'es un bon garçon! T'auras ma fille, mon enfant! Oh, i t'assure, tu l'auras! T'es un trop bon garçon!

Jean le Sot, bien content, retourne chercher sa mère pour faire les accords (les fiançailles). Elle, point contente, qu'il ait porté un de ses pirons gras :

— Ah, grand fou ! Qu'as été porter un de mes pirons ! Oh, grand imbécile ! Grand Jean le Sot, va, est-ou (ce) ben ton nom, Jean le Sot !

— N' dis ren, allons, m'man ! Tu viendras demain faire les accords !

Ils ont donc fait les accords ; et Jean le Sot et la Jeannette se sont mariés, la quinzaine d'après.

Quelques jours avant la noce, sa mère lui a fait la leçon ; elle lui a indiqué la façon de s'y prendre pour coucher avec sa femme. Elle lui dit :

— Eh ben, Jean ! Tu sais, mon ami, faudra coucher avec ta femme !

— Ah ! Eh ben ? Faudra-t-il coucher dessous le lit ?

— Eh non, grand sot ! Ben sûr que non, que n' faudra pas coucher dessous. Faut coucher dessus, et puis. quand tu seras ben las, tu te laisseras cheur (tomber) à côté !

En effet, quand ils furent pour aller se coucher, mon Jean le Sot dit :

— Attends voir ! I n' vas toujours pas être en retard, de (ce) soir, va, n' bouge pas !

Il entre dans la chambre, bien avant la mariée, et monte sur le ciel-de-lit. Quand il a été sur le ciel-de-lit, voilà la mariée qui arrive, qui regarde partout : pas de Jean ! Ça l'embêtait bien, pardié ! Enfin, elle se couche. Une heure après, mon Jean le Sot avait froid, et puis il

était mal à son aise. Ça fait qu'il se dit :

— Attends ! M'man m'a dit, quand i serais las, de me laisser cheur à côté, mais i n' vas pas me laisser cheur chapetit (doucement), n'aie pas peur !

Le voilà qui se laisse tomber du haut du ciel-de-lit, il se casse une épaule.

La mariée a peur ; elle se lève ; elle appelle ; les gens de la noce arrivent ; la mère de Jean le Sot :

— Eh ! Où donc que t'as passé donc, mon pauvre Jean le Sot, pour t'avoir mis dans cet état ?

— Eh ! M'man ! I ai fait, comme vous m'aviez dit, pardi ! I seus monté dessus le ciel-de-lit, et puis, i me seus laissé cheur à côté.

— Eh, diable de sot ! dit la mère, c'est pas ce qu'i t'avais dit !

Allons ! Il a fallu soigner Jean, jusqu'à ce qu'il fût bien guéri. Ça a bien duré trois semaines, un mois. Ça fait que sa mère a été encore forcée de lui indiquer la façon dont il fallait faire.

. . . .

. . . .

Après qu'il a été marié, Jean le Sot allait garder les pirons de sa Jeannette. Un jour qu'il les gardait dans un endroit, qui était élevé, il y avait un grand mur, et la rivière passait au pied. Voilà que tout d'un coup ses pirons pren-

nent leur volée, volent par-dessus le mur et s'en vont dans l'eau. Pour aller les chercher, Jean le sot a fait un grand détour :

— Ah! qu'il dit, salopries de pirons! Si je pouvais faire comme eux, i serais ben plus vite rendu!

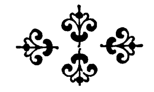
Il va chercher ses pirons, il les ramène en haut.

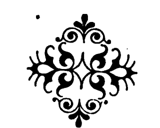
En montant, il dit :

— Une idée! I volerais p't être ben moi tou, oui, si j'avais des ailes!

Il attrape ses pirons et leur coupe les ailes; et il s'en attache tout autour de lui, et puis il en a pris deux, une chaque main; il monte sur le mur et crie : Cancan! I m'envole!

Ah oui! Il ne s'est pas envolé bien loin, par exemple! Il est tombé là, comme un crapaud qui tombe du ciel, dans la rivière, et puis il s'y est noyé!







VII

RANDONNÉES

I

BIQUETTE

C'ÉTAIT Biquette qui avait été manger les choux. Et puis, ils ont été chercher le chien pour faire mordre Biquette. Le chien ne voulait pas mordre Biquette, Biquette ne voulait point sortir des choux.

(Chanté) — Ah! ah! ah! tu sortiras!
Biquette, Biquette,
Ah! ah! ah! tu sortiras
De ces choux-là!

Ils ont été chercher le bâton pour battre le chien. Le bâton ne voulait point battre le chien; le chien ne voulait point mordre Biquette; Biquette ne voulait point sortir des choux.

— Ah! ah! ah! tu sortiras,
Biquette, Biquette,
Ah! ah! ah! tu sortiras
De ces choux-là!

Ils ont été chercher le feu pour faire brûler le bâton. Le feu ne voulait pas brûler le bâton; le bâton ne voulait pas battre le chien; le chien ne voulait pas mordre Biquette; Biquette ne voulait point sortir des choux.

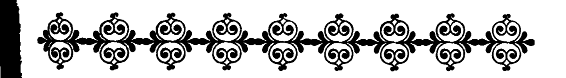
— Ah! ah! ah! tu sortiras,
Biquette, Biquette,
Ah! ah! ah! tu sortiras
De ces choux-là!

Ils ont été chercher l'eau pour éteindre le feu. L'eau ne voulait point éteindre le feu; le feu ne voulait point brûler le bâton; le bâton ne voulait point battre le chien; le chien ne voulait point mordre Biquette; Biquette ne voulait point sortir des choux.

— Ah ! ah ! ah ! tu sortiras,
Biquette, Biquette !
Ah ! ah ! ah ! tu sortiras
De ces choux-là !

Ils ont été chercher le boucher pour tuer Biquette. Quand le boucher a été rendu, l'eau a bien voulu éteindre le feu ; le feu a bien voulu brûler le bâton ; le bâton a bien voulu battre le chien ; le chien a bien voulu mordre Biquette, et Biquette a sorti des choux.





II

LE CONTE DU PETIT RAT

Le rat et la ratte, 'ls avaient un petit rat, et 'ls avaient besoin d'aller au marché à Verrières [1]; et ça ennuyait bien la ratte de laisser le petit rat.

— Allons! que dit la mère ratte, tu t'en vas faire bouillir le pot.

Elle lui donne une graine de plomb pour mettre dans son pot.

— Mais, prends garde à ne pas cheur (choir) dans ton pot, parce que tu te noierais!

Voilà le rat et la ratte qu'étaient point tranquilles. Quand ils eurent fait leurs affaires à

1. Verrières, à droite du chemin de fer de Poitiers à Limoges, près Lhommaizé.

la foire de Verrières, les voilà bien vite à s'en retourner, et la ratte toujours en disant :

— Ah, mon Dieu! Mon p'tit rat est p't'être ben noyé! Ah, mon Dieu! Mon p'tit rat est p't'être ben noyé!

Elle entre bien vite à la maison; elle regarda dans son pot et vit le petit rat qui était noyé. Elle se mit à pleurer, à pleurer, que son petit rat était noyé!

La fenêtre qu'était d'au long (auprès) :

— Eh! Qu'as-tu donc, ratte, à tant pleurer?

— Eh, pardié! J'ai ben du malheur, mon petit rat est noyé!

— Ah, mon Dieu! Faut bien qu'i danse, donc, moi, qu'elle dit.

La porte qu'était un petit plus loin :

— Eh! Qu'as-tu donc, fenêtre, à tant danser?

— Eh, pardié! Un grand malheur qu'est arrivé! Le petit rat est noyé; la ratte en pleure; faut ben qu'en danse, moi!

— Ah! Faut ben qu'i m'en démanche, donc, moi!

La charrette, qui était un peu plus loin :

— Eh! Qui que t'as, porte, qui que t'as à tant te démancher?

— Pardié! Un grand malheur, va, qu'est arrivé! Le petit rat est noyé; la ratte en pleure; la fenêtre en danse; faut ben qu'i m'en démanche, moi!

— Ah! Faut ben qu'i m'en aille d'à reculons, moi!

La voilà partie à reculons. Elle arrive à un gros chêne qui n'était pas bien loin.

— Eh! Qui que t'as donc, charrette, à aller tant à reculons?

— Ah, pardié! Un grand malheur, va, qu'est arrivé! Le petit rat est noyé; la ratte en pleure; la fenêtre en danse; la porte s'en démanche, et faut ben qu'i m'en aille à reculons, moi!

— Ah! Faut ben qu'i m'en fende en quatre, donc, moi!

Voilà le chêne qui se fend en quatre.

Il y avait une font (fontaine) qu'était sous le chêne.

— Té! Qui que t'as, chêne, à te fendre en quatre, comme çà?

— Ah, pardié! qu'il dit. Un grand malheur, va, qu'est arrivé! Le petit rat est noyé; la ratte en pleure; la fenêtre en danse; la porte s'en démanche; la charrette s'en va à reculons, et moi, i m'en fends en quatre.

— Ah! Faut ben qu'i me tarrisse, donc, moi!

Voilà la font à se tarir.

Voilà deux petits enfants qui fiiant (allèrent), avec chacun une buge (cruche), pour chercher de l'eau pour pétrir.

— Eh, là! qu'ils dirent. Qui que t'as, font, à te tarir?

— Ah! Un grand malheur qu'est arrivé! Le petit rat est noyé; la ratte en pleure; la fenêtre en danse; la porte s'en démanche; la charrette s'en va à reculons; le chêne s'en fend en quatre, et moi, i m'en seus (suis) tarie!

— Ah! I faut que nous cassions nos buges, donc, nous autres!

Et ils cassèrent leurs buges.

S'en retournèrent à la maison.

— Té, que dit leur mère, qui que vous avez fait de vos buges, donc, que vous n'apportez pas d'eau, moi, qui l'attends pour pétrir?

— Ah! Un grand malheur, va, qu'est arrivé! Le petit rat est noyé; la ratte en pleure; la fenêtre en danse; la porte s'en démanche; la charrette s'en va à reculons; le chêne s'en fend en quatre; la font s'en est tarie, et nous autres, n'avons cassé nos buges!

— Ah! Faut ben qu'envoie ma farine au vent, donc, moi!

Elle prend une paillisse, envoie toute sa farine au vent.

Et l'homme, qu'était après (en train de) panser ses bœufs :

— Eh! Qui qu'ol est qu'alle a, thielle foutue bête, qu'alle envoie sa farine au vent? Qui qu'alle a? Qui qu'alle a?

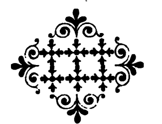
— Ah, pardié! qu'a dit; tu ne sais pas, toi, un grand malheur qu'est arrivé! Le petit rat est

noyé; la ratte en pleure; la fenêtre en danse; la porte s'en démanche; la charrette s'en va à reculons; le chêne s'en fend en quatre; la font s'en est tarie; nos petits aviant été pour chercher de l'eau, 'ls avant (ont) cassé leurs buges; faut ben qu'envoie ma farine au vent, moi!

— Ah ben! Faut qu'i prenne une cognée; couper les jambes à mes bœufs, moi tou!

Et il coupa les jambes à ses bœufs!







TABLE

ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE

A

B

C

F

G

H

J

L

M

N

O

P

R

S

T

V



TABLE DES MATIÈRES

II

Féeries.

III

La Vierge. — Les Saints. — Le diable et les sorciers.

IV

Contes d'animaux.

V

Facéties et bons tours, Moines et curés.

VI

Divers.

VII

Randonnées.



Le Puy. — Imprimerie Marchessou fils.

